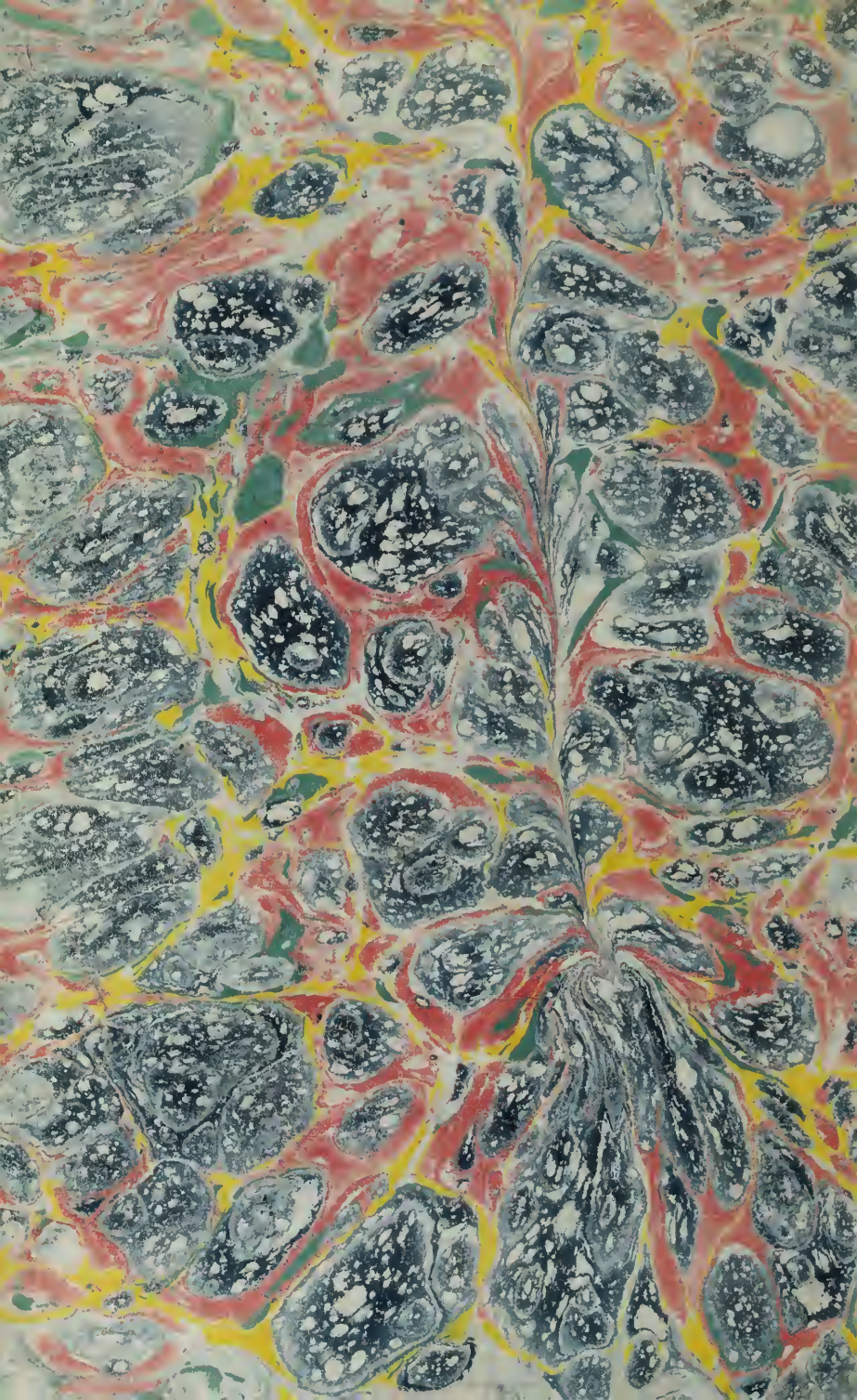
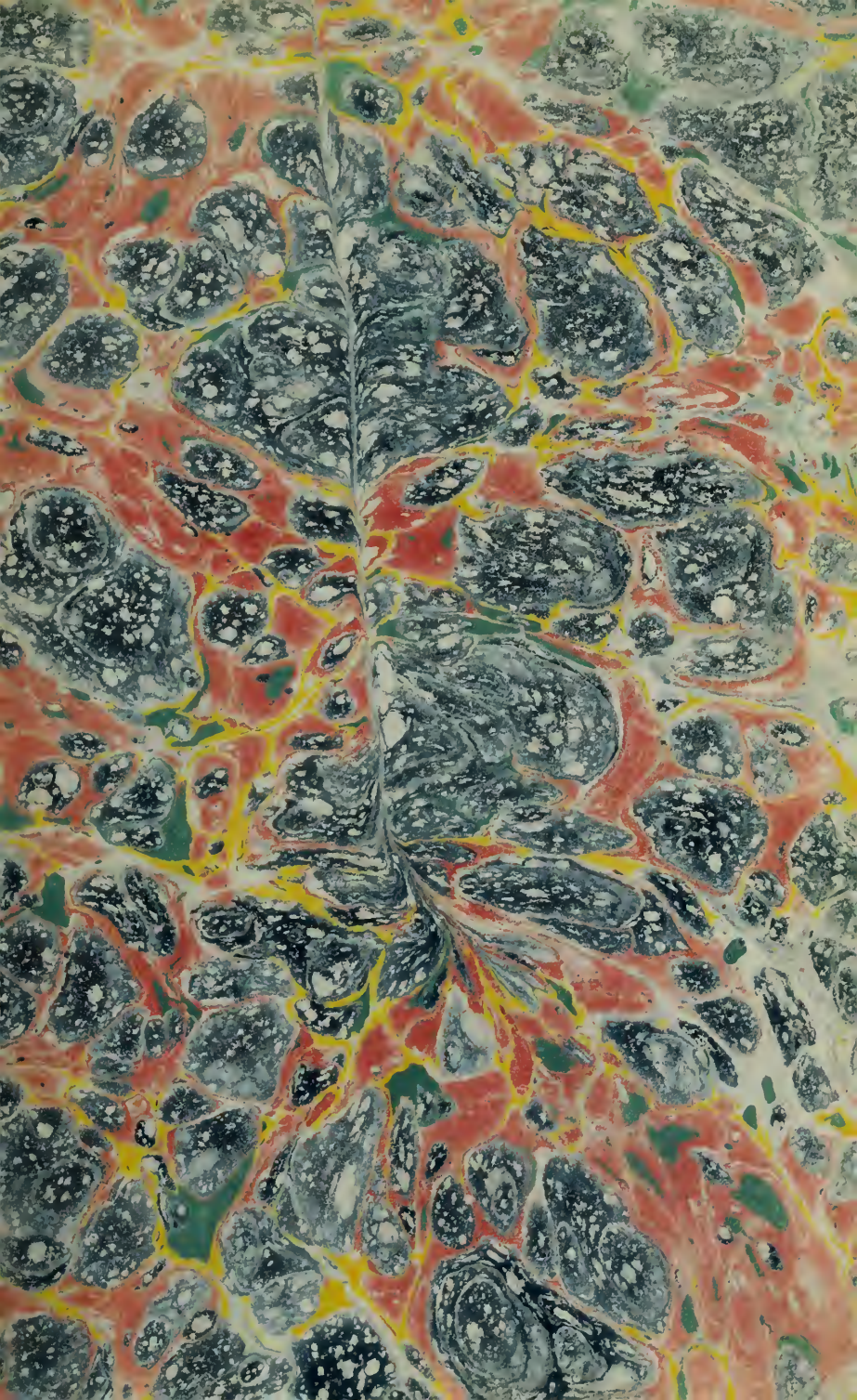




Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mesprisons00pell

1.5W.W

PQ
4428
.A3
C6
1839
SMRS

MÉMOIRES

DE

SILVIO PELLICO.

CETTE TRADUCTION EST LA PROPRIÉTÉ DE LA SOCIÉTÉ.

Vignettes gravées à l'École Royale de Bruxelles, par M. le professeur Brown et ses principaux élèves.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ.

MES PRISONS.

MÉMOIRES

DE SILVIO PELLICO.

TRADUCTION NOUVELLE

VIGNETTES PAR J. COOMANS.

Bruxelles.

SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS.

GÉRANTS MM DEWASME ET LAURENT

1839.

Ai-je écrit ces Mémoires pour la vanité de parler de moi? Je désire qu'il n'en soit pas ainsi; et, autant que l'on peut se constituer soi-même son juge, il me

semble que je me suis proposé un but meilleur.

J'ai voulu contribuer au soulagement de quelques infortunés, par l'exposé des maux que j'ai soufferts et des consolations que ma propre expérience m'a fait découvrir jusque dans les plus grands malheurs; j'ai voulu témoigner qu'au milieu de mes longs tourments je n'ai pas trouvé l'humanité aussi inique, aussi indigne d'indulgence, aussi pauvre d'âmes excellentes qu'on a coutume de la représenter; j'ai voulu inviter les cœurs généreux à aimer les hommes, à n'en haïr aucun, à ne détester irréconciliablement que la fausseté, la pusillanimité, la perfidie, et toute autre dégradation morale.

J'ai voulu redire une vérité déjà bien connue, mais trop souvent oubliée : c'est

que la religion et la vraie philosophie donnent l'une et l'autre l'énergique volonté, le jugement calme ; et que sans l'union de ces deux grands moteurs, il ne peut y avoir ni justice, ni dignité, ni principes certains.

MES PRISONS.

Homo natus de muliere, brevi vivens tempore,
repletur multis miseriis.

JOB.

I

Le vendredi 13 octobre 1820, je fus arrêté à Milan et conduit à Sainte-Marguerite ; il était trois heures après midi. On me fit subir un long interrogatoire, pendant tout ce jour et les suivants. Je n'en dirai rien : semblable à un amant maltraité par sa maîtresse, et décidé à se renfermer sur elle dans un silence absolu, je laisse la politique à sa place, et je parle d'autre chose.

Le soir de ce triste vendredi, sur les neuf heures, le greffier me consigna entre les mains du geôlier,

et celui-ci, m'ayant conduit dans la chambre qui m'était destinée, m'invita poliment à lui remettre,

pour me les rendre en temps convenable, ma montre, mon argent, et tout ce que j'avais dans mes poches; après quoi il me souhaita respectueusement la bonne nuit.

— Un instant, mon cher, dis-je; je n'ai pas dîné aujourd'hui; faites-moi apporter quelque chose.

— Tout de suite; le cabaret est près d'ici; le signor trouvera le vin bon.

— Du vin, je n'en bois pas.

A cette réponse, Angiolino me regarda d'un air consterné, espérant toutefois que je plaisantais : les geôliers, qui tiennent cabaret, ont horreur d'un prisonnier qui ne boit pas de vin.

— Je n'en bois pas, je vous assure.

— J'en suis fâché pour vous; les ennuis de la solitude vous seront doublement à charge.

Voyant que je ne changeais pas de résolution, il sortit; en moins d'une demi-heure j'eus mon dîner. Je mangeai un peu; je bus un verre d'eau; et je me trouvai seul.

Ma chambre était au rez-de-chaussée et donnait sur la cour. Prisons à droite, prisons à gauche, prisons au-dessus, prisons en face. Je m'appuyai à la fenêtre et demeurai quelque temps à écouter les pas des gardiens, qui allaient et venaient au milieu des chants frénétiques de quelques détenus.

Je me disais : — Il y a un siècle, c'était ici un

monastère; les saintes et pénitentes jeunes filles qui l'habitaient auraient-elles jamais pu imaginer que leurs cellules retentiraient aujourd'hui, non plus de gémissements de femmes et d'hymnes pieuses, mais de blasphèmes et de chansons déhontées; qu'elles renfermeraient des hommes de toute sorte, destinés pour la plupart aux cachots ou aux fourches? Et maintenant, dans un siècle, qui habitera ces cellules? O temps qui fuis si vite! O mobilité incessante des choses! celui qui vous considère peut-il donc s'affliger si la fortune cesse de lui sourire, si on l'ensevelit dans une prison, si même on le menace du gibet? Hier encore j'étais ici-bas un des mortels les plus heureux du monde; aujourd'hui je n'ai plus aucune des douceurs qui réjouissaient ma vie : plus de liberté, plus d'amis, plus d'espérance! Non, toute illusion serait folie. Je ne sortirai d'ici que pour être jeté dans les plus horribles cachots, ou pour être livré au bourreau. Eh bien! le jour qui suivra ma mort, ce sera comme si j'eusse vécu dans un palais, comme si j'eusse été porté au tombeau avec les plus grands honneurs.

En réfléchissant ainsi à la rapidité du temps, je

me ranimai l'esprit. — Mais bientôt mon père, ma mère, mes deux frères, mes deux sœurs, une autre famille aussi que j'aimais comme si elle eût été la mienne, se représentèrent à mon imagination ; et les raisonnements philosophiques n'eurent plus de force. Je m'attendris, et je pleurai comme un enfant.

II

Trois mois auparavant, j'étais allé à Turin ; j'avais revu, après une séparation de quelques années, mes parents chéris, un de mes frères et mes deux sœurs. Toute notre famille s'était toujours tant aimée! Jamais fils n'avait été plus que moi comblé des bontés de son père et de sa mère. Oh! comme en revoyant ces vieillards vénérés, je m'étais senti ému de les retrouver plus changés par l'âge que je ne me l'imaginais! combien alors j'aurais voulu ne plus les abandonner, et consacrer tous mes soins à soulager leur vieillesse! Combien il

m'en coûta, dans le court séjour que je fis à Turin, d'avoir à remplir quelques devoirs qui me retenaient loin du toit paternel, et de ne donner ainsi à ma famille qu'une partie de mon temps! Ma pauvre mère disait, avec une amertume toute mélancolique : Ah! ce n'est donc pas pour nous voir que notre Silvio est venu à Turin! Le matin de mon départ pour Milan, la séparation fut bien douloureuse. Mon père monta avec moi dans le carrosse, et m'accompagna l'espace d'un mille; puis il s'en retourna seul. Je le regardai longtemps pendant qu'il s'éloignait; et je pleurai; je baisais une bague que ma mère m'avait donnée : jamais je n'avais ressenti de telles angoisses en m'éloignant de mes parents. Sans croire aux pressentiments, je m'étonnais de ne pouvoir surmonter ma douleur, et j'étais comme forcé de me dire avec effroi : — D'où me vient cette inquiétude extraordinaire? Il me semblait que je devais m'attendre à une grande catastrophe.

Maintenant, dans ma prison, je me souvenais de cette angoisse et de cet effroi; je me rappelais tout ce que mes parents m'avaient dit trois mois auparavant. Cette plainte de ma mère : « Ah! notre Silvio n'est pas venu à Turin pour nous voir! » me

retombait sur le cœur comme une masse de plomb. Je me reprochais de ne pas m'être montré mille fois plus tendre avec eux. Les aimer tant, et le leur exprimer si mal! Hélas! je ne devais plus les revoir, et je m'étais si peu rassasié du bonheur de les voir! et j'avais été si avare des témoignages de ma tendresse! Ces pensées me déchiraient l'âme.

Je fermai la fenêtre; je me promenai une heure, ne croyant pas trouver le repos de toute la nuit. Je me jetai enfin sur mon lit, et la fatigue m'endormit.

III

Le réveil de la première nuit que l'on passe en prison est une chose horrible ! Est-il possible ! dis-je en me rappelant le lieu où j'étais : est-il possible ! moi ici ? et ce n'est pas un songe ? Il est donc vrai, hier on m'a arrêté ; hier on m'a fait subir ce long interrogatoire qui durera encore demain.... Et qui sait jusqu'à quand il se prolongera ? Oui, c'est bien hier au soir, qu'avant de m'endormir j'ai tant pleuré, en pensant à mes parents.

Le repos, le silence complet, le court sommeil qui avait ranimé les forces de mon esprit, semblaient avoir centuplé en moi la puissance de la douleur. Dans cette absence totale de distractions, le chagrin que devaient éprouver en apprenant mon arrestation tous ceux qui m'étaient chers, et en particulier mon père et ma mère, se retraçait à mon imagination avec une force incroyable.

Dans cet instant, me disais-je, ils dorment en-

core tranquilles; ou s'ils veillent, ils pensent peut-être à moi avec tendresse, sans se douter, hélas! du lieu où je suis! Heureux si Dieu les ôtait de ce monde avant que ne parvienne à Turin la nouvelle de mon malheur! Qui leur donnera la force de soutenir un coup si cruel?

Une voix intérieure semblait me répondre : Celui que tous les affligés invoquent, qu'ils aiment et qu'ils sentent en eux-mêmes! celui qui donnait à une mère la force de suivre son fils au Golgotha et de rester au pied de sa croix! l'ami des malheureux, l'ami des mortels!

Ce fut le premier moment où la religion triompha de mon cœur; et c'est à l'amour filial que je dois ce bienfait.

Autrefois, sans être l'ennemi de la religion, je la suivais peu et mal. Les objections vulgaires avec lesquelles on a coutume de la combattre me paraissaient futiles, et cependant mille doutes sophistiques affaiblissaient ma foi. Déjà, depuis longtemps ces doutes ne tombaient plus sur l'existence de Dieu, et j'allais répétant que si Dieu existe, une conséquence nécessaire de sa justice est une autre vie pour l'homme qui souffre dans un monde si in-

juste : de là, une nécessité suprême d'aspirer aux biens de cette seconde vie ; de là, un culte d'amour de Dieu et du prochain, un élan perpétuel de l'âme qui brûle de s'ennoblir par de généreux sacrifices. Déjà depuis longtemps j'allais redisant tout cela, et j'ajoutais : Qu'est-ce donc que le christianisme, si ce n'est cette aspiration perpétuelle de l'âme à s'ennoblir? Je m'étonnais que l'essence du christianisme étant si pure, si philosophique, si inattaquable, il fût venu cependant une époque où la philosophie osa dire : C'est à moi dorénavant à remplir sa place. Et de quelle manière rempliras-tu sa place? En enseignant le vice? non certes. En enseignant la vertu? Eh bien ! ce sera l'amour de Dieu et du prochain : ce sera précisément ce que le christianisme enseigne.

A ma honte, je sentais ainsi depuis plusieurs années, et j'évitais de conclure : — Sois donc conséquent! sois chrétien! ne te scandalise plus des abus! ne chicane plus sur quelque point difficile de la doctrine de l'Église, puisque le point principal est très-clair : aime Dieu et le prochain.

En prison, je voulus enfin tirer cette conclusion, et je la tirai. J'hésitai quelque temps, en pensant

que si l'on venait à me savoir plus religieux qu'auparavant, on se croirait en droit de me regarder comme un hypocrite ou comme un homme avili par le malheur. Mais sentant intérieurement que je n'étais ni hypocrite ni avili, je ne m'inquiétai plus d'un blâme que je ne méritais point; je résolus d'être et de me déclarer dorénavant chrétien.

IV

Ce ne fut qu'un peu plus tard que je me trouvai ferme dans cette résolution ; mais j'avais commencé à la méditer dans mon cœur, et presque à m'y affermir dès cette première nuit de captivité. Aussi le matin même, mes plus vives angoisses se calmèrent et mes esprits se remirent. Je pensai de nouveau à mes parents et à tous ceux que j'aimais, et je ne désespérai plus de leur force d'âme; le souvenir des sentiments vertueux que je leur avais connus autrefois me consolait.

Pourquoi éprouvais-je tant de trouble, il n'y a

qu'un instant, en me représentant leur douleur? Et d'où me venait maintenant une si grande confiance dans la grandeur de leur courage? Cet heureux changement est-il un prodige? était-ce un effet nanaturel de l'ardeur ranimée de ma croyance en Dieu? Eh! qu'importe d'appeler prodiges ou non les bienfaits sublimes et réels de la religion?

A minuit, deux *seconds* (c'est ainsi que s'appellent les gardiens dépendants du geôlier) étaient venus me visiter; ils m'avaient trouvé de mauvaise humeur; ils revinrent au point du jour et me trouvèrent serein et calmé.

Cette nuit, le signor avait une figure de basilic, dit Tirola; maintenant il est tout autre, et je m'en réjouis; c'est une preuve qu'il n'est pas, — pardon de l'expression, — un fripon; car les fripons (je suis vieux dans le métier, et mes observations ont quelque poids), les fripons sont plus furieux le second jour de leur arrestation que le premier. Le signor prend-il du tabac?

— Non, je n'en ai pas l'habitude, mais je ne veux pas refuser votre honnêteté. Quant à votre observation, excusez-moi, elle n'est pas d'un homme aussi sage que vous le paraissez. Si ce matin je n'ai

plus la figure d'un basilic, ce changement ne pourrait-il pas être une preuve de folie, une preuve de la facilité que je pourrais avoir à me faire illusion, à regarder ma liberté comme prochaine?

— Je pourrais en douter, si le signor était en prison pour d'autres motifs; mais pour ces affaires d'état, au jour d'aujourd'hui, il n'est pas possible de croire qu'elles finissent ainsi, et le signor n'est pas assez fou pour s'imaginer... pardon; le signor veut-il une autre prise?

— Volontiers. Mais comment pouvez-vous avoir un si joyeux visage, vivant toujours comme vous faites parmi des malheureux?

— Le signor croira que c'est par indifférence pour les douleurs d'autrui : moi-même je n'en sais trop rien, à dire vrai; mais je puis assurer que la vue de toutes ces figures qui pleurent me fait mal. C'est pourquoi je feins d'être joyeux, afin que les pauvres prisonniers sourient aussi.

— Vous me faites venir, brave homme, une réflexion que je n'ai jamais faite : c'est qu'on peut être geôlier avec un bon cœur.

— Le métier n'y fait rien, signor. Au delà de cette voûte que vous voyez de l'autre côté de la

cour, il y a une autre enceinte et d'autres prisons, toutes pour les femmes; ce sont.... il n'y a pas besoin de le dire.... des femmes de mauvaise vie. Eh bien! il y en a qui sont des anges, quant au cœur. Et si le signor était un *second*...

— Moi? et j'éclatai de rire.

Tirola resta déconcerté par ce mouvement et n'alla pas plus loin. Peut-être pensait-il que si j'eusse été un *second,* il m'eût été bien difficile de ne pas m'affectionner à quelqu'une de ces infortunées.

Il me demanda ce que je désirais pour mon déjeuner; il sortit et m'apporta du café quelques minutes après.

Je le regardai en face très-fixement, avec un sourire malin qui semblait dire : — Porterais-tu un billet de ma part à un autre infortuné, à mon ami Piero *? Il me répondit par un autre sourire qui semblait dire : — Non, monsieur; et si vous vous adressez à quelque autre de mes compagnons, et qu'il vous dise oui, soyez sûr qu'il vous trahira.

Je ne suis réellement pas certain qu'il me com-

* Piero Maroncelli.

prît, ni que je le comprisse lui-même. Je sais bien que je fus dix fois sur le point de lui demander un morceau de papier et un crayon ; mais je n'osai, car il y avait dans ses yeux quelque chose qui semblait m'avertir de ne me fier à personne, et moins encore aux autres qu'à lui.

V

Si Tirola n'eût joint à son expression de bonté un regard aussi fourbe, si sa physionomie eût été plus noble, j'aurais cédé à la tentation d'en faire mon ambassadeur. Et peut-être qu'un billet de moi, remis à temps entre les mains de mon ami, lui aurait donné la force de réparer quelque méprise ; — peut-être que ce billet eût sauvé, non pas lui, l'infortuné ! il était déjà trop découvert, mais quelques autres et moi !

Patience ! il en devait être ainsi.

Je fus appelé pour la continuation de mon interrogatoire ; ce qui dura toute la journée et plu-

sieurs jours encore, sans autre intervalle que celui des repas. Tant que cette procédure ne fut pas terminée, les jours passaient rapidement pour moi: mon esprit était continuellement occupé des réponses sans fin que j'avais à faire à tant de questions différentes; je me recueillais aux heures des repas et le soir, pour réfléchir aux questions qu'on m'avait adressées, aux réponses que j'avais faites, et à tous les points sur lesquels je prévoyais que je serais encore interrogé.

A la fin de la première semaine, j'éprouvai un grand chagrin. Mon pauvre ami Piero, qui partageait mon ardent désir d'entretenir ensemble quelques communications, m'envoya un billet par l'entremise d'un malheureux prisonnier qui accompagnait les *seconds* dans le service de nos chambres. C'était un homme de soixante à soixante-dix ans, condamné à je ne sais combien de mois de détention.

Je me piquai le doigt avec une épingle que j'avais, et je traçai de mon sang quelques lignes de réponse que je remis au messager. Il eut le malheur d'être épié et surpris le billet en main. Il reçut, si je ne me trompe, des coups de bâton. J'en-

tendis de grands cris qui me parurent être ceux du malheureux vieillard ; et depuis je ne le revis plus.

Appelé de nouveau pour être interrogé, je fré-

mis lorsqu'on me représenta le billet que j'avais écrit de mon sang, bien que, grâce au ciel, il ne contînt rien d'important et n'eût que l'air d'une simple politesse. On me demanda comment je m'étais tiré du sang; on m'enleva l'épingle, et on se mit à rire de notre mésaventure. Ah! je ne riais point, moi! je ne pouvais m'ôter de devant les yeux le vieux messager! j'aurais volontiers acheté son pardon au prix de tous les châtiments; et quand arrivèrent jusqu'à moi les cris que je croyais être les siens, mon cœur se gonfla et je fondis en larmes.

Je demandai inutilement plusieurs fois de ses nouvelles au geôlier et aux *seconds*. Ils secouaient la tête et disaient : — Le pauvre diable l'a payé cher. Il ne fera plus de semblables commissions. Il jouit d'un peu plus de repos. — Ils ne voulaient pas s'expliquer davantage.

Faisaient-ils allusion à la prison étroite dans laquelle le malheureux était renfermé, ou parlaient-ils ainsi, parce qu'il était mort sous la bastonnade ou de ses suites?

Un jour il me sembla le voir de l'autre côté de la cour, sous le portique, avec un fagot sur les

épaules. Mon cœur palpita comme si j'eusse revu un frère.

VII

Quand je fus délivré du martyre des interrogatoires et que je n'eus plus rien qui occupât mes journées, alors je sentis amèrement le poids de la solitude.

On me permit bien d'avoir une Bible et le

Dante ; le geôlier même mit à ma disposition sa bibliothèque, composée de quelques romans de Scudéri, de Piazzi, et d'autres livres de moindre valeur encore; mais mon esprit était trop agité pour pouvoir s'appliquer à une lecture quelconque. J'apprenais par cœur chaque jour un chant du Dante ; cet exercice cependant était si machinal que je le faisais en pensant moins aux vers qu'à mes aventures. La même chose m'arrivait en lisant d'autres ouvrages, excepté lorsque je tombais sur certains passages de la Bible. J'avais toujours beaucoup aimé ce divin livre, même lorsque je me croyais incrédule ; je l'étudiais maintenant avec plus de respect que jamais : souvent, il est vrai, malgré ma bonne volonté, je le lisais, l'esprit distrait; et alors je ne le comprenais point. Peu à peu je devins capable de le méditer plus fortement, et je le goûtai toujours de mieux en mieux.

Cette lecture ne me donna pas la moindre disposition à la bigoterie, c'est-à-dire à cette dévotion mal entendue qui rend pusillanime ou fanatique. Au contraire, elle m'apprenait à aimer Dieu et les hommes, à désirer toujours avec plus d'ardeur le règne de la justice, à détester l'iniquité, tout en

pardonnant à ceux qui la commettent. Le christianisme, au lieu de détruire en moi ce que la philosophie pouvait avoir semé de bon, l'affermissait et le corroborait par des motifs plus nobles, plus puissants.

Un jour, ayant lu qu'il faut prier continuellement et que la véritable prière ne consiste pas à marmotter beaucoup de mots, à la manière des païens, mais à adorer Dieu avec simplicité, en paroles comme en actions, et à faire que les unes et les autres soient l'accomplissement de sa sainte volonté, je résolus de commencer sérieusement cette prière continuelle, c'est-à-dire de ne plus me permettre même une pensée qui ne fût animée du désir de me conformer aux décrets de Dieu.

Les formules de prières que j'employais en adorant ainsi furent toujours en petit nombre, non par mépris (car je les crois salutaires, selon la disposition des esprits, pour fixer l'attention), mais parce que je me sens ainsi fait que je ne suis pas capable d'en réciter beaucoup, sans avoir des distractions et sans mettre en oubli l'idée du culte.

Cette application à me tenir continuellement en présence de Dieu, loin d'être pour moi un effort

pénible de l'esprit et un sujet de crainte, me devenait une douceur ineffable. N'oubliant point que Dieu est toujours près de nous, qu'il est en nous, ou plutôt que nous sommes en lui, la solitude perdait chaque jour de son horreur pour moi : — Ne suis-je pas en excellente compagnie? me disais-je; et cette pensée ramenait la sérénité dans mon âme; je fredonnais et murmurais quelques chants avec plaisir et avec tendresse.

Eh bien! pensai-je, une fièvre n'aurait-elle pas pu me surprendre et me porter au tombeau? Tous ceux que j'aime, après s'être abandonnés à la douleur en me perdant, auraient retrouvé cependant peu à peu la force de se résigner à ma perte. Au lieu d'une tombe, une prison m'engloutit : dois-je croire que Dieu ne leur donnera pas la même force?

Mon cœur formait pour eux les vœux les plus ardents et souvent je versais des larmes; mais ces larmes mêmes n'étaient pas sans douceur. J'avais pleine foi que Dieu nous soutiendrait eux et moi; je ne me suis pas trompé.

VII

Il est certainement plus agréable de vivre libre que de vivre en prison. Personne ne mettra cela en doute. Et pourtant, jusque dans les misères d'une prison, lorsqu'on pense que Dieu est présent, que les joies du monde sont fugitives, que le vrai bien est dans la conscience et non dans les objets extérieurs, on peut encore sentir la vie avec plaisir. En moins d'un mois, j'avais pris mon parti, sinon parfaitement, du moins d'une manière assez résignée. Je vis que, ne voulant point commettre l'indigne action d'acheter l'impunité par la ruine d'autrui, mon sort ne pouvait être que le gibet ou un long emprisonnement. C'était nécessité de me soumettre. — Je vivrai tant qu'on me laissera vivre, me disais-je, et quand on voudra ma mort, je ferai comme tous les malades lorsqu'ils sont arrivés au dernier moment, — je mourrai.

Je m'étudiai à ne me désoler de rien et à procu-

rer à mon âme toutes les consolations possibles. Mon plaisir le plus ordinaire était de me rappeler et d'énumérer les biens qui avaient embelli mes jours : un bon père, une tendre mère, des sœurs et des frères excellents, tels et tels pour amis, une heureuse éducation, l'amour des lettres.... qui plus que moi avait été doué de bonheur? Pourquoi n'en pas rendre grâces à Dieu, quoique ce bonheur fût maintenant troublé par l'infortune? Souvent, en faisant cette énumération, je m'attendrissais et pleurais un instant; mais le courage et la gaîté revenaient bientôt.

Dès les premiers jours je m'étais fait un ami. Ce n'était ni le geôlier, ni aucun des *seconds,* ni aucun de ceux qui instruisaient mon procès. Je parle cependant d'une créature humaine. Qui était-ce? — Un enfant sourd-muet, de cinq à six ans. Son père et sa mère étaient des voleurs, et la loi les avait frappés. Le pauvre petit orphelin était élevé par l'état, avec plusieurs autres enfants de la même condition; ils habitaient tous une chambre en face de la mienne; et à certaines heures on leur en ouvrait la porte pour leur permettre de sortir et de prendre l'air dans la cour.

Le sourd-muet venait sous ma fenêtre, et me souriait, et me faisait des gestes bienveillants. Je lui jetais un beau morceau de pain : il le prenait, en faisant un saut de joie, courait en donner à tous ses compagnons, puis revenait manger sa petite portion près de ma fenêtre, en m'exprimant sa reconnaissance par le sourire de ses beaux yeux.

Les autres enfants me regardaient de loin, mais n'osaient s'approcher : le sourd-muet avait une grande sympathie pour moi, et ce n'était pas seulement par intérêt. Quelquefois, ne sachant que faire du pain que je lui jetais, il me faisait signe que lui et ses compagnons avaient bien dîné et ne pouvaient manger davantage. S'il voyait venir un *second* dans ma chambre, il lui donnait le pain pour me le rendre : bien qu'il n'attendît alors rien de moi, il continuait à folâtrer sous ma fenêtre, avec une grâce charmante, se réjouissant du plaisir que j'avais à le voir. Une fois un *second* permit à cet enfant de venir dans ma prison; à peine entré, il accourut à moi, m'embrassa les genoux, et poussa un cri de joie. Je le pris entre mes bras : je ne saurais dire avec quels transports il me combla de caresses. Que d'amour dans cette chère petite

âme! et comme j'aurais voulu être à même de lui faire donner de l'éducation, de le sauver de l'abjection où il se trouvait !

Je n'ai jamais su son nom ; lui-même ignorait qu'il en eût un. Il était toujours gai, et je ne le vis

pleurer qu'une seule fois : il avait été battu, je ne sais pourquoi, par le geôlier. Chose étrange ! vivre dans de pareils lieux semble le comble de l'infortune, et pourtant cet enfant se trouvait certainement aussi heureux que pouvait l'être à son âge le fils d'un prince. Je faisais cette réflexion, et j'apprenais par là que la bonne ou la mauvaise humeur peut être indépendante des lieux. Maîtrisons notre imagination, nous serons bien presque partout. Un jour est bien vite passé, et quand le soir on se met au lit sans faim et sans douleurs aiguës, qu'importe si ce lit est renfermé entre des murs qu'on appelle prison, ou entre des murs qu'on appelle maison ou palais?

C'est un excellent raisonnement ; mais comment faire pour maîtriser l'imagination? J'essayais, et quelquefois je croyais y réussir à merveille ; d'autres fois elle triomphait avec tyrannie : j'étais alors tout étonné de ma faiblesse.

VIII

Dans mon malheur, me disais-je, je suis heureux encore qu'on m'ait donné une prison au rez-de-chaussée sur cette cour, où je puis voir, à quatre pas de moi, ce cher enfant avec lequel j'entretiens une muette conversation si agréable! Que l'intelligence humaine est merveilleuse! Que de choses nous nous disons à l'aide des expressions sans nombre du regard et de la physionomie! comme il compose ses mouvements avec grâce quand je lui souris! comme il les corrige quand il voit qu'ils me déplaisent! comme il comprend que je l'aime, quand il caresse ou régale un de ses compagnons! Personne au monde ne s'en doute, et cependant, de ma fenêtre, je puis être une sorte d'instituteur pour cette pauvre petite créature. A force de répéter l'exercice mutuel des signes, nous perfectionnerons la communication de nos idées. Plus il sentira que j'instruis et que j'élève son âme,

plus il m'affectionnera. Je serai pour lui le génie de la raison et de la bonté ; il apprendra à me confier ses chagrins, ses joies, ses désirs; et moi je chercherai à le consoler, à l'ennoblir, à le diriger dans toute sa conduite. Qui sait si, en tenant mon sort indécis de mois en mois, on ne me laissera pas vieillir ici? Qui sait si cet enfant ne croîtra pas sous mes yeux et ne sera pas employé au service de cette maison? Avec autant d'esprit qu'il paraît en avoir, que pourra-t-il devenir? Hélas! rien de plus qu'un excellent *second* ou quelque autre chose de semblable. Eh bien! n'aurai-je pas fait une bonne œuvre, si je contribue à lui inspirer le désir de plaire aux gens honnêtes et à lui-même, si je lui donne l'habitude des bons sentiments ?

Ce soliloque était très-naturel. J'eus toujours beaucoup d'inclination pour les enfants, et l'emploi d'instituteur me paraissait sublime. Je remplissais cet emploi depuis quelques années auprès de Giacomo et de Giulio Porro, deux jeunes gens de belle espérance, que j'aimais comme mes fils et que j'aimerai toujours comme tels. Dieu sait combien de fois je pensai à eux en prison! combien je m'affligeai de ne pouvoir achever leur éducation! com-

bien je formai de vœux ardents pour qu'ils rencontrassent un nouveau maître qui les aimât autant que moi! Quelquefois je m'écriais en moi-même : Quelle triste parodie! au lieu de Giacomo et de Giulio, enfants doués de tous les avantages que la nature et la fortune peuvent donner, j'ai pour élève un pauvre orphelin, sourd, muet, déguenillé, fils d'un voleur, dont tout l'avenir se trouve borné à une place de *second;* ce qu'en des termes un peu moins honnêtes, on pourrait appeler sbire.

Ces réflexions me confondaient et me décourageaient; mais à peine entendais-je le cri perçant de mon petit muet, que je sentais tout mon sang s'émouvoir, comme un père qui entend la voix de son fils. Ce cri et sa vue dissipaient en moi toute idée de bassesse à son égard. Est-ce sa faute s'il est privé d'un organe, s'il est malheureux et d'une famille de voleurs? Une âme humaine, dans l'âge de l'innocence, est toujours respectable. Ainsi disais-je, et chaque jour je le regardais avec plus d'affection. Il me semblait qu'il croissait en intelligence; et je me confirmais dans le doux projet de m'appliquer à cultiver son âme; en rêvant toutes les possibilités, je m'imaginais qu'un jour peut-être, sorti

de prison, je pourrais faire entrer cet enfant dans le collége des sourds-muets, et lui ouvrir ainsi la route pour une destinée plus belle que celle de sbire.

Tandis que je m'occupais avec tant de charme de son bien-être, un jour deux *seconds* vinrent me prendre.

— Il faut changer de logement, signor.

— Que voulez-vous dire?

— Nous avons ordre de conduire le signor dans une autre chambre.

— Pourquoi ?

— Un autre gros oiseau a été pris, et cette chambre étant la meilleure... Vous comprenez...

— Je comprends : c'est la première station des nouveaux venus...

Ils me conduisirent dans la partie opposée de la cour; mais, hélas! ce n'était plus au rez-de-chaussée, et je ne pouvais plus m'entretenir avec mon petit muet. En traversant la cour, je vis ce cher enfant assis à terre, l'air triste et surpris; il concevait qu'il me perdait. En un instant il se leva et courut à ma rencontre ; les *seconds* voulaient le repousser; mais je le pris entre mes bras; et, tout sale qu'il était, je l'embrassai plusieurs fois avec

tendresse, et je me séparai de lui, — dois-je le dire? — les yeux gonflés de larmes.

IX

Mon pauvre cœur, tu aimes si vite et si chaudement! A combien de séparations as-tu déjà été condamné? Celle-ci ne fut certainement pas la moins douloureuse, et je la sentis d'autant plus que mon nouveau logement était fort triste : une mauvaise chambre, obscure, avec des vitres en papier, les murs barbouillés de sales peintures dont je n'ose dire le genre, entremêlées d'inscriptions. Plusieurs portaient simplement le nom, le prénom et la pa-

trie de quelque infortuné, avec la date du jour funeste où il avait été pris. Quelques-uns y joignaient des imprécations contre les faux amis, contre eux-mêmes, contre une femme, contre les juges, etc. D'autres avaient écrit l'abrégé de leur vie. Il y avait de ces inscriptions qui contenaient des sentences morales; ainsi je lus ces paroles de Pascal :

« Que ceux qui combattent la religion apprennent au moins quelle elle est, avant de la combattre. Si cette religion se vantait d'avoir une vue claire de Dieu et de le posséder à découvert et sans voile, ce serait la combattre que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui le montre avec cette évidence; mais puisqu'elle dit, au contraire, que les hommes sont dans les ténèbres et dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'est caché à leur connaissance, et que c'est même le nom qu'il se donne dans les Écritures : *Deus absconditus*..... quel avantage peuvent-ils tirer, lorsque, dans la négligence où ils font profession d'être de chercher la vérité, ils crient que rien ne la leur montre? »

Plus bas étaient écrites ces paroles du même auteur :

« Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quel-

ques personnes étrangères, il s'agit de nous-mêmes et de notre tout. L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est? »

Une autre inscription disait :

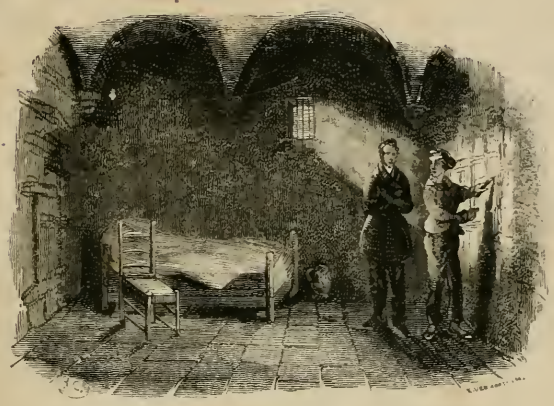
« Je bénis la prison, car elle m'a fait connaître l'ingratitude des hommes, ma misère, et la bonté de Dieu. »

A côté de ces humbles paroles étaient les imprécations violentes et superbes d'un malheureux qui se disait athée et se déchaînait contre Dieu, comme s'il eût oublié qu'il venait de dire que Dieu n'existait pas.

Après une colonne de blasphèmes, suivait une colonne d'injures contre les lâches : ainsi appelait-il ceux que les rigueurs de la prison rendent aux sentiments religieux.

Je montrai ces imprécations à l'un des *seconds*, et je lui demandai qui les avait écrites. — Je suis bien aise, dit-il, d'avoir trouvé cette inscription; il en reste beaucoup; et j'ai si peu le temps de les chercher.....

Et, sans dire un mot de plus, il se mit à gratter le mur avec son couteau pour la faire disparaître.



— Pourquoi faites-vous cela? lui dis-je.

— Parce que le pauvre diable qui a écrit ceci, et qui fut condamné à mort pour homicide prémédité, s'en est repenti, et qu'il m'a fait prier de lui rendre ce service.

— Dieu lui pardonne! m'écriai-je. Quel homicide avait-il commis?

— Ne pouvant tuer son ennemi, il se vengea en tuant son fils, le plus bel enfant que l'on vit jamais sur la terre.

Je frémis d'horreur. La férocité peut-elle aller si

loin? Un tel monstre tenait le langage insultant d'un homme supérieur à toutes les faiblesses humaines! et il avait tué une innocente créature! un enfant!

X

Dans ma nouvelle chambre, si noire et si repoussante, privé de la compagnie de mon cher petit muet, j'étais oppressé de tristesse. Je restai plusieurs heures à la fenêtre, qui donnait sur une galerie au delà de laquelle on apercevait l'extrémité de la cour et la fenêtre de ma première demeure. Qui m'avait succédé là? J'y voyais un homme qui se promenait à grands pas avec la rapidité que donne un cœur plein d'agitation. Deux ou trois jours après, je vis qu'on lui avait donné de quoi écrire, et alors il restait toute la journée assis à une petite table.

Enfin je le reconnus. Il sortait de sa chambre, accompagné par le geôlier, pour subir un interrogatoire. C'était Melchior Gioja!

J'eus un serrement de cœur à cette vue. « Et toi aussi, homme de bien, tu es ici! » Il fut plus heureux que moi; après quelques mois de détention on lui rendit la liberté.

La vue de tout homme vertueux me console, me fait plaisir et me donne à penser. Penser et aimer sont un si grand bien! j'aurais donné ma vie pour tirer Gioja de prison; et pourtant sa vue me soulageait.

Après avoir été longtemps à le regarder, à conjecturer, d'après ses mouvements, s'il était tranquille d'esprit ou inquiet, à faire des vœux pour lui, je me sentais plus de force, plus d'idées, plus de contentement intérieur; c'est que la vue d'une créature humaine que l'on chérit calme les peines de la solitude. Un pauvre petit muet m'avait d'abord fait ressentir ce bienfait, que je retrouvais en voyant de loin un homme de mérite.

Sans doute quelque *second* lui dit où j'étais. Un matin, en ouvrant sa fenêtre, il agita son mouchoir en signe de salut. Je lui répondis par le même signe. Oh! de quel plaisir mon cœur fut inondé en ce moment! Il me semblait que la distance avait disparu, que nous étions ensemble.

Mon cœur tressaillait comme celui d'un amant qui revoit l'objet qu'il aime. Nous gesticulions sans nous comprendre, et avec la même ardeur que si nous nous fussions compris; ou plutôt nous nous comprenions réellement : nos gestes exprimaient tout ce que sentaient nos âmes, et nos âmes s'entendaient.

Quelle consolation semblaient me promettre ces saluts d'ami pour l'avenir! Mais l'avenir vint; et les saluts ne se répétèrent plus. Chaque fois que je voyais Gioja à sa fenêtre, j'agitais en vain mon mouchoir! Les *seconds* me dirent qu'il lui avait été défendu de solliciter mes signes et d'y répondre. Néanmoins il me regardait souvent; je le regardais aussi, et nous nous disions encore ainsi beaucoup de choses.

XI

Sur la galerie qui était devant ma fenêtre, au niveau même de ma prison, passaient et repas-

saient du matin au soir des prisonniers qui se rendaient à l'interrogatoire ou qui en revenaient, accompagnés d'un *second*. C'étaient pour la plupart des gens de la dernière classe. J'en vis pourtant quelques-uns qui paraissaient d'une condition plus élevée. Bien que je ne pusse pas fixer longtemps les yeux sur eux, tant leur passage était rapide, cependant ils attiraient mon attention; tous m'intéressaient, les uns plus, les autres moins. Dans les premiers jours, ce triste spectacle augmentait mes chagrins; mais peu à peu je m'y habituai; et il finit même par diminuer l'horreur de ma solitude.

Plusieurs femmes détenues passaient également sous mes yeux. De cette galerie on allait par une voûte dans une autre cour où se trouvaient les prisons des femmes et l'hôpital des incurables. Un seul mur assez léger me séparait de l'habitation des femmes. Souvent ces malheureuses m'étourdissaient de leurs chansons, quelquefois de leurs éclats de rire. Le soir, quand le bruit avait cessé, j'entendais encore leurs conversations.

Si j'eusse voulu entrer en colloque avec elles, je l'aurais pu. Je ne le fis point; je ne sais pourquoi. Était-ce par timidité? par fierté? par crainte de

m'affectionner à des femmes dégradées? Ce devaient être tous ces motifs. La femme, quand elle est ce qu'elle doit être, est pour moi une créature si sublime! A la voir, à l'entendre, à lui parler, je m'enrichis l'esprit de sentiments nobles : mais avilie, méprisable, elle me trouble, elle m'afflige. elle désenchante mon cœur.

Et cependant.... (les *cependant* sont indispensables pour dépeindre l'homme, cet être si composé), — parmi ces voix de femmes, il y en avait de douces, et celles-là.... pourquoi ne pas le dire?.... j'aimais à les entendre.

Parmi ces douces voix, il y en avait une plus douce que les autres; on l'entendait plus rarement; elle ne proférait point de paroles triviales. Elle chantait peu ; le plus souvent elle ne faisait entendre que ces deux vers mélancoliques :

Chi rende alla meschina
La sua felicita?

Qui peut rendre à l'infortunée
Sa félicité d'autrefois?

Quelquefois elle chantait des litanies; ses compagnes la secondaient ; mais j'avais le don de

discerner la voix de Madeleine entre toutes les autres, qui semblaient pourtant jalouses de me la ravir.

Oui, cette infortunée s'appelle Madeleine. Lorsque ses compagnes lui racontaient leurs douleurs, elle compatissait à leurs maux, elle en gémissait, elle répétait : « Courage, ma chère, le Seigneur n'abandonne personne. »

Qui pouvait m'empêcher de me la représenter belle et plus malheureuse que coupable, née pour la vertu, capable d'y retourner, si elle s'en était écartée? Qui pourrait me blâmer, si je m'attendrissais en l'écoutant; si je l'écoutais dans le respect, si je priais pour elle avec une ferveur particulière?

L'innocence est respectable; mais combien l'est aussi le repentir! Le meilleur des hommes, l'Homme-Dieu, dédaignait-il de porter un regard de compassion sur les pécheresses, de respecter leur confusion, de les compter au nombre des âmes qu'il aimait de prédilection? Pourquoi mépriserions-nous tant la femme tombée dans l'ignominie?

En raisonnant ainsi, je fus cent fois tenté d'élever la voix, et de faire une déclaration d'amour fraternel à Madeleine. Un jour, j'avais déjà com-

mencé la première syllabe : « Mad.... » Chose étrange! le cœur me battait comme à un jeune homme de quinze ans; et pourtant j'en avais trente et un : ce n'est plus l'âge des palpitations de l'adolescence.

Je ne pus aller plus loin. Je recommençai : « Mad.... Mad.... » mais en vain. Je me trouvai ridicule, et de rage je criai *Matto!* (fou) et non Madeleine.

XII

Ainsi finit mon roman avec cette infortunée, qui du moins me fit éprouver pendant plusieurs semaines de doux sentiments. J'étais mélancolique, et sa voix me ranimait; en songeant à la bassesse et à l'ingratitude des hommes, je m'irritais contre eux, je haïssais le monde, et la voix de Madeleine me ramenait à la compassion et à l'indulgence.

Puisses-tu, pauvre pécheresse inconnue, ne pas avoir été condamnée à une peine cruelle! ou bien, quelle que soit ta sentence, puisses-tu en profiter pour te relever de ta chute, pour vivre et mourir chère au Seigneur! puisses-tu être plainte et respectée par tous ceux qui te connaissent, comme tu le fus par moi, qui ne te connus jamais! puisses-tu inspirer à tous ceux qui te voient la patience, la douceur, le désir de la vertu, la confiance en Dieu, que tu inspiras à celui qui t'aima sans te voir! Mon imagination s'égare peut-être en te supposant les char-

mes de la beauté; mais ton âme, j'en suis sûr, était belle. Le langage de tes compagnes était grossier, le tien décent et poli; elles blasphémaient et tu bénissais Dieu; elles se querellaient et tu calmais leurs différends. Si quelqu'un t'a tendu la main pour te retirer de la carrière du déshonneur, s'il t'a secourue avec délicatesse, s'il a essuyé tes larmes, que toutes les consolations pleuvent sur lui, sur ses enfants et sur les enfants de ses enfants!

Il y avait près de ma chambre une autre prison qui renfermait plusieurs détenus. Je les entendais aussi parler. Un d'eux exerçait sur les autres une sorte d'autorité qu'il devait, non à une condition plus élevée, mais à une audace plus grande. Il faisait, comme on dit, le docteur. Il disputait et réduisait au silence toutes les objections par une voix impérieuse et des paroles violentes. Il dictait à ses compagnons ce qu'ils devaient penser et sentir, et ceux-ci, après quelque résistance, finissaient toujours par lui donner raison.

Infortunés! aucun d'eux ne consolait les ennuis de sa prison en exprimant quelque doux sentiment, quelque peu de religion et d'amour!

Leur chef me salua, et je lui rendis son salut. Il

me demanda comment je m'accommodais de *cette maudite vie*. Je lui répondis que, quoiqu'elle fût triste, la vie n'était jamais une chose maudite pour moi, et que jusqu'à la mort j'avais besoin de jouir du plaisir de penser et d'aimer.

— Expliquez-vous, signor, expliquez-vous.

Je m'expliquai ; je ne fus pas compris ; et lorsqu'après les plus délicates précautions oratoires j'eus le courage de citer, comme exemple, les sentiments d'affection et de tendresse que la voix de Madeleine réveillait dans mon cœur, cet homme partit d'un grand éclat de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'il y a? s'écrièrent ses compagnons.

Le profane répéta mes paroles en les tournant en ridicule ; et des ricannements partirent en chœur. Je faisais la figure d'un sot.

Il en est de la prison comme du monde. Ceux qui placent leur sagesse dans l'emportement, dans l'arrogance, dans les murmures contre le ciel, regardent comme folie les sentiments tendres et compatissants et ces consolations religieuses qui honorent l'humanité et son auteur.

XIII

Je laissai rire et ne dis mot. Mes voisins m'adressèrent deux ou trois fois la parole; je me retirai et je restai muet.

— Il n'est plus à la fenêtre.

— Il s'en est retiré.

— Il prête l'oreille aux soupirs de Madeleine.

— Nos rires l'ont offensé.

Ils s'entretinrent ainsi pendant quelques instants. Le chef imposa enfin silence à ceux qui s'égayaient sur mon compte.

— Taisez-vous, imbéciles; vous ne savez ce que vous dites. Notre voisin n'est pas si âne que vous le croyez. Vous n'êtes capables de réfléchir sur rien. Je ris, moi; mais je réfléchis ensuite. Tous les bandits savent faire comme nous les enragés. Mais un peu plus de douce gaîté, un peu plus de charité, un peu plus de confiance dans les bienfaits du ciel : franchement, qu'est-ce que cela indique?

— Maintenant que je réfléchis aussi, répondit un des compagnons, c'est signe, à ce que je crois, qu'on est un peu moins bandit que nous.

— Bravo! s'écria le chef en poussant un hurlement de stentor, cette fois je commence à faire quelque estime de ta caboche.

Je n'étais pas très-flatté de passer seulement pour un peu moins bandit que mes voisins; j'éprouvais cependant une sorte de joie à voir ces malheureux revenir sur l'importance de cultiver les sentiments bienveillants.

Je poussai un des battants de ma croisée, comme si j'eusse voulu me remettre à la fenêtre; le chef m'appela; je lui répondis, dans l'espoir qu'il allait moraliser à ma manière. Je me trompais. Les esprits vulgaires fuient les raisonnements sérieux : si une vérité élevée leur apparaît, ils peuvent l'applaudir un instant; mais ils en détournent aussitôt le regard et ne résistent point à l'envie de faire briller leur esprit, en révoquant en doute cette vérité et la tournant en ridicule.

Il me demanda si j'étais en prison pour dettes?

— Non, lui répondis-je.

— Vous êtes sans doute accusé de quelque fourberie? accusé faussement, à coup sûr.

— Je suis accusé de toute autre chose.

— De choses d'amour?

— Non.

— D'homicide?

— Non.

— De carbonarisme ?

— Précisément.

— Et que sont donc ces carbonari?

— Je les connais si peu, que je ne saurais vous le dire.

Un *second* tout en colère vint alors nous interrompre ; et après qu'il eût accablé de reproches mes voisins, il se tourna vers moi avec la gravité, non d'un sbire, mais d'un maître : C'est une vergogne, signor, me dit-il, de daigner converser ainsi avec toute sorte de gens! Le signor sait-il que ces hommes-là sont des voleurs?

Je rougis; puis j'eus honte d'avoir rougi. Il me semblait que daigner converser avec toute sorte de malheureux était plutôt une bonté qu'une faute.

XIV

Le matin suivant, je m'avançai à la fenêtre pour apercevoir Melchior Gioja; mais je ne m'entretins plus avec les voleurs. Je répondis à leur salut, et je leur dis qu'il m'était défendu de parler.

Le greffier qui m'avait interrogé vint me trouver et m'annonça, d'un air mystérieux, une visite qui me ferait plaisir. Dès qu'il crut m'y avoir suffisamment préparé, il me dit : En somme, c'est votre père ; veuillez me suivre.

Je descendis avec lui dans les bureaux, palpitant de contentement et de tendresse, et m'efforçant de montrer un visage serein qui tranquillisât mon pauvre père.

Lorsqu'il avait appris mon arrestation, il avait espéré qu'elle n'avait eu lieu que par suite de soupçons sans fondement, et que je sortirais bientôt de prison. Mais voyant ma détention se prolonger, il était venu solliciter le gouverneur autrichien, pour obtenir ma liberté. Malheureuses illusions de l'amour paternel! il ne pouvait croire que j'eusse été assez téméraire pour m'exposer à la rigueur des lois ; et la gaîté étudiée avec laquelle je lui parlai le persuada que je n'avais point de malheur à craindre.

Le court entretien qui nous fut accordé m'agita d'autant plus qu'il me fallait réprimer toute apparence d'agitation. Le plus difficile fut de ne rien laisser paraître au moment de notre séparation.

Dans les circonstances où se trouvait l'Italie, j'é-

tais persuadé que l'Autriche donnerait des exemples de rigueur extraordinaire et que je serais condamné à mort ou à plusieurs années de détention. Dissimuler cette conviction à un père, le flatter de l'espoir d'une liberté prochaine, ne pas fondre en larmes en l'embrassant, en lui parlant de ma mère, de mes frères et de mes sœurs que je pensais ne plus revoir sur la terre, le prier avec un calme apparent de venir encore me voir, s'il le pouvait : Jamais si grande violence ne coûta tant à mon cœur.

Mon père se retira, consolé par moi, et je retournai dans ma prison, le cœur déchiré. Dès que je me vis seul, j'espérai que je pourrais me soulager en donnant un libre cours à mes pleurs : ce soulagement me manqua. J'éclatais en sanglots et je ne pouvais répandre une larme. Le malheur de ne pouvoir pleurer est un des plus cruels dans les douleurs violentes : et que de fois je l'ai éprouvé!

Je fus saisi d'une fièvre ardente avec un fort mal de tête; je ne pris pas une cuillerée de soupe de toute la journée. Oh! me disais-je, que n'est-ce une maladie mortelle, qui vienne abréger mon martyre!

Désir lâche et insensé! Dieu ne l'exauça point, et maintenant je l'en remercie. Je l'en remercie,

non-seulement parce qu'après dix années de prison j'ai revu ma famille chérie et que je puis me dire heureux, mais encore parce que les souffrances améliorent l'homme, et que (je l'espère du moins), elles n'ont pas été inutiles pour moi.

XV

Deux jours après, mon père revint. J'avais passé une bonne nuit et j'étais sans fièvre. Je m'efforçai de prendre une contenance aisée et satisfaite; personne ne se fût douté de ce que mon cœur avait souffert et de ce qu'il souffrait encore.

— J'espère, me dit mon père, que dans peu de jours on t'enverra à Turin; nous avons déjà préparé ta chambre, et nous t'attendons avec une grande impatience. Les devoirs de mon emploi m'obligent à repartir : tâche, je t'en prie, de venir nous rejoindre bientôt.

Son affection tendre et mélancolique me déchirait l'âme. La piété filiale me commandait de feindre: et

cependant je feignais avec une sorte de remords. N'eût-il pas été plus digne de mon père et de moi que je lui eusse dit : — Probablement nous ne nous reverrons plus dans ce monde ! Séparons-nous en hommes, sans murmurer, sans gémir; et que j'entende prononcer sur ma tête la bénédiction paternelle !

Ce langage m'aurait convenu mille fois plus que celui de la feinte; mais je voyais dans les yeux de ce vénérable vieillard, dans ses traits, dans ses cheveux gris, que l'infortuné n'aurait pas la force d'entendre de pareilles choses.

Et si, pour éviter de le tromper, je l'avais vu tomber dans le désespoir, s'évanouir, et peut-être (idée affreuse !) mourir dans mes bras !....

Je ne pus lui dire la vérité, ni la lui laisser entrevoir : ma feinte sérénité lui fit complètement illusion. Nous nous séparâmes sans larmes. Mais en rentrant dans ma prison, les mêmes angoisses m'assaillirent de nouveau avec plus de violence; et ce fut encore vainement que j'invoquai le soulagement des larmes.

Me résigner à toute l'horreur d'une longue prison, me résigner au gibet, ma force pouvait aller jusque là; mais devant l'immense douleur qu'en éprouve-

raient mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs. mon âme n'avait pas assez de force.

Je me prosternai alors contre terre, avec une ferveur telle que je n'en avais jamais eue, et je prononçai cette prière :

« Mon Dieu, j'accepte tout de votre main; mais fortifiez ceux à qui j'étais nécessaire; faites que je cesse de leur être indispensable, et que leur vie ne soit pas abrégée d'un seul jour, à cause de moi! »

O bienfait de la prière! je restai plus d'une heure l'esprit élevé à Dieu, et ma confiance augmentait à mesure que je méditais sur la bonté divine, sur la grandeur de l'âme humaine, lorsqu'elle sort de son égoïsme et qu'elle s'efforce de ne plus vouloir que ce que veut la sagesse infinie.

Oui, et c'est possible, et c'est le devoir de l'homme. la raison, qui est la voix de Dieu, nous dit qu'il faut tout sacrifier à la vertu. Et le sacrifice serait-il complet, si dans les cas les plus douloureux nous luttions contre la volonté de celui qui est le principe de toute vertu?

Lorsque le gibet ou tout autre martyre est inévitable, le craindre lâchement, ne pas savoir y marcher en bénissant le Seigneur, c'est le signe d'une

misérable dégradation ou d'une lourde ignorance. Nous ne devons pas seulement accepter notre propre mort, mais encore nous soumettre à l'affliction qu'en éprouveront les personnes à qui nous sommes chers, et ne rien demander à Dieu, sinon de la tempérer; car Dieu est le maître. Une telle prière est toujours exaucée.

XVI

Quelques jours passèrent, et je restai ainsi dans une tristesse douce, pleine de calme et de pensées religieuses. Il me semblait que j'avais triomphé de toute faiblesse et que je n'étais plus accessible à aucune inquiétude. Folles illusions! l'homme doit as-

pirer à la parfaite constance, mais il n'y arrive jamais sur la terre. Qui donc me troubla? La vue d'un ami infortuné, la vue de mon bon Piero, qui passa sur la galerie, à quelques pas, tandis que j'étais à la fenêtre. On l'avait tiré de son gîte pour le conduire aux prisons criminelles.

Piero et ceux qui l'accompagnaient passèrent si vite que j'eus à peine le temps de le reconnaître, d'apercevoir un signe de salut qu'il me fit, et de le lui rendre.

Pauvre jeune homme! dans la fleur de l'âge, avec un esprit qui donnait de si brillantes espérances, avec un caractère honnête, délicat, aimant, fait pour jouir noblement de la vie, précipité en prison pour opinions politiques, et cela dans un moment où il ne pouvait certainement pas éviter les foudres les plus sévères de la loi!

Je me pris d'une telle compassion pour lui, j'éprouvai un tel chagrin de ne pouvoir le racheter, de ne pouvoir le consoler au moins par ma présence et par mes paroles, que rien ne put me rendre un peu de calme. Je savais combien il aimait sa mère, son frère, ses sœurs, son beau-frère, ses neveux; combien il désirait ardemment contribuer

à leur bonheur; combien tous ces chers objets de sa tendresse répondaient dignement à son amour. Je sentais dans quelle affliction les plongerait, chacun en particulier, un si grand malheur. Il n'y a point de termes pour exprimer la fureur qui s'empara alors de mon esprit; et cette fureur se prolongea si longtemps, que je désespérai de pouvoir l'apaiser.

Mais ce délire même n'était aussi qu'une illusion. O cœurs affligés, qui vous croyez la proie d'une douleur invincible, affreuse, toujours croissante, ayez un peu de patience et vous serez détrompés! Une paix profonde, une agitation violente ne peuvent durer ici-bas. Il faut se persuader de cette vérité pour ne pas s'enorgueillir dans les moments heureux et ne pas se décourager dans les jours de trouble.

A ma longue fureur succédèrent la fatigue et l'apathie. Mais l'apathie non plus n'est pas durable, et je craignais d'avoir à passer désormais sans repos de celle-ci à l'excès opposé. Je frissonnai à la perspective d'un semblable avenir; et cette fois encore je recourus ardemment à la prière.

Je demandai à Dieu d'assister mon malheureux

Piero comme moi, et sa famille comme la mienne. Ce ne fut qu'en formant ces vœux que je parvins à me tranquilliser.

XVII

Quand mon esprit était calmé, je réfléchissais à mes emportements; et m'indignant de ma propre faiblesse je cherchais le moyen d'en guérir. Voici l'expédient auquel j'eus recours. Tous les matins, ma première occupation, après un court hommage au Créateur, était de faire courageusement la revue de tous les événements propres à m'émouvoir. J'arrêtais vivement mon imagination sur chacun d'eux, et je m'y préparais. Depuis les visites qui pouvaient m'être les plus chères jusqu'à celle du bourreau, je me les représentais toutes. Ce triste exercice pendant quelques jours me parut insupportable; mais je persévérai; et je ne tardai pas à m'en applaudir.

Le premier jour de l'année 1821, le comte Louis Porro obtint la permission de venir me voir. La ten-

dre et chaude amitié qui nous unissait, le besoin que nous éprouvions de nous dire mille choses, la présence d'un greffier qui mettait obstacle à l'effusion de nos cœurs, les instants trop courts qu'il nous fut donné de rester ensemble, les sinistres pressentiments dont j'étais agité, les efforts que nous faisions mutuellement pour paraître tranquilles, tout cela semblait devoir soulever dans mon cœur une des plus terribles tempêtes. Séparé de ce cher ami, je me sentis attendri, mais calme.

Je dus ce résultat à l'habitude que j'avais prise de me prémunir contre les fortes émotions.

Si je m'efforçais d'acquérir un calme constant, c'était moins dans le but de diminuer mon malheur que de me soustraire à l'inquiétude, qui me paraissait chose méprisable, indigne d'un homme. Un esprit agité ne raisonne plus : emporté dans un tourbillon irrésistible d'idées exagérées, il se forme une logique absurde, furibonde, perverse; il est dans un état absolument anti-philosophique, anti-chrétien.

Si j'étais prédicateur, j'insisterais souvent sur la nécessité de bannir l'inquiétude : on ne peut être vertueux à d'autres conditions. Comme il était en paix

avec lui-même et avec les autres, celui que nous devons tous imiter! — Il n'y a point de grandeur d'âme, il n'y a point de justice, sans idées modérées, sans un esprit plus porté à sourire qu'à s'irriter des événements de cette courte vie. La colère n'a de prix que dans le cas très-rare où elle peut humilier le méchant et le retirer de l'iniquité.

Peut-être y a-t-il d'autres emportements que je ne connais point et qui sont moins condamnables. Mais ceux dont j'avais été l'esclave jusqu'alors n'étaient pas des fureurs de simple affliction : il s'y mêlait toujours beaucoup de haine, une grande démangeaison de maudire, une manie de me dépeindre la société, ou tels et tels individus, sous les couleurs les plus exécrables. Maladie épidémique dans le monde! l'homme se croit meilleur en détestant les autres. Il semble que tous les amis se disent à l'oreille : « Aimons-nous seulement entre nous; en criant que tous les hommes ne sont qu'une vile canaille, nous semblerons, nous autres, des demi-dieux. »

Chose étrange! qu'on se plaise tant à vivre dans la mauvaise humeur! on y met une sorte d'héroïsme. Si l'objet contre lequel on frémissait hier est mort, on en cherche de suite un autre. De qui

me plaindrai-je aujourd'hui? qui haïrai-je? un tel... Serait-ce là le monstre? O joie! je l'ai trouvé. Venez, amis, et déchirons-le!

Ainsi va le monde; et, sans trop le déchirer, je puis bien dire qu'il va mal.

XVIII

Il ne fallait pas être bien difficile pour se plaindre de l'horrible chambre où l'on m'avait placé. Par bonheur, une chambre un peu meilleure vint à se trouver vacante, et on me fit l'aimable surprise de me la donner.

N'aurais-je pas dû me réjouir à cette nouvelle? Et cependant je ne pus penser sans regret que je n'entendrais plus Madeleine. Quel enfantillage! s'affectionner toujours à quelque chose, et cela pour des motifs si faibles! En sortant de cette chambre, je me retournai encore vers le mur contre lequel je m'étais si souvent appuyé, pendant qu'à un pied de moi peut-être la pauvre fille s'y appuyait aussi de l'autre

côté. J'aurais voulu entendre encore une fois ces deux vers mélancoliques :

Qui peut rendre à l'infortunée
Sa félicité d'autrefois?

Vain désir! voilà une séparation de plus dans ma vie désolée. Je ne prétends pas en parler longuement : je ferais rire de moi ; mais il y aurait de l'hypocrisie à ne pas avouer que j'en fus triste pendant plusieurs jours.

En m'en allant, je saluai deux des pauvres voleurs, mes voisins, qui étaient à la fenêtre. Le chef n'y était pas; mais, averti par ses compagnons, il y accourut et me rendit aussi mon salut. Il se mit à fredonner l'air : *qui peut rendre à l'infortunée....* Voulait-il se railler de moi? Je parie que si je faisais cette question à cinquante personnes, quarante-neuf me répondraient : Oui. Eh bien! malgré une majorité si imposante, j'incline à croire que le bon voleur cherchait à me faire plaisir. Je lui en fus reconnaissant ; je le lui témoignai par un dernier regard. Et lui, le bonnet à la main, passant le bras hors des barreaux, il me faisait encore des signes

bienveillants lorsque je me retournai avant de descendre l'escalier.

Quand je fus dans la cour, j'eus une consolation. Mon petit muet se trouvait sous le portique. Il me vit, me reconnut, et voulut courir à ma rencontre. Mais la femme du geôlier, je ne saurais dire pourquoi, l'arrêta par le collet et le poussa dans la maison. J'eus regret de n'avoir pu l'embrasser : mais les petits sauts de joie qu'il fit pour courir à moi m'émurent délicieusement. Il est si doux d'être aimé!

C'était la journée aux grandes aventures. Deux pas plus loin, je me trouvai près de la fenêtre de mon ancienne chambre, dans laquelle était maintenant Gioja. Bonjour, Melchior, lui dis-je en passant. Il leva la tête, et s'élançant vers moi, il s'écria : Bonjour, Silvio!...

Hélas! il ne me fut pas permis de m'arrêter un instant. Je passai sous l'arcade; je franchis un petit escalier, et je me trouvai dans une assez jolie chambre, au-dessus de celle de Gioja.

Lorsqu'on m'eut apporté mon lit, et que les *seconds* m'eurent laissé seul, ma première occupation fut de visiter les murs. Il y avait quelques

souvenirs écrits, les uns avec un crayon ou avec du charbon, d'autres avec une pointe incisive. Je trouvai deux charmantes strophes françaises; je regrette maintenant de ne les avoir pas apprises par cœur. Elles étaient signées : *le duc de Normandie*. J'essayai de les chanter, en y adaptant de mon mieux l'air de ma pauvre Madeleine; mais une voix toute voisine se mit à les répéter sur un autre air. Lorsqu'elle eut fini, je criai : Bravo! On me salua avec politesse, en me demandant si j'étais Français.

— Non; je suis Italien, et je m'appelle Silvio Pellico.

— L'auteur de *Françoise de Rimini!*

— Précisément.

Là-dessus il me fit un compliment délicat et m'exprima le chagrin qu'il ressentait de me savoir en prison.

Il me demanda dans quelle partie de l'Italie j'avais reçu le jour.

— En Piémont, lui dis-je; je suis de Saluces.

Là-dessus, nouveaux compliments flatteurs sur le caractère et sur l'esprit des Piémontais, quel-

ques mots sur les hommes de mérite nés à Saluces, et spécialement sur Bodoni *.

Ces louanges fines et délicates révélaient un homme de bonne compagnie.

— Me sera-t-il permis, lui dis-je, de vous demander à mon tour qui vous êtes, signor?

— Vous venez de chanter une de mes romances.

— Ces deux belles strophes qui sont sur les murs sont de vous?

— Oui, signor.

— Vous êtes donc...

— L'infortuné duc de Normandie!

XIX

Le geôlier passait sous nos fenêtres: il nous fit taire.

— Quel est ce duc de Normandie? me disais-je

* Célèbre imprimeur italien, né à Saluces le 16 février 1740, mort à Parme, directeur de l'imprimerie ducale, le 30 novembre 1813, universellement regretté pour ses vertus, son amabilité et son savoir.

en moi-même. N'est-ce pas le titre que l'on donnait au fils de Louis XVI? Mais ce pauvre enfant est indubitablement mort... Eh bien! mon voisin sera un de ces malheureux qui ont essayé de le faire revivre.

Plusieurs intrigants se sont déjà donnés pour Louis XVII, et ils ont été reconnus pour des imposteurs : quelle plus grande confiance doit obtenir celui-ci?...

Bien que je cherchasse à me tenir dans le doute, une invincible incrédulité l'emportait dans mon esprit et continua toujours à l'emporter. Cependant je résolus de ne point mortifier cet infortuné, quelque chose qu'il pût me raconter.

Quelques instants après, il recommença à chanter, et nous reprîmes la conversation.

A la demande que je lui adressai de nouveau sur ce qu'il était, il me répondit qu'il était Louis XVII : et il se mit à déclamer avec force contre son oncle Louis XVIII, l'usurpateur de ses droits.

— Mais, ces droits, comment ne les avez-vous pas fait valoir au moment de la Restauration?

— Je me trouvais atteint d'une maladie mortelle à Bologne. A peine guéri, je volai à Paris; je me

présentai aux hautes puissances; mais ce qui était fait était fait : mon oncle, aveuglé par l'injustice, ne voulut point me reconnaître; ma sœur s'unit à lui pour m'opprimer. Le bon prince de Condé m'accueillit seul à bras ouverts; mais son amitié ne pouvait rien. Un soir, dans les rues de Paris, je fus assailli par des sicaires armés de poignards; je n'échappai que par miracle à leurs coups. Après avoir quelque temps erré en Normandie, je revins en Italie et je m'arrêtai à Modène. Là, continuellement occupé à écrire aux monarques de l'Europe, et particulièrement à l'empereur Alexandre qui me répondait avec la plus grande politesse, je ne désespérais pas d'obtenir enfin justice; ou, si la politique exigeait le sacrifice de mes droits au trône de France, je devais croire qu'au moins on m'assignerait un apanage décent, lorsque je fus arrêté, conduit aux frontières du duché de Modène, et remis au gouvernement autrichien. Depuis huit mois je suis enseveli ici; Dieu sait quand j'en sortirai!

Je n'ajoutai point foi à toutes ces paroles; mais il n'était que trop vrai qu'on l'avait enseveli là; et il m'inspirait une vive compassion.

Je le priai de me raconter sa vie en abrégé. Il me

rapporta minutieusement toutes les particularités que je savais déjà sur Louis XVII, lorsqu'on le livra à ce scélérat de Simon, le savetier, et lorsqu'on lui fit attester une infâme calomnie contre les mœurs de la pauvre reine, sa mère. Il me dit enfin qu'étant en prison, des hommes vinrent le prendre la nuit; qu'un enfant stupide, nommé Mathurin, fut mis en sa place et qu'on le sauva ainsi. Il y avait dans la rue une voiture à quatre chevaux; l'un de ces chevaux était une machine en bois, dans laquelle on le cacha. Ils allèrent heureusement jusqu'aux bords du Rhin; et lorsqu'ils eurent passé les frontières, le général... (Il me dit son nom, mais je ne me le rappelle plus) qui l'avait délivré, lui servit quelque temps de précepteur et de père, et l'envoya ensuite ou le conduisit en Amérique. Là, le jeune roi sans royaume éprouva les vicissitudes de la fortune: il souffrit la faim dans les déserts, prit les armes, vécut heureux et honoré à la cour du Brésil, fut calomnié, persécuté, obligé de prendre la fuite. Il revint en Europe sur la fin de l'empire de Napoléon, fut retenu prisonnier à Naples par Joachim Murat; et, lorsqu'il se revit libre et en mesure de réclamer le trône de France, il fut frappé à Bo-

logne de cette funeste maladie pendant laquelle Louis XVIII reçut la couronne.

XX

Il racontait cette histoire avec une merveilleuse apparence de vérité. Je ne pouvais le croire, et cependant j'étais frappé. Tous les faits de la révolution française lui étaient familiers; il en parlait avec une éloquence toute spontanée et rapportait à chaque propos des anecdotes très-curieuses. Il y avait quelque chose de soldatesque dans son langage, mais sans qu'il manquât rien de cette élégance que donne l'usage de la bonne compagnie.

— Me permettrez-vous, lui dis-je, de vous traiter sans façon, et de ne pas vous donner vos titres?

— C'est ce que je désire, reprit-il; le malheur m'a du moins instruit à mépriser toutes les vanités. Je vous assure que j'estime plus ma qualité d'homme que mon titre de roi.

Matin et soir nous nous entretenions longuement

ensemble; et bien que je crusse qu'il jouait la comédie, son âme me paraissait bonne, candide, portée vers le bien. Plusieurs fois je fus sur le point de lui dire : Pardonnez-moi, je voudrais croire que vous êtes Louis XVII; mais je vous avoue franchement que la persuasion contraire domine en moi : ayez assez de franchise pour renoncer à cette fiction. Et je ruminais en moi-même un beau sermon à lui faire sur la vanité des mensonges, même de ceux qui paraissent innocents.

Je différais de jour en jour : j'attendais toujours que notre intimité s'accrût encore de quelques degrés, et je n'eus jamais le courage d'exécuter mon dessein.

Lorsque je pense à ce manque de courage, je l'excuse quelquefois comme une politesse nécessaire, une crainte honnête d'affliger le prisonnier... et que sais-je? — Mais ces excuses ne me contentent pas, et je ne puis me dissimuler que je serais plus satisfait de moi, si le petit discours que j'avais préparé ne fût pas venu expirer au bord de mes lèvres. Feindre d'ajouter foi à une imposture, c'est pusillanimité : il me semble que je ne le ferais plus.

Oui, pusillanimité! Certes, on a beau enve-

lopper sa pensée dans un préambule délicat, c'est une rude chose que de dire à quelqu'un : Je ne vous crois pas. Il se fâchera ; nous perdrons le plaisir de son amitié ; il nous accablera d'injures peut-être. Mais tout cela est plus honorable que le mensonge ; et le malheureux qui nous accablerait d'injures, en voyant que son imposture n'est pas reçue, pourrait finir par admirer en secret notre sincérité, et par se livrer à des réflexions qui le remettraient dans une voie meilleure.

Les *seconds* penchaient à croire qu'il était véritablement Louis XVII ; après avoir vu tant de révolutions, ils ne désespéraient pas de le voir monter un jour sur le trône de France et se souvenir de leur empressement à le servir. Excepté de favoriser son évasion, ils avaient pour lui tous les égards qu'il désirait.

C'est à cela que je dus l'honneur de voir ce grand personnage. Il était de taille moyenne, de quarante à quarante-cinq ans, un peu replet ; sa physionomie était vraiment bourbonnienne. Il est vraisemblable que cette ressemblance accidentelle avec les Bourbons l'avait engagé à jouer son triste rôle.

XXI

J'ai besoin de m'accuser d'une indigne faiblesse pour le respect humain. Mon voisin n'était pas athée; il parlait même quelquefois de sentiments religieux, en homme qui les apprécie et qui n'y est point étranger; mais il conservait beaucoup de préventions déraisonnables contre le christianisme, qu'il regardait moins dans sa véritable essence que dans les abus dont ses ennemis l'accusent. La philosophie superficielle qui précéda en France la révolution l'avait ébloui; il lui semblait qu'on pouvait adorer Dieu avec plus de pureté qu'en suivant l'Évangile. Sans avoir une grande connaissance de Condillac et de Tracy, il les vénérait comme de profonds penseurs, et s'imaginait que ce dernier avait atteint les dernières bornes de la métaphysique.

Moi, qui avais poussé plus loin mes études philosophiques, qui sentais toute la faiblesse de la doc-

trine expérimentale, qui connaissais les grossières erreurs de critique avec lesquelles le siècle de Voltaire s'était acharné à diffamer le christianisme; moi, qui avais lu Guénée et les autres écrivains qui ont démasqué cette critique de mauvaise foi; moi, qui étais persuadé qu'on ne pouvait en logique rigoureuse admettre Dieu et récuser l'Évangile; moi, qui trouvais chose vulgaire de suivre le courant des opinions anti-chrétiennes, et de ne pas savoir s'élever jusqu'à reconnaître combien le catholicisme, vu autrement que sous le crayon des faiseurs de caricature, est simple et sublime; moi, enfin, j'eus la bassesse de sacrifier au respect humain! Les facéties de mon voisin me confondaient, bien que leur futilité ne pût m'échapper. Je dissimulai ma croyance, j'hésitai, je réfléchis s'il était opportun ou non de le contredire; je me dis que cela était inutile, et je voulus me persuader que j'étais justifié.

Lâcheté! lâcheté! qu'importe l'orgueilleuse tyrannie des opinions accréditées, si elles sont sans fondement? Il est vrai qu'un zèle hors de propos est une indiscrétion et peut irriter encore plus celui qui ne croit pas; mais confesser avec fran-

chise et avec modestie ce qu'on tient fermement pour une importante vérité, le confesser alors même qu'il est présumable qu'on ne sera point approuvé et qu'on deviendra le but de quelque trait de raillerie, c'est justement là ce qu'on doit; et ce noble aveu, on peut toujours le faire sans prendre à contre-temps le caractère de missionnaire.

Oui, c'est un devoir de confesser en tout temps une importante vérité; parce que si l'on ne peut espérer qu'elle soit reconnue de suite, elle peut néanmoins disposer l'âme à une plus grande impartialité et préparer ainsi le triomphe de la lumière.

XXII

Je restai un mois et quelques jours dans cette chambre. Dans la nuit du 18 au 19 février (1821), je fus réveillé par le bruit des verrous et des clefs :

je vis entrer plusieurs hommes avec une lanterne ; la première idée qui se présenta à moi fut qu'on

venait m'égorger ; mais tandis que je regardais ces

figures d'un air inquiet, le comte Bolza * s'avança poliment jusqu'à moi, et me pria de m'habiller tout de suite pour partir.

Ces paroles m'étonnèrent; j'eus la folie d'espérer qu'on allait me conduire aux frontières du Piémont. Il est possible, me disais-je, qu'une si grande tempête se calme enfin! Je retrouverai encore la douce liberté! Je reverrai encore mes chers parents, mes frères, mes sœurs!

Ces séduisantes pensées m'agitèrent quelques instants : je m'habillai en grande hâte, et je suivis les gens qui devaient m'accompagner, sans pouvoir seulement adresser un dernier adieu à mon voisin; il me semble que j'entendis sa voix, et j'eus regret de n'avoir pu lui répondre.

— Où allons-nous? demandai-je au comte, en montant en voiture avec lui et avec un officier de gendarmerie.

— Je ne puis vous le faire connaître, tant que nous ne serons pas à un mille au delà de Milan.

Je remarquai que la voiture n'allait pas vers la porte Vercellina; mes espérances s'évanouirent.

Je tombai dans le silence. C'était par une très-

* Commissaire de la police autrichienne.

belle nuit, et par le plus beau clair de lune; je regardais ces rues chéries, dans lesquelles je m'étais promené si heureux pendant tant d'années; je regardais les maisons, les églises : tout me rappelait mille souvenirs agréables.

O cours de la porte Orientale! ô jardins publics, où j'avais erré tant de fois avec Foscolo. Monti, Louis de Brême, Pierre Borsieri, Porro et ses fils, et avec tant d'autres amis, où nous conversions ensemble avec une si grande plénitude de vie et d'espérances! oh! comme en me disant que je vous voyais pour la dernière fois, comme à la promptitude avec laquelle vous disparaissiez à mes regards, je sentais vivement que je vous avais aimés et que je vous aimais encore!

Lorsque nous fûmes sortis des portes de la ville, je baissai un peu mon chapeau sur mes yeux, et je pleurai sans être vu.

Je laissai passer plus d'un mille; puis je dis au comte Bolza : — Je suppose que nous allons à Vérone.

— Nous allons plus loin, me répondit-il; nous allons à Venise, où je dois vous remettre entre les mains d'une commission spéciale.

Nous voyagions en poste, sans nous arrêter; nous arrivâmes à Venise le 20 février.

Dans le courant de septembre, un mois avant mon arrestation, j'étais à Venise, et j'avais dîné à l'auberge de la Lune, dans une compagnie nombreuse et gaie. Chose étrange! le comte et le gendarme me conduisirent précisément à cette même auberge.

Un domestique tressaillit en me revoyant, car il s'aperçut que j'étais entre les mains de la justice, quoique le gendarme et les deux satellites se fussent déguisés pour avoir l'air de gens attachés à notre service. Je me réjouis de cette rencontre, persuadé que ce domestique parlerait de mon arrivée à plus d'une personne.

Nous dînâmes; ensuite je fus conduit au palais du Doge, où sont maintenant les tribunaux. Je passai sous les chers portiques des *procuraties;* je vis le café Florian, où j'avais passé l'automne dernier de si belles soirées : je ne rencontrai aucune de mes connaissances.

Je traversai la place... Sur cette place, au même mois de septembre, un mendiant m'avait dit ces singulières paroles : « On voit que le signor est

étranger; mais je ne conçois pas comment le signor et tout autre étranger peuvent admirer ce lieu; pour moi c'est un lieu de disgrâce où je ne passe que par nécessité.

— Vous y aurez sans doute éprouvé quelque malheur?

— Oui, signor, un malheur horrible, et non pas pour moi seul. Dieu en préserve le signor; Dieu l'en préserve!

Et le mendiant s'était rapidement éloigné.

Maintenant que je repassais sur cette place, il était impossible que les paroles du mendiant ne me revinssent pas à la mémoire. Ce fut encore à cette même place que, l'année suivante, je montai sur l'échafaud pour y entendre lire et ma sentence de mort et la commutation de cette peine en quinze années de prison dure!

Si j'étais un peu enthousiaste de mysticité, je ferais grand cas de ce mendiant, qui me prédisait avec tant d'énergie que ce lieu était *un lieu de disgrâce*. Je note seulement ce fait comme une étrange rencontre.

Nous montâmes au palais; le comte Bolza s'entretint avec les juges, me consigna entre les mains

du geôlier, et m'embrassa tendrement, en prenant congé de moi.

XXIII

Je suivis le geôlier en silence. Après avoir traversé plusieurs corridors et plusieurs salles, nous arrivâmes à un petit escalier qui nous conduisit sous *les plombs*, prisons d'état fameuses depuis le temps de la république de Venise.

Là, le geôlier inscrivit mon nom sur son registre; ensuite il me renferma dans la chambre qui m'était destinée.

Les prisons dites *les plombs* sont la partie supérieure de l'ancien palais du doge, qui est toute couverte de plomb.

Ma chambre avait une grande fenêtre avec d'énormes barreaux de fer; elle donnait sur le toit de plomb de l'église de Saint-Marc. Au delà de l'église, je découvrais dans le lointain le bout de la place, et j'apercevais de tous côtés une in-

finité de coupoles et de clochers. Le clocher gigantesque de Saint-Marc n'était séparé de moi que par la longueur de l'église, et j'entendais ceux qui, étant au sommet, parlaient un peu haut. On voyait aussi, du côté gauche de l'église, une partie de la grande cour du palais et une des en-

trées. Il y a, dans cette partie de la cour, un puits public; il y venait continuellement du monde pour tirer de l'eau; mais ma prison étant si élevée, les hommes me paraissaient là-bas comme des enfants, et je ne distinguais leurs paroles que lorsqu'ils criaient. Je me trouvai dans une solitude plus complète que je ne l'avais été dans les prisons de Milan.

Dans les premiers jours, les soucis du procès criminel que m'intentait la commission spéciale m'attristèrent un peu; peut-être s'y joignait-il le sentiment pénible d'un plus grand isolement. J'étais, en outre, plus éloigné de ma famille et je n'en avais plus de nouvelles. Les nouveaux visages que je voyais ne m'étaient pas antipathiques; mais ils conservaient un sérieux qui ressemblait à de l'épouvante. La renommée leur avait exagéré les complots des Milanais et du reste de l'Italie en faveur de l'indépendance, et ils ne doutaient point que je ne fusse, parmi les instigateurs de ce délire, un des moins dignes de pardon. Ma frêle célébrité littéraire était connue du geôlier, de sa femme, de sa fille, de ses deux fils, et même des deux *seconds :* qui sait si ces bonnes gens ne s'imaginaient

point qu'un auteur de tragédie était une sorte de magicien !

Ils étaient sérieux, défiants, avides de me connaître davantage, mais pleins de politesse.

Après les premiers jours ils s'adoucirent tous, et je les trouvai bons. La femme était celle qui conservait le plus le ton et le caractère de geôlier ; c'était une femme d'une figure maigre et décharnée, âgée d'environ quarante ans, à la parole aigre, incapable de donner le moindre signe de bienveillance pour tout autre que ses enfants.

Elle avait coutume de m'apporter du café le matin, ensuite mon dîner ; elle m'apportait aussi l'eau, le linge, etc. Elle était ordinairement suivie de ses deux fils ; l'un de treize ans, l'autre de dix, et de sa fille, jeune personne de quinze ans, qui n'était pas belle, mais dont le regard exprimait la compassion. Ces enfants se retiraient avec leur mère, et tous trois se retournaient doucement pour me regarder en fermant la porte. Le geôlier ne venait que lorsqu'il avait à me conduire dans la salle où se réunissait la commission chargée de m'interroger. Les *seconds* venaient peu, parce qu'ils étaient occupés aux prisons de police, qui

se trouvaient à un étage au-dessous de moi, et dans lesquelles il y avait toujours beaucoup de voleurs. L'un de ces *seconds* était un vieillard de plus de soixante-dix ans, mais encore actif à cette vie pénible de monter et descendre continuellement les escaliers des diverses prisons. L'autre était un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, plus disposé à raconter ses amours qu'à vaquer à son service.

XXIV

Oh! oui, les inquiétudes d'un procès criminel sont horribles pour un prévenu de crime d'état. Quelle crainte de nuire aux autres! quelles difficultés à lutter contre tant d'accusations, contre tant de soupçons! comme il est à redouter que tout ne se complique d'une manière plus funeste, si le procès ne se termine promptement, si de nouvelles arrestations sont faites, si d'autres imprudences se découvrent, quoique de personnes inconnues, mais du même parti!

J'ai résolu de ne point parler de politique; ainsi je dois supprimer tout ce qui concerne mon procès. Seulement je dirai que souvent, après avoir été interrogé plusieurs heures de suite, je retournais dans ma chambre, si exaspéré, si furieux, que je me serais donné la mort, si la voix de la religion et le souvenir de mes chers parents ne m'eussent contenu.

Le calme que je croyais m'être fait à Milan je l'avais perdu; je désespérai pendant plusieurs jours de pouvoir le reprendre, et ce furent pour moi des jours d'enfer; je cessai alors de prier, je doutai de la justice de Dieu, je maudis les hommes et l'univers, je roulai dans mon esprit tous les sophismes possibles sur la vanité de la vertu.

L'homme malheureux qui s'abandonne à la fureur n'est que trop ingénieux à calomnier ses semblables et le Créateur lui-même. La colère est plus immorale, plus criminelle qu'on ne le pense généralement; on ne peut rugir du matin au soir, pendant de longues semaines; l'âme la plus emportée a nécessairement ses intervalles de repos, et ces intervalles se ressentent de l'immoralité qui les a précédés. On croit alors être en paix, mais

c'est une paix mauvaise et impie; c'est un sourire sauvage, sans charité, sans dignité; c'est un amour de désordre, d'ivresse et d'aigreur.

Dans cette situation, je chantais des heures entières, avec une sorte de joie enragée qui ne pouvait amener aucun bon sentiment; je plaisantais avec tous ceux qui entraient dans ma chambre; je m'efforçais de tout considérer avec une sagesse vulgaire, la sagesse des cyniques.

Ce temps infâme dura peu, six ou sept jours.

Ma Bible était couverte de poussière; un des

fils du geôlier me dit en me caressant : — Depuis

que vous ne lisez plus dans ce vieux livre, vous avez moins de mélancolie, ce me semble?

— Ce vous semble? lui dis-je.

Et, prenant la Bible, j'en essuyai la poussière avec mon mouchoir; je l'ouvris au hasard, et mes yeux tombèrent sur ces paroles :

« Et Jésus dit à ses disciples : Il est impossible » qu'il n'arrive pas de scandale; mais malheur à » celui par qui le scandale arrive!

» Il vaudrait mieux pour celui-là qu'il fût jeté » à la mer avec une meule de moulin autour du » cou, que de scandaliser un de ces petits. » (*Saint-Luc, ch.* 17).

Je fus frappé de rencontrer ces paroles; je rougis de voir que cet enfant s'était aperçu, à la poussière dont elle était couverte, que je ne lisais plus la Bible, et qu'il pensait que j'étais devenu plus aimable en négligeant Dieu.

— Petit malin! lui dis-je en forme de reproche caressant, et tout affligé de l'avoir scandalisé, depuis quelques jours que je ne lis plus dans ce livre, je suis devenu moins bon. Quand votre mère vous permet de rester un moment avec moi, je m'efforce de chasser ma mauvaise humeur; mais

si vous saviez comme elle revient s'emparer de moi lorsque je suis seul, lors même que vous m'entendez chanter comme un forcené!...

XXV

L'enfant était sorti; j'éprouvais une certaine jouissance d'avoir repris en main la Bible, d'avoir confessé que sans elle j'étais pire; il me semblait que j'avais donné satisfaction à un ami généreux injustement offensé, et que je m'étais réconcilié avec lui.

— Je vous avais donc abandonné, ô mon Dieu! m'écriai-je; je m'étais perverti! J'avais pu croire que l'infâme rire du cynisme convenait à ma position désespérée?

Je prononçai ces paroles avec une émotion indicible; je posai la Bible sur un siége, je m'agenouillai à terre pour la lire; et moi qui pleure si difficilement, je fondis en larmes.

Ces larmes étaient mille fois plus douces que

toutes mes joies brutales. Je sentais Dieu de nouveau, je l'aimais, je me repentais de l'avoir outragé en m'avilissant, et je protestais de ne jamais plus me séparer de lui; non, jamais!

Oh! comme un retour sincère à la religion élève l'esprit et le console!

Je lus et pleurai plus d'une heure; je me relevai plein de la confiance que Dieu était avec moi, qu'il m'avait pardonné tout mon délire. Mes malheurs, les inquiétudes de mon procès, la crainte même du gibet, me semblèrent alors peu de chose. Je me réjouissais de souffrir, puisque les souffrances m'imposaient un devoir à remplir, puisqu'en souffrant avec une âme résignée j'obéissais au Seigneur.

La Bible, grâce au ciel, je savais la lire; ce n'était plus le temps où je la jugeais avec la misérable critique de Voltaire, blâmant des expressions qui ne sont risibles ou fausses qu'aux yeux de ceux que l'ignorance ou l'inerédulité empêchent d'en pénétrer le sens. Je voyais clairement alors combien elle est le code de la sainteté et de la vérité; et dans quelles absurdités anti-philosophiques tombent ceux qui s'offensent de quel-

ques imperfections de style; sots orgueilleux qui méprisent tout ce qui n'a pas les formes qu'ils jugent élégantes. Je voyais combien il était ridicule d'imaginer qu'une telle collection de livres, religieusement vénérés, n'eût point un principe authentique; combien était incontestable la supériorité des Écritures sur le Koran et sur la théologie des Indiens.

Quelques personnes, il est vrai, en abusèrent; d'autres voulurent en faire un instrument d'injustice, la sanction de leurs passions criminelles; mais ne peut-on pas abuser de tout? Et depuis quand l'abus d'une chose excellente devra-t-il faire dire que cette chose est mauvaise en elle-même?

Jésus-Christ l'a déclaré : toute la loi et tous les prophètes, toute cette collection de livres sacrés se réduit au précepte d'aimer Dieu et les hommes. Et un tel livre ne serait point la vérité qui convient à tous les siècles! il ne serait point la parole toujours vivante de l'Esprit saint!

Ces réflexions une fois réveillées en moi, je renouvelai le projet de rapporter à la religion toutes mes pensées sur les choses humaines, toutes mes

opinions sur les progrès de la civilisation, toute ma philantropie, tout mon amour de la patrie, toutes les affections de mon âme.

Le peu de jours que j'avais passés dans le cynisme m'avait étrangement souillé; j'en ressentis longtemps les effets, et j'eus peine à en triompher. Chaque fois que l'homme cède quelque peu à la tentation d'avilir son intelligence, de regarder les œuvres de Dieu à travers le prisme infernal de la raillerie, d'abandonner le bienfaisant exercice de la prière, le ravage qui se fait dans sa raison le dispose facilement à de nouvelles rechutes. Durant plusieurs semaines, je fus assailli presque tous les jours par de violentes pensées d'incrédulité; j'employai toute la puissance de mon esprit à les repousser.

XXVI

Lorsque ces combats eurent cessé et que je me crus de nouveau affermi dans l'habitude de rap-

porter à Dieu chacune de mes volontés, je goûtai pendant quelque temps une paix ineffable. Les interrogatoires que la commission me faisait subir tous les deux ou trois jours, quelque pénibles qu'ils fussent, ne me causaient plus d'inquiétudes durables. Je cherchais, dans ma position pénible, à ne point manquer à mes devoirs d'honneur et d'amitié; puis je me disais : « Dieu fasse le reste! »

Je revins à l'usage de prévoir journellement toute surprise, toute émotion, tout malheur supposable. Cet exercice avait encore des charmes à mes yeux.

Cependant ma solitude augmenta. Les deux fils du geôlier, qui, dans les premiers temps, me tenaient quelquefois compagnie, furent envoyés à l'école; et comme ils restaient alors très-peu à la maison, ils ne venaient plus me voir. La mère et la fille, qui s'arrêtaient souvent aussi pour causer avec moi, lorsque les jeunes garçons étaient près d'elles, ne paraissaient plus maintenant que pour m'apporter le café, et me laissaient aussitôt. Je regrettais peu la mère, parce qu'elle ne montrait pas une âme compatissante. Mais la jeune fille, quoique dépourvue de beauté, avait dans

le regard et dans les paroles une certaine douceur qui n'était pas sans prix pour moi. Lorsqu'en apportant le café, elle me disait : — C'est moi qui l'ai fait, — il me paraissait toujours excellent; mais quand elle disait : — C'est maman qui l'a fait, — ce n'était plus que de l'eau chaude.

Voyant si rarement des créatures humaines, je m'attachai à quelques fourmis qui venaient sur ma fenêtre; je les nourris somptueusement; elles allèrent appeler une armée de leurs compagnes,

et la fenêtre fut remplie de ces animaux. Je donnai également tous mes soins à une belle

araignée qui tapissait une de mes murailles. Je la nourris de moucherons et de cousins, et elle me prit en telle affection qu'elle venait jusque sur mon lit et dans ma main saisir sa proie sur mes doigts.

Plût à Dieu que d'autres insectes ne m'eussent pas visité! Nous étions encore au printemps, et déjà les cousins se multipliaient d'une manière épouvantable. L'hiver avait été d'une douceur extraordinaire, et après quelques vents en mars, les chaleurs arrivèrent. Je ne saurais dire combien s'embrasa l'air de la chambre que j'habitais, située au plein-midi, sous un toit de plomb, avec la fenêtre sur le toit de plomb de Saint-Marc, dont la réverbération était terrible; j'étouffais. Je n'avais jamais eu l'idée d'une chaleur si accablante. A ce supplice se joignait celui d'une multitude si prodigieuse de cousins, que j'avais beau m'agiter et en détruire, j'en étais abîmé; le lit, la petite table, la chaise, le plancher, les murs, le plafond, tout en était couvert; l'air en était surchargé; ils allaient et venaient par la fenêtre en faisant un bourdonnement infernal. Les piqûres de ces animaux sont douloureuses, et quand on en reçoit du matin au soir et du soir au matin, obligé

de lutter continuellement pour chercher à en diminuer le nombre, on souffre cruellement de corps et d'esprit.

Lorsque j'eus reconnu toute la gravité de ce fléau et que je ne pus obtenir qu'on me changeât de prison, j'eus tentation encore de me tuer, et je tremblai de tomber en démence. Mais, grâce au ciel, mes fureurs ne durèrent pas; et la religion continuant à me soutenir, je songeai que l'homme doit souffrir avec courage; j'en vins même à sentir une certaine volupté dans la douleur; c'était la satisfaction intérieure de ne point succomber et de vaincre.

Je me disais : Plus la vie me devient douloureuse, moins je serai effrayé si, jeune comme je le suis, je me vois condamné au supplice; sans ces tourments préparatoires, je serais peut-être mort lâchement. Et d'ailleurs, ai-je donc de telles vertus qu'elles me donnent droit au bonheur? où sont-elles ces vertus?

Je m'examinais avec une rigueur impartiale, et je ne trouvais dans ma vie passée que peu d'actions dignes de quelque éloge : tout le reste n'était que passions insensées, idolâtrie orgueilleuse et

fausse vertu. Eh bien! concluais-je, souffre donc, mortel indigne! Si les hommes et les cousins te font périr, fût-ce même par fureur et sans aucun droit, regarde-les comme des instruments de la justice divine, et souffre en silence.

XXVII

L'homme a-t-il besoin d'efforts pour s'humilier sincèrement, pour se reconnaître pécheur? N'est-il pas vrai qu'en général nous consumons notre jeunesse dans la frivolité; et qu'au lieu d'employer toutes nos forces à marcher dans la carrière du bien, nous en employons une grande partie à nous dégrader? Il y a des exceptions, sans doute; mais celles-ci, je l'avoue, ne regardent pas ma pauvre faiblesse. Je n'ai aucun mérite à être mécontent de moi : quand on voit une lampe donner plus de fumée que de lumière, il ne faut pas beaucoup de sincérité pour dire qu'elle ne brûle pas comme elle devrait le faire.

Oui, sans fausse modestie, sans scrupules hy-

pocrites, en m'examinant avec toute la tranquillité possible, je me reconnaissais digne des châtiments de Dieu. Une voix intérieure me disait : Ces châtiments te sont dus; si ce n'est pour une action, c'est pour une autre; qu'ils servent à te ramener vers celui qui est parfait, et que les mortels sont appelés à imiter, autant que le permet leur imperfection.

Et de quel front, moi, contraint de m'avouer coupable de mille infidélités à Dieu, me serais-je plaint, si quelques hommes me paraissaient vils, si d'autres me paraissaient injustes; si les joies du monde m'étaient enlevées; si je devais languir en prison, ou périr de mort violente?

Je cherchais à graver profondément dans mon cœur ces réflexions si justes et si bien senties; et, cela fait, je voyais qu'il fallait être conséquent, que je ne pouvais l'être qu'en bénissant les jugements équitables de Dieu, en les aimant, en réprimant en moi toute volonté contraire à la sienne.

Pour m'affermir mieux encore dans ce dessein, je résolus de faire dorénavant une revue rigoureuse de tous mes sentiments, et d'en tenir note. Le mal était que la commission, tout en me per-

mettant d'avoir un encrier et du papier, m'en comptait les feuilles, avec défense expresse d'en détruire aucune, se réservant d'examiner l'usage auquel je les avais employées. Pour suppléer au papier, j'eus recours à l'innocent artifice de râcler, avec un morceau de verre, une table grossière que j'avais, et j'y écrivais ensuite chaque jour de longues méditations sur les devoirs des hommes et sur les miens en particulier.

Je n'exagère point en disant que les heures ainsi employées m'étaient quelquefois délicieuses, malgré la difficulté que j'éprouvais à respirer, dans une chambre horriblement chaude, et malgré les piqûres si douloureuses des cousins. Pour me mettre à l'abri de ces derniers, j'étais obligé, quelque chaleur qu'il fît, de m'envelopper la tête et les jambes, et d'écrire, non-seulement avec des gants, mais encore les poignets emmaillottés, afin que les cousins n'entrassent pas dans mes manches.

Ces méditations que j'écrivais ressemblaient assez à une biographie. J'y faisais l'histoire de tout le bien et de tout le mal qui s'étaient formés en moi depuis mon enfance; je discutais avec moi-même: je cherchais à résoudre tous mes doutes.

en coordonnant entre elles, du mieux que je le pouvais, toutes mes connaissances, toutes mes idées sur chaque chose.

Lorsque toute la surface disponible de la table était chargée d'écriture, je lisais et relisais, je méditais ce que j'avais déjà médité, et à la fin je me décidais, souvent avec chagrin, à râcler tout avec le verre, pour rendre cette surface propre à recevoir de nouveau mes pensées.

Je continuais ensuite mon histoire, souvent entrecoupée par des digressions de toute sorte, par

des analyses de tel ou tel point de métaphysique, de morale, de politique, de religion ; et lorsque tout était plein encore, je me mettais à lire et à relire, puis à râcler de rechef.

Voulant éviter tout ce qui aurait pu m'empêcher de me rendre compte, le plus fidèlement possible, des faits que je me rappelais et de mes opinions, prévoyant toujours d'ailleurs une visite inquisitoriale, j'écrivais en argot, c'est-à-dire avec des transpositions de lettres et des abréviations auxquelles j'étais habitué. Il ne m'arriva néanmoins aucune visite de ce genre, et personne ne s'apercevait que je passasse aussi bien mes tristes journées. Lorsque j'entendais le geôlier ou tout autre ouvrir la porte, je couvrais ma table d'une nappe, et je mettais dessus mon écritoire et le cahier *légal* de papier.

XXVIII

Je consacrais aussi à ce cahier quelques-unes de mes heures, et quelquefois toute une journée

ou toute une nuit. J'y écrivais des sujets littéraires. Je composai alors *Ester d'Engaddi, Iginia d'Asti* et les chants intitulés : *Tancreda, Rosilde, Eligi et Valafrido, Adello;* je composai en outre plusieurs canevas de tragédies et d'autres drames, le plan d'un poëme sur la ligue lombarde, et d'un autre sur Christophe Colomb.

Comme ce n'était pas toujours chose facile et prompte, d'obtenir qu'on me renouvelât ce cahier lorsqu'il était fini, je déposais le premier jet de toutes mes compositions sur la table ou sur de mauvaises feuilles de papier dans lesquelles on m'apportait des figues sèches ou d'autres fruits. Quelquefois, en donnant mon dîner à un des *seconds,* et en lui faisant croire que je n'avais pas faim, je l'amenais à me faire cadeau de quelques feuilles de papier. Mais cela n'arrivait que dans des cas tout particuliers, lorsque la table était déjà couverte d'écritures, et que je ne pouvais encore me décider à la râcler. Je souffrais alors de la faim, et bien que le geôlier eût mon argent en dépôt, je ne lui demandais pas à manger de toute la journée, dans la crainte qu'il ne se doutât que j'eusse donné mon dîner, et que le *second,* à son

tour, ne s'aperçût que j'avais menti en l'assurant que je n'avais pas d'appétit. Le soir, je prenais pour me soutenir du café très-fort ; je demandais en grâce qu'il fût fait par la siora Zanzé*. C'était la fille du geôlier, qui, dès qu'elle pouvait le faire, à l'insu de sa mère, le chargeait extraordinairement, au point que, mon estomac étant à jeun, il m'occasionnait une sorte de convulsion sans douleurs qui me tenait éveillé pendant toute la nuit.

Dans cet état de douce ivresse, je sentais redoubler en moi les forces intellectuelles, je versifiais, je philosophais, et je priais jusqu'à l'aube du jour avec un plaisir merveilleux. Une faiblesse soudaine me prenait ensuite ; alors je me jetais sur mon lit ; et malgré les cousins qui trouvaient le moyen de venir me sucer le sang, bien que je m'enveloppasse avec soin, je dormais profondément une heure ou deux.

De pareilles nuits, agitées par un café très-fort pris à jeun, et passées dans une si douce exaltation, me paraissaient trop bienfaisantes pour que je ne cherchasse pas à me les procurer souvent.

* Angiola.

Aussi, même sans avoir besoin du papier du *second,* je prenais souvent le parti de ne pas manger une bouchée de mon dîner, pour obtenir au soir l'enchantement si précieux de la magique boisson. Heureux quand j'atteignais mon but! Plus d'une fois, il arriva que le café n'était pas fait par la bonne Zanzé ; ce n'était alors qu'une insipide eau chaude. Ce désappointement me mettait un peu de mauvaise humeur. Au lieu d'être électrisé, je languissais, je bâillais, je sentais la faim, je me jetais sur le lit et je ne pouvais dormir.

Et puis je me plaignais à Zanzé: elle compatis-

sait à ma peine. Un jour que je lui en faisais de violents reproches, comme si elle-même se fût

jouée de moi, la pauvrette se mit à pleurer en me disant : — Signor, je ne me suis jamais jouée de personne; et tout le monde m'appelle une trompeuse.

— Tout le monde? Cela veut dire que je ne suis pas le seul à me plaindre de cette maudite eau chaude.

— Je ne veux pas dire cela, signor. Ah! si vous saviez! si je pouvais épancher mon pauvre cœur dans le vôtre!...

— Mais ne pleurez pas ainsi! m'écriai-je; qu'avez-vous? Je vous demande pardon, si je vous ai accusée à tort. Je crois fermement que ce n'est point par votre faute que mon café était si mauvais...

— Ah! je ne pleure pas pour cela, signor.

Mon amour-propre fut un peu mortifié de cette réponse; mais je souris.

— Vous pleurez donc à l'occasion de mes reproches, mais pour toute autre chose?

— C'est vrai.

— Qui donc vous a appelée trompeuse?

— Un amant...

Et son visage se couvrit d'une rougeur subite.

Et dans sa confiance ingénue, elle me raconta toute une idylle, moitié comique, moitié sérieuse, qui m'émut profondément.

XXIX

Depuis ce jour je devins, je ne sais pourquoi, le confident de la jeune fille, et elle revint s'entretenir longuement avec moi.

Elle me disait : — Vous êtes si bon, que je vous regarde, signor, comme une fille pourrait regarder son père.

— Vous me faites là un compliment sans façon, lui répondis-je ; j'ai à peine trente-deux ans, et vous me regardez déjà comme votre père.

— Eh bien! signor, je dirai : comme un frère.

Et elle me prenait la main avec affection; et tout cela était plein d'innocence.

Je me disais intérieurement : — Par bonheur, ce n'est pas une beauté; autrement cette familiarité ingénue pourrait me causer du trouble.

Je me disais encore : — Heureusement qu'elle

est bien jeune, et qu'il n'y a point de danger que je devienne jamais épris d'une enfant de cet âge.

D'autres fois j'éprouvais un peu d'inquiétude; il me semblait qu'elle n'était pas aussi dépourvue de charmes que je l'avais jugé d'abord; j'étais obligé de convenir que ses formes et les contours de son visage n'étaient pas irréguliers.

— Si elle était moins pâle, me disais-je, et si elle n'avait pas ces petites taches sur la figure, elle pourrait passer pour belle.

La vérité, c'est qu'il est impossible de ne pas trouver quelque charme dans la présence, dans les regards, dans le langage d'une jeune fille animée et affectueuse. Je n'avais jamais rien fait pour me captiver sa bienveillance, et je lui étais cher comme un père, ou comme un frère, à mon choix. Pourquoi? parce qu'elle avait lu *Françoise de Rimini, Eufemio,* que mes vers la faisaient pleurer! et puis j'étais prisonnier, sans avoir, comme elle disait, ni volé, ni tué.

Enfin, moi qui m'étais affectionné à Madeleine sans la voir, comment aurais-je pu rester indifférent aux soins fraternels, aux gracieuses attentions, à l'excellent café de la jeune Vénitienne? Je

serais un imposteur si j'attribuais à ma sagesse l'honneur de m'être défendu de l'aimer. Je n'en devins point amoureux, uniquement parce qu'elle avait un amant dont elle était éprise ; malheur à moi, s'il en eût été autrement!

Mais si le sentiment qu'elle réveilla en moi ne fut pas précisément ce qu'on appelle de l'amour, je confesse qu'il en approchait un peu. Je désirais qu'elle fût heureuse, qu'elle réussît à se faire épouser par celui qui lui plaisait ; je n'avais pas la moindre jalousie, la moindre idée qu'elle pût me choisir pour l'objet de son amour. Mais lorsque j'entendais ouvrir ma porte, le cœur me battait, dans l'espoir que c'était Zanzé ; et si ce n'était pas elle, je n'étais pas content ; si c'était elle, mon cœur battait plus fort et tressaillait de joie.

Ses parents, qui avaient déjà conçu une bonne opinion de moi, et qui savaient combien elle était éprise d'un autre, ne faisaient nulle difficulté de la laisser m'apporter presque tous les jours le café du matin, et quelquefois celui du soir.

Elle avait une simplicité et une bonté séduisantes. Elle me disait : — Je suis bien éprise d'un autre, et cependant je reste si volontiers avec

vous! Quand je ne vois pas mon amant, je m'ennuie partout, excepté ici.

— Savez-vous pourquoi?

— Je ne le sais.

— Je vous le dirai, moi; c'est parce que je vous laisse parler de votre amant.

— A la bonne heure; mais il me semble que c'est aussi parce que j'ai une grande estime pour vous.

Pauvre jeune fille! elle avait l'heureux défaut de me prendre toujours la main et de me la serrer; elle ne s'apercevait pas que cela me plaisait et me troublait tout à la fois.

Grâces au ciel, de ce que je puis me rappeler, sans le moindre remords, cette excellente créature!

XXX

Ces pages seraient certainement plus amusantes, si Zanzé eût été amoureuse de moi, ou si du moins j'eusse éprouvé quelque passion pour elle.

Cependant le lien de simple bienveillance qui nous unissait m'était plus cher que si c'eût été de l'amour ; et si parfois je craignais que ce sentiment vînt à changer de nature dans mon cœur insensé, je m'en attristais alors sérieusement.

Un jour, dans la crainte que ce changement ne fût sur le point d'arriver, désolé de la trouver, je ne sais par quel charme, cent fois plus belle qu'elle ne m'avait d'abord paru, surpris de la mélancolie que j'éprouvais quelquefois loin d'elle et de la joie que m'apportait sa présence, je me mis à faire le bourru pendant deux jours, m'imaginant pouvoir ainsi la déshabituer un peu de la familiarité qu'elle avait contractée avec moi. L'expédient n'était pas bon : cette pauvre fille était si patiente, si compatissante ! elle appuyait son coude sur la fenêtre, restait à me regarder en silence ; puis elle me disait :

— Le signor paraît ennuyé de ma compagnie ; et cependant, si je le pouvais, je resterais ici toute la journée, précisément parce que je vois qu'il a besoin de distraction. Cette mauvaise humeur est l'effet naturel de la solitude : que le signor essaie seulement de causer un peu, et cette mauvaise

humeur se dissipera ; et s'il ne veut pas causer, je causerai, moi.

— Et vous parlerez de votre amant.

— Oh! non, pas toujours de lui ; je sais aussi parler d'autre chose.

Et elle commençait en effet à m'entretenir de ses petites affaires d'intérieur, de l'âpreté de sa mère, de la bonté de son père, des enfantillages de ses frères. Ses récits étaient pleins de grâce et de simplicité; mais, sans s'en apercevoir, elle retombait toujours ensuite dans son thème de prédilection, son amour malheureux.

Moi, je ne voulais pas cesser d'être bourru, et j'espérais qu'elle s'en dépiterait; mais, soit inattention, soit finesse de sa part, elle n'avait pas l'air de s'en apercevoir, et il me fallait enfin reprendre ma sérénité ordinaire, sourire, m'attendrir et la remercier de sa douce patience avec moi.

J'abandonnai l'ingrate pensée que j'avais eue de vouloir lui inspirer du dépit, et peu à peu mes craintes se calmèrent. Véritablement je n'en étais point épris. J'examinai longtemps mes scrupules; j'écrivis mes réflexions sur ce sujet, et en les développant je me sentis soulagé.

L'homme s'effraie quelquefois d'épouvantails chimériques ; pour ne pas les craindre, il faut les considérer de plus près et avec plus d'attention.

Et quel mal y avait-il à désirer ses visites avec une tendre inquiétude, à savoir en apprécier la douceur, à me réjouir de voir cette jeune fille s'apitoyer sur mes infortunes, à lui rendre pitié pour pitié, puisque nos pensées mutuelles étaient pures comme les plus pures pensées de l'enfance, puisque son serrement de main et ses regards les plus affectueux me remplissaient, tout en me troublant, d'un salutaire respect ?

Un soir, en épanchant dans mon cœur une grande affliction qu'elle avait éprouvée, l'infortunée me jeta les bras autour du cou et me cou-

vrit le visage de ses larmes. Il n'y avait pas la moindre idée profane dans cet embrassement :

une fille ne peut embrasser son père avec plus de respect. Seulement il arriva que mon imagination en resta trop vivement frappée ; cet embrassement me revenait toujours à l'esprit et je ne pouvais plus penser à autre chose.

Une autre fois, qu'elle s'abandonnait à un semblable élan de confidence filiale, je me dégageai tout de suite de ses bras chéris, sans la presser sur mon cœur, sans l'embrasser, et je lui dis en balbutiant : — Je vous en prie, Zanzé, ne m'embrassez jamais, cela n'est pas bien.

Elle fixa les yeux sur moi, les baissa, rougit ; et certes ce fut la première fois qu'elle lut dans mon âme la possibilité de quelque faiblesse à son égard.

Elle ne cessa pas d'être familière avec moi par la suite ; mais sa familiarité devint plus respectueuse, plus conforme à mes désirs, et je lui en fus reconnaissant.

XXXI

Je ne puis parler des maux qui affligent les autres hommes ; mais quant à ceux qui m'ont

frappé depuis que je suis au monde, je dois avouer qu'en les examinant de près, je trouve qu'ils ont toujours eu lieu pour mon bien : oui, jusqu'à cette horrible chaleur qui m'accablait, jusqu'à ces armées de cousins qui me faisaient une guerre si cruelle! Mille fois j'y ai réfléchi; sans un pareil état de tourments continuels, aurais-je eu constamment la vigilance nécessaire pour rester invulnérable aux traits d'un amour qui me menaçait et qui difficilement eût été un amour assez respectueux, avec un caractère aussi enjoué et aussi caressant que celui de la jeune fille? Si je me défiais alors de moi dans un pareil état, comment aurais-je pu maîtriser la faiblesse de mon imagination dans une atmosphère quelque peu agréable, quelque peu propice à l'enjoûment?

L'imprudence des parents de Zanzé, qui avaient tant de confiance en moi, l'imprudence de cette jeune fille elle-même, qui ne prévoyait pas qu'elle pût m'inspirer une coupable ivresse, la faiblesse de ma propre vertu, ne me permettaient pas de douter de l'influence salutaire qu'exerçaient sur moi la chaleur étouffante de ma fournaise et les morsures acharnées des cousins.

Cette pensée me réconciliait un peu avec ces fléaux et je me demandais alors : — Voudrais-tu en être délivré, passer dans une bonne chambre rafraîchie par un air pur, et ne plus voir cette affectueuse créature?

Dois-je dire la vérité? Je n'avais pas le courage de répondre à cette question.

Lorsqu'on veut un peu de bien à quelqu'un, le plaisir que font les choses les plus frivoles en apparence est indicible. Souvent une parole de Zanzé, un sourire, une larme, une tournure gracieuse du dialecte vénitien, l'agilité de son bras pour nous défendre, avec son mouchoir ou son éventail, des piqûres des cousins, faisaient couler dans mon âme une joie enfantine qui durait toute la journée. Il m'était doux surtout de voir que ses chagrins diminuaient en me parlant, que ma pitié lui était chère, que mes conseils la persuadaient, et que son cœur s'enflammait, lorsque nous nous entretenions de la vertu et de Dieu.

— Quand nous avons parlé ensemble de la religion, disait-elle, je prie avec plus de plaisir et avec plus de foi.

Quelquefois, interrompant tout à coup un en-

tretien frivole, elle prenait la Bible, l'ouvrait, baisait un verset au hasard, et me priait de le lui

traduire en le lui expliquant; elle disait : — Je voudrais que, chaque fois que le signor relira ce verset, il se souvînt que j'y ai imprimé un baiser.

Ces baisers, il est vrai, ne tombaient pas toujours à propos, surtout si elle se mettait à ouvrir le Cantique des Cantiques. Alors, pour ne pas la faire rougir, je profitais de son ignorance du la-

tin, et je me servais de phrases qui, sans nuire à la sainteté du livre, ne pouvaient porter atteinte aux innocentes idées de la jeune fille, deux choses qui m'inspiraient à la fois le plus grand respect. Je ne me permis jamais de sourire dans de pareils cas. Ce n'était pas cependant un léger embarras pour moi; car quelquefois, n'entendant pas bien ma fausse version, elle me priait de lui traduire le verset mot à mot, et elle ne me laissait pas passer aisément à un autre sujet.

XXXII

Rien n'est durable ici-bas. Zanzé tomba malade. Dans les premiers jours de sa maladie, elle venait me voir en se plaignant de grandes douleurs de tête. Elle pleurait et ne m'expliquait pas la cause de ses pleurs. Elle balbutiait seulement quelque plainte contre son amant.

— C'est un scélérat, disait-elle; mais Dieu lui pardonne!

J'eus beau la prier de soulager son pauvre

cœur, comme elle avait coutume de le faire, je ne pus savoir ce qui la rendait si malheureuse.

— Je reviendrai demain, me dit-elle un soir.

Mais, le jour suivant, le café me fut apporté par sa mère, les autres jours par les *seconds* : Zanzé était gravement malade.

Les *seconds* me disaient, sur l'amour de la jeune fille, des choses équivoques qui me faisaient dresser les cheveux. Une séduction!... Mais peut-être étaient-ce des calomnies... J'avoue que j'y ajoutai foi, et je fus très-affligé d'un si grand malheur. J'aime à espérer néanmoins qu'ils mentaient.

Après plus d'un mois de maladie, la pauvre enfant fut conduite à la campagne, et je ne la vis plus.

Je ne saurais dire combien je gémis de cette perte. Oh! comme ma solitude devint plus horrible! Comme le malheur de cette bonne fille rendait mes pensées cent fois plus amères que son absence! Sa douce compassion m'avait tant consolé dans mes misères, et ma compassion était stérile pour elle! Mais certainement elle n'aura pas douté que je la pleurais, que j'aurais fait tous

les sacrifices pour lui procurer, s'il eût été possible, quelque soulagement; que je ne cesserais jamais de la bénir et de faire des vœux pour son bonheur.

Du temps de Zanzé, ses visites, bien que toujours trop courtes, en rompant agréablement la monotonie de mes continuelles méditations et de mes études silencieuses, en mêlant d'autres idées à mes idées, en excitant en moi quelque suave émotion, jetaient véritablement du charme sur mon infortune et doublaient mon existence.

Depuis, la prison redevint pour moi une tombe. Je fus pendant plusieurs jours accablé d'une tristesse si profonde, que je ne trouvais même plus aucun plaisir à écrire. Ma douleur néanmoins était calme, en comparaison des fureurs que j'avais éprouvées autrefois; peut-être que j'étais plus familiarisé avec l'infortune, plus philosophe, plus chrétien, ou seulement que la chaleur étouffante de ma cellule abattait mes forces et ne me laissait que la douleur; car elle n'en diminuait pas le poids; il me souvient que je la sentais violemment au fond de l'âme, et avec d'autant plus de véhémence peut-être que

je m'efforçais à ne plus l'épancher au dehors par des agitations et des clameurs.

Certes, un long noviciat m'avait rendu plus capable de souffrir de nouvelles afflictions, en me résignant à la volonté de Dieu. Je m'étais dit si souvent : — C'est une lâcheté de se plaindre, — que je savais enfin contenir mes plaintes sur le point d'éclater, et que j'avais honte de les trouver si près de mes lèvres.

L'usage d'écrire mes pensées avait contribué à fortifier mon esprit, à me désabuser de la vanité, à réduire la plupart de mes raisonnements à ces conclusions : — Il y a un Dieu : donc il y a une infaillible justice : donc tout ce qui arrive est ordonné à bonne fin : donc les souffrances de l'homme sur la terre sont pour le bien de l'homme.

La connaissance de Zanzé m'avait fait aussi beaucoup de bien ; elle avait radouci mon caractère. Pendant quelques mois que j'eus ses visites, sa bienveillante estime m'avait encouragé à ne point oublier le devoir que je sentais imposé à tout homme de se montrer supérieur à la fortune, et ainsi d'être patient. Ces quelques mois de constance m'avaient accoutumé à la résignation.

Zanzé ne me vit que deux fois en colère. La première, c'était au sujet de ce mauvais café dont j'ai parlé; la seconde, c'était à l'occasion suivante :

Toutes les deux ou trois semaines, le geôlier m'apportait une lettre de ma famille. Cette lettre, qui passait d'abord entre les mains de la commission, était rigoureusement mutilée par des ratures d'une encre très-noire. Il advint un jour qu'au lieu de raturer seulement quelques phrases, la commission tira ses horribles barres sur toute la lettre, excepté les mots qui étaient au commencement : *Mon cher Silvio,* et la salutation finale : *Nous t'embrassons tous de cœur.*

J'entrai dans une fureur telle, à la vue de cette

cruauté, qu'en présence de Zanzé j'éclatai en hurlements, et que je proférai des malédictions, sans savoir à qui je les adressais. La pauvre enfant compatit à ma douleur; mais elle me reprocha en même temps l'inconséquence d'un tel emportement avec mes principes. Je vis qu'elle avait raison et je ne maudis plus personne.

XXXIII

Un jour, un des *seconds* entra dans ma chambre d'un air mystérieux et me dit :

— Lorsque la siora Zanzé était ici,... comme c'était elle qui apportait le café du signor, et qu'elle restait longtemps à discourir,... je craignais que la petite rusée ne découvrît tous vos secrets...

— Jamais elle n'en a découvert un seul, lui dis-je en colère; et si j'avais eu des secrets, je n'aurais pas été assez simple pour me les laisser surprendre. Continuez :

— Pardon, je ne dis point que le signor soit assez simple pour cela, mais je ne me fiais point

à la siora Zanzé; et maintenant que le signor n'a plus personne qui vienne lui tenir compagnie,... j'espère... que...

— Quoi? expliquez-vous une fois du moins!

— Mais jurez d'abord de ne pas me trahir.

— Oh! pour jurer de ne pas vous trahir, je le puis : je n'ai jamais trahi personne.

— Le signor le jure donc bien réellement?

— Oui, je jure de ne pas vous trahir. Mais sachez, imbécile que vous êtes, qu'un homme capable de trahir, pourrait tout aussi bien manquer à sa parole.

Il tira une lettre de sa poche, me la remit en tremblant, et me conjura de la détruire lorsque je l'aurais lue.

— Arrêtez, lui dis-je en l'ouvrant; aussitôt qu'elle sera lue, je la détruirai en votre présence.

— C'est qu'il faudrait que le signor y répondît, et je ne puis pas attendre. Faites à votre aise; seulement convenons de ceci entre nous. Quand vous entendrez venir quelqu'un, soyez attentif : si c'est moi, je fredonnerai toujours l'air *Sognai, mi gera un gato*. Alors vous n'avez point à craindre de surprise, et vous pouvez garder dans votre

poche toute espèce de papiers. Si vous n'entendez pas cet air, ce sera signe ou que ce n'est pas moi qui viens, ou que je suis accompagné. Dans ce cas, ne vous hasardez jamais à tenir quelques papiers cachés ; car on pourrait faire une perquisition ; si vous avez des papiers secrets, déchirez-les avec soin, et jetez-en les morceaux par la fenêtre.

— Soyez tranquille ; je vois que vous êtes prudent ; je le serai aussi.

— Et pourtant vous m'avez traité d'imbécile.

— Vous faites bien de me le reprocher, lui dis-je en lui serrant la main ; pardonnez-le-moi.

Il s'en alla, et je lus :

« Je suis... (et il disait ici son nom) un de vos admirateurs ; je sais par cœur toute votre *Françoise de Rimini*. On m'arrêta... (il rapportait ici la date et la cause de son arrestation). Je donnerais une grande part de mon sang pour jouir du bonheur d'être avec vous, ou d'avoir au moins une prison contiguë à la vôtre, afin que nous pussions causer ensemble. Depuis que j'ai entendu dire par Tremerello (nous appellerons ainsi notre confident) que vous aviez été pris, signor, et pour quel

motif on vous avait arrêté, j'ai brûlé du désir de vous exprimer que personne ne compatit à vos maux plus que moi, que personne ne vous aime davantage. Seriez-vous assez bon pour accepter la proposition d'alléger entre nous le poids de notre solitude, en nous écrivant? Je vous promets en homme d'honneur que, de mon côté, nul être vivant ne le saura jamais, persuadé que, si vous acceptez, je puis compter sur la même discrétion de votre part. Pour me faire connaître de vous, je vais, en attendant, vous donner le précis de mon histoire, etc. » — Et ce précis suivait.

XXXIV

Tout lecteur doué d'un peu d'imagination comprendra facilement à quel point une pareille lettre devait électriser un pauvre prisonnier, et surtout un prisonnier dont le naturel n'est pas de haïr, dont le cœur est aimant. Mon premier sentiment fut de m'affectionner à cet inconnu, de m'attendrir sur ses malheurs, de me sentir reconnaissant pour

la bienveillance qu'il me témoignait. — Oui, m'écriai-je, j'accepte votre proposition, homme généreux. Puissent mes lettres vous apporter une consolation égale à celle que me donneront les vôtres, à celle que la première me fait déjà éprouver!

Je lus et relus cette lettre avec la joie naïve d'un enfant; je bénis cent fois celui qui l'avait écrite; chacune de ses expressions me semblait révéler une âme pure et noble.

Le soleil se couchait; c'était l'heure de ma prière. Oh! comme je sentais Dieu! comme je le remerciais de trouver toujours de nouveaux moyens pour ne pas laisser languir les facultés de mon esprit et de mon cœur! comme le souvenir de tous ses dons précieux se retraçait vivement à ma mémoire!

J'étais debout à ma fenêtre, les bras à travers les barreaux, les mains jointes; l'église de Saint-Marc était au-dessous de moi; une multitude prodigieuse de colombes sauvages se becquetaient, voltigeaient, faisaient leurs nids sur ce toit de plomb; le ciel le plus magnifique se déroulait à mes regards; je dominais toute la partie de Venise

qu'on pouvait apercevoir de ma prison ; une lointaine rumeur de voix humaines me frappait doucement l'oreille. Dans cette situation douloureuse mais imposante, je conversais avec celui dont les yeux seuls me voyaient, je lui recommandais mon père, ma mère, et l'une après l'autre toutes les personnes qui m'étaient chères ; il me semblait qu'il répondît : — Confie-toi dans ma bonté! — Et je m'écriais : — Oui, je me confie dans ta bonté !

Et je terminais ma prière, ému, consolé, peu soucieux des piqûres dont les cousins m'avaient accablé avec acharnement.

Ce soir-là, après une exaltation si grande, mon imagination commençait à se calmer ; les cousins devenaient insupportables et la nécessité de m'envelopper la figure et les mains se faisait sentir de nouveau. Une pensée basse et perverse m'entra tout à coup dans la tête ; elle me fit horreur, je voulus la chasser et je ne pus.

Tremerello m'avait insinué un infâme soupçon sur Zanzé : il m'avait laissé entrevoir qu'elle épiait mes secrets. Elle! cette âme candide, qui ne savait pas un mot de politique, qui ne voulait rien en

savoir! Il m'était impossible d'avoir le moindre doute sur Zanzé; mais je me demandai : — Ai-je bien la même certitude à l'égard de Tremerello? Et si ce fourbe était l'instrument d'infâmes machinations?... Si la lettre était fabriquée, je ne sais par qui, pour m'engager à faire d'importantes confidences à mon nouvel ami?... Peut-être le prétendu prisonnier qui m'écrit n'existe-t-il même pas;... peut-être, s'il existe en effet, n'est-ce qu'un perfide qui cherche à s'emparer de mes secrets, pour acheter sa délivrance au prix de ses révélations;... peut-être est-ce un honnête homme, oui; mais le perfide, c'est Tremerello, qui veut nous perdre tous deux pour gagner un supplément à son salaire.

Oh! chose affreuse, mais trop naturelle à celui qui gémit en prison, craindre partout la haine et la fraude!... Ces doutes me tourmentaient, me décourageaient. Non, à l'égard de Zanzé, je n'avais jamais pu avoir de soupçons un seul instant! cependant, depuis que Tremerello avait laissé tomber cette parole sur son compte, j'étais en proie à l'incertitude du doute, sinon sur elle, du moins sur ceux qui la laissaient venir dans ma chambre.

L'avaient-ils chargée de m'épier, poussés par leur propre zèle, ou par une volonté supérieure?... Oh! s'il en était ainsi, combien ils avaient été mal servis!

Mais que faire à l'égard de la lettre de l'inconnu? Fallait-il s'en tenir aux conseils sévères et mesquins de cette peur qu'on appelle prudence? Fallait-il rendre la lettre à Tremerello et lui dire : Je ne veux pas compromettre ma tranquillité?... Et si ce n'était point un piége? si l'inconnu était digne de mon amitié ; s'il méritait que je hasardasse quelque chose pour lui rendre plus douces les angoisses de la solitude?... Homme lâche ! tu es peut-être à deux pas de l'échafaud; la sentence mortelle peut se prononcer d'un jour à l'autre, et tu refuserais de faire un dernier acte d'humanité!... Répondre, oui, répondre, je le dois!... Mais, si, par malheur, cette correspondance venait à se découvrir, sans que personne toutefois pût en conscience nous en faire un crime, n'est-il pas vrai cependant qu'un châtiment affreux tomberait sur le pauvre Tremerello?... Cette considération ne suffit-elle pas pour m'imposer comme un devoir absolu de n'entreprendre aucune correspondance clandestine?...

XXXV

Je fus agité toute la soirée; je ne fermai pas l'œil de la nuit; et, au milieu de tant d'incertitudes, je ne savais que résoudre.

Je sautai de mon lit avant l'aube; je m'élançai sur ma fenêtre et je priai. Dans les circonstances difficiles, on a besoin de consulter Dieu avec confiance, d'écouter ses inspirations et de les suivre.

C'est ce que je fis; et après une longue prière, je descendis de la fenêtre, je chassai les cousins, j'essuyai doucement avec mes mains mes joues couvertes de piqûres. Mon parti était pris : exposer à Tremerello la crainte de voir cette correspondance mal tourner pour lui; y renoncer, s'il hésitait; accepter, si cette crainte ne le touchait pas.

Je me promenai, jusqu'à ce que j'entendisse fredonner : *Sognai, etc.* C'était Tremerello qui m'apportait le café.

Je lui fis part de mon scrupule, je n'épargnai rien pour l'effrayer. Je le trouvai ferme dans la

volonté de servir, disait-il, deux seigneurs aussi accomplis. Ces paroles étaient assez en opposition avec la face de lapin qu'il portait, et avec le nom de Tremerello que nous lui donnions. Eh bien! je demeurai ferme, moi aussi.

— Je vous laisserai mon vin, lui dis-je; fournissez-moi le papier nécessaire pour cette correspondance, et soyez sûr que si j'entends le bruit des clefs sans votre chanson, il ne me faudra qu'un instant pour détruire aussitôt tout objet clandestin.

— Voici justement une feuille de papier; j'en donnerai toujours au signor autant qu'il voudra, et je me repose parfaitement sur sa prudence.

Je me brûlai le palais pour avaler plus vite mon café; Tremerello s'en alla, et je me mis à écrire.

Faisais-je bien? La résolution que je prenais était-elle vraiment inspirée de Dieu? N'était-ce pas plutôt un triomphe de mon caractère ardent qui me fait préférer ce qui me plaît à de pénibles sacrifices? un mélange de l'orgueilleuse satisfaction excitée en moi par l'estime que l'inconnu me témoignait, et de la crainte de paraître pusillanime, si j'aimais mieux garder un silence prudent que

d'entretenir une correspondance quelque peu hasardeuse?

Comment résoudre ces doutes? Je les exposai ingénument à mon compagnon de captivité dans la réponse que je lui fis, et j'ajoutai qu'à mon avis. lorsqu'on croit agir avec de bonnes raisons et sans répugnance manifeste de la conscience, on ne doit plus craindre de faillir. Toutefois, je le priai de réfléchir sérieusement de son côté à ce que nous entreprenions, et de m'avouer franchement la sécurité dont il était animé ou l'inquiétude qu'il éprouvait sur sa détermination; que si de nouvelles réflexions lui faisaient juger sa démarche trop téméraire, nous devions renoncer à la consolation que nous promettait cette correspondance, et nous contenter de n'être connus l'un de l'autre que par l'échange de quelques lignes, gages indélébiles d'une profonde amitié.

J'écrivis quatre pages brûlantes de la plus sincère affection; je dis en peu de mots la cause de mon emprisonnement; je parlai avec effusion de cœur de ma famille, de quelques amis tendrement aimés; je cherchai à me faire connaître jusqu'au fond de l'âme.

Le soir, ma lettre fut portée. N'ayant pas dormi la nuit précédente, j'étais très-fatigué; le sommeil ne se fit pas attendre; et le lendemain matin je me réveillai avec de nouvelles forces, le cœur satisfait et palpitant à la pensée que j'allais peut-être recevoir dans quelques instants la réponse de mon ami.

XXXVI

Cette réponse vint avec le café; je sautai au cou de Tremerello et je lui dis avec tendresse : Dieu te récompense de tant de charité ! Mes soupçons sur lui et sur l'inconnu s'étaient dissipés, je ne sais trop pourquoi; — parce qu'ils m'étaient odieux; parce que, ayant la précaution de ne jamais parler inconsidérément de politique, ils me paraissaient inutiles; parce que, grand admirateur de Tacite, je n'ai cependant que très-peu de foi dans la justesse de ces préceptes *à la Tacite,* de ne voir jamais les choses qu'en noir.

Giuliano (c'est le nom que prenait l'inconnu) commençait sa lettre par un préambule d'honnê-

tetés et m'assurait qu'il était sans inquiétude sur les suites de cette correspondance. Ensuite il plaisantait d'abord légèrement sur mon hésitation: puis la plaisanterie prenait quelque chose de mordant; enfin, après un éloquent éloge de la sincérité, il me demandait pardon de ce qu'il ne pouvait me cacher le déplaisir qu'il avait éprouvé, en croyant découvrir en moi, me disait-il, une certaine hésitation scrupuleuse, une certaine susceptibilité chrétienne de conscience qui ne peut s'accorder avec la vraie philosophie.

« Je vous estimerai toujours, ajoutait-il, quand même nous ne pourrions nous accorder sur ce point; mais la sincérité dont je fais profession m'oblige à vous dire que je n'ai point de religion, que je les abhorre toutes, que je prends *par modestie* le nom de Giuliano (Julien), parce que ce grand empereur était ennemi des chrétiens, mais que réellement je vais beaucoup plus loin que lui. Julien croyait en Dieu et avait aussi ses *bigoteries*. Moi, je n'en ai aucune; je ne crois pas en Dieu, je place toute la vertu à aimer la vérité et ceux qui la cherchent, et à haïr ce qui me déplaît. »

Continuant de cette manière, il n'apportait aucune raison de rien; il invectivait à tort et à travers contre le christianisme, louait avec une pompeuse énergie la grandeur de la vertu sans religion, et se prenait d'un style, moitié sérieux, moitié bouffon, à faire l'éloge de l'empereur Julien, à cause de son apostasie et de ses efforts *philantropiques* pour effacer de la terre toutes les traces de l'Évangile.

Craignant ensuite d'avoir trop choqué mes opinions, il se mettait à me demander pardon de nouveau, et à déclamer contre le manque ordinaire de sincérité. Il me renouvelait le désir qu'il avait d'être en relations avec moi, et me saluait.

Un post-scriptum disait : « Je n'ai qu'un scrupule, celui de n'être pas assez franc. Je ne puis par conséquent vous rien taire : le langage chrétien que vous tenez avec moi ne serait-il qu'une feinte? Je l'en soupçonne fort. Je le souhaite ardemment. Dans ce cas jetez le masque, je vous en ai donné l'exemple. »

Je ne saurais dire l'effet étrange que cette lettre produisit sur moi. Dès les premières lignes, je palpitais comme un amant : une main de glace sem-

bla ensuite m'étreindre le cœur. Ces sarcasmes sur la susceptibilité de ma conscience m'offensèrent. Je me repentis d'être entré en relations avec un pareil homme, moi qui méprise tant le cynisme! moi qui le regarde comme la tendance la plus anti-philosophique, la plus grossière! moi, à qui l'arrogance en impose si peu!

Après en avoir lu le dernier mot, je pris la lettre entre le pouce et l'index d'une main, le pouce et l'index de l'autre; et, levant la main gauche, je tirai rapidement la droite, de sorte que chacune des deux mains resta en possession d'une moitié.

XXXVII

Je regardai ces deux lambeaux, et je méditai un moment sur l'inconstance des choses humaines et sur la fausseté de leurs apparences. Il n'y a que peu d'instants elle était si vivement désirée, cette lettre, et maintenant je la déchirais avec indignation! Il n'y a que peu d'instants, un si doux pressentiment d'une amitié nouvelle avec ce compagnon d'infortune, une foi si vive à de mutuelles consolations, une disposition si entraînante à me montrer affectueux avec lui... et maintenant je l'appelle insolent!

Je mis les deux lambeaux l'un sur l'autre; puis ayant placé de nouveau, comme tout à l'heure, l'index et le pouce d'une main, l'index et le pouce de l'autre, je recommençai à lever la main gauche et à baisser rapidement la droite.

J'allais répéter la même opération, mais un des morceaux tomba; je me courbai pour le ramasser, et dans le peu de temps que je mis à me baisser

et à me relever, je changeai de dessein et voulus relire cette lettre orgueilleuse.

Je m'assieds, je rapproche les quatre lambeaux sur ma Bible, et je relis. Je les laisse en cet état, je me promène et les relis encore, tout en faisant ces réflexions : — Si je ne lui réponds pas, il croira que je suis confus, anéanti, que je n'ose reparaître devant un pareil Hercule. Répondons-lui, faisons-lui voir que nous ne craignons pas de confronter nos doctrines avec les siennes. Démontrons-lui de la bonne manière qu'il n'y a point de lâcheté à mûrir ses conseils, à hésiter, lorsqu'il s'agit d'une résolution quelque peu dangereuse et plus dangereuse encore pour d'autres que pour nous. Qu'il apprenne que le véritable courage ne consiste point à se rire de la conscience, que la véritable dignité ne consiste pas dans l'orgueil. Expliquons-lui combien le christianisme est conforme à la raison, combien l'incrédulité est contraire à toutes les règles de la logique... Et après tout, si ce Giuliano manifeste des opinions aussi opposées aux miennes, s'il ne m'épargne pas les poignants sarcasmes, s'il dédaigne ainsi de captiver ma bienveillance, n'est-ce pas preuve du moins qu'il n'est

pas un espion?... Mais ne serait-ce point par un raffinement d'artifice qu'il promène le fouet si rudement sur mon amour-propre?... Eh bien! non, je ne puis le croire. Je suis injuste, je me sens offensé par des railleries téméraires, et je voudrais me persuader que celui qui me les a lancées est le plus abject des hommes. Méprisable passion que je condamnai mille fois dans les autres, sors de mon cœur! Non, Giuliano est ce qu'il est, et pas plus; c'est un insolent, mais ce n'est pas un espion... Ai-je bien véritablement le droit de donner l'odieux nom d'*insolence* à ce qu'il appelle *sincérité?*... Voilà bien ton humilité, ô hypocrite! il suffit que le premier venu, par une erreur d'esprit, soutienne des opinions fausses et tourne ta foi en dérision, pour que tu t'arroges le droit de le mépriser. Dieu sait si cette humilité furibonde et ce zèle haineux dans le cœur d'un chrétien ne sont pas pires encore que l'audacieuse sincérité de cet incrédule!... Peut-être ne lui manque-t-il qu'un rayon de la grâce, pour que cet amour énergique de la vérité se change en une religion plus solide que la mienne... Ne ferais-je pas mieux de prier pour lui que de me cour-

roucer ainsi et de me supposer meilleur?... Qui sait si, pendant que je déchirais sa lettre avec tant de fureur, l'infortuné ne relisait pas la mienne avec les sentiments d'une douce amitié, s'il ne comptait pas sur ma bonté pour me croire incapable de m'offenser de la liberté de ses paroles?... Quel est le plus coupable des deux : l'un qui aime et dit : — Je ne suis pas chrétien; l'autre qui dit : — Je suis chrétien, et n'aime pas?... Il est difficile de connaître un homme, même après avoir vécu longtemps avec lui; et moi, je voudrais juger de celui-ci par une seule lettre? Parmi tant de choses possibles, ne peut-il arriver que, sans se l'avouer à lui-même, il ne soit pas tranquille dans son athéisme, et qu'il ne m'excite à le combattre que dans la secrète espérance d'être obligé de céder? Oh! s'il en était ainsi, grand Dieu! dans la main de qui tous les instruments les plus indignes peuvent devenir efficaces, choisissez-moi pour cette œuvre! Dictez-moi des raisons assez puissantes, assez saintes pour convaincre cet infortuné, pour l'amener à vous bénir, et lui apprendre que, loin de vous, il n'y a pas de vertu qui ne soit contradiction!

XXXVIII

Je déchirai en fragments plus petits, mais sans aucun ressentiment de colère, les quatre morceaux de la lettre; j'allai à la fenêtre, j'étendis ma main, et je m'arrêtai à regarder le sort de ces petits lambeaux de papier abandonnés au caprice du vent. Quelques-uns s'arrêtèrent sur les plombs de l'église, d'autres tournoyèrent longtemps dans l'air et descendirent à terre. Je vis qu'ils étaient tellement dispersés qu'il n'y avait pas à craindre qu'on pût les réunir et en pénétrer le mystère.

J'écrivis ensuite à Giuliano, et je pris tous les soins possibles pour ne pas être et ne point paraître piqué.

Je le plaisantai sur sa crainte de me voir porter la susceptibilité de conscience au point où elle devient incompatible avec la philosophie, et je le priai de suspendre au moins à cet égard son jugement. Je louai la sincérité dont il faisait pro-

fession ; je l'assurai que sur ce chapitre il me trouverait toujours son égal, et j'ajoutai que, pour lui en donner une preuve, je me constituais le défenseur du christianisme : « Bien persuadé, lui disais-je, que si je suis toujours disposé à entendre amicalement toutes vos opinions, de votre côté vous ne le serez pas moins à entendre tranquillement les miennes. »

Cette défense, je me proposais de la faire peu à peu, et, en attendant, je la commençais par une analyse fidèle de l'essence du christianisme : Culte de Dieu, dépouillé de toute superstition ; fraternité entre tous les hommes ; aspiration perpétuelle à la vertu ; humilité sans bassesse ; dignité sans orgueil ; modèle, un homme-Dieu ! Quoi de plus grand et de plus philosophique !

Je voulais démontrer ensuite comment une si haute sagesse s'était plus ou moins faiblement révélée à tous ceux qui avaient cherché le vrai avec les lumières de la raison, mais ne s'était jamais répandue dans l'universalité des intelligences ; et comment le divin Maître, à sa venue sur la terre, avait donné un signe éclatant de sa mission en opérant cette diffusion par les

moyens les plus faibles en apparence. Ce que les plus grands philosophes ne purent jamais faire, la destruction de l'idolâtrie et la prédication générale de la fraternité, est exécuté par quelques grossiers envoyés. Alors l'émancipation des esclaves devient de jour en jour plus fréquente; enfin apparaît une civilisation sans esclavage, état de société qui paraissait impossible aux anciens philosophes.

Un résumé de l'histoire, depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours, devait démontrer en dernier lieu comment la religion établie par lui s'était toujours trouvée conforme à tous les états possibles de la civilisation. Il était donc faux que la civilisation continuant à marcher, l'Évangile ne fût plus en harmonie avec elle.

J'écrivis en très-fins caractères et assez longuement; mais je ne pus toutefois aller bien loin; le papier me manqua. Je lus et relus cette introduction, elle me parut bien faite. Il n'y avait pas une seule phrase de rancune contre les sarcasmes de Giuliano; les expressions de bienveillance y abondaient : elles avaient été dictées par un cœur entièrement revenu à la tolérance.

J'envoyai la lettre ; et le matin suivant j'en attendis la réponse avec anxiété.

Tremerello vint, et me dit :

— Ce signor n'a pu écrire, mais il vous prie de continuer votre plaisanterie.

— Ma plaisanterie? m'écriai-je. Il n'aura pas dit *plaisanterie ;* vous avez mal entendu.

Tremerello leva les épaules : — J'ai mal entendu?... dit-il.

— Mais êtes-vous bien sûr qu'il ait dit *plaisanterie?*

— Aussi sûr que j'entends maintenant la cloche de Saint-Marc. (Elle sonnait justement alors.)

Je bus mon café, et je me tus.

— Mais, dites-moi : ce signor avait-il déjà lu toute ma lettre?

— Je pense que oui ; car il riait ; il riait comme un fou et faisait de cette lettre une balle qu'il jetait en l'air ; puis, lorsque je lui dis de ne pas oublier de la détruire, il la détruisit sur-le-champ.

— C'est bien.

Je rendis la tasse à Tremerello, en lui disant qu'on voyait bien que le café avait été fait par la siora Bettina.

— Le signor l'a trouvé mauvais?

— Détestable.

— C'est pourtant moi qui l'ai fait; je vous assure que je l'ai fait très-fort, et qu'il n'y avait pas de marc au fond.

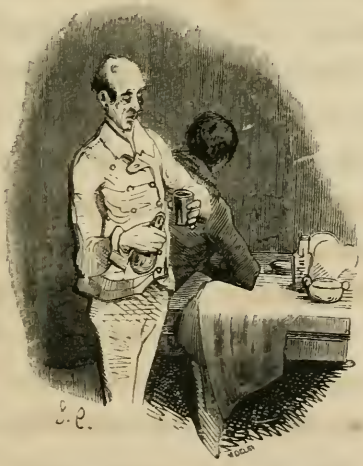
— Je n'ai peut-être pas la bouche bonne, répondis-je.

XXXIX

Je me promenai toute la matinée en frémissant : — Quelle espèce d'homme est donc ce Giuliano? Pourquoi traiter ma lettre de plaisanterie? pourquoi en rire et jouer avec cette lettre comme avec une balle? pourquoi ne pas me répondre une seule ligne? Tous les incrédules sont ainsi : sentant la faiblesse de leurs opinions, si quelqu'un se prépare à les réfuter, ils n'écoutent point, ils rient, et font parade d'une supériorité d'esprit qui n'a plus besoin de rien examiner. Les malheureux! Et quand y eut-il jamais une philosophie sans examen, sans études sérieuses? S'il

est vrai que Démocrite riait toujours, Démocrite était un bouffon... Hélas! j'ai ce que je mérite : pourquoi entreprendre cette correspondance? Que je me sois fait illusion un moment, cela était pardonnable; mais quand j'ai vu qu'il devenait insolent, n'ai-je pas été un insensé de lui écrire encore...?

J'avais résolu de ne plus lui écrire. A dîner, Tremerello prit mon vin et le versa dans un



flacon qu'il mit dans sa poche. — A propos, dit-il, j'ai là du papier pour le signor. Et il me le donna.

Il sortit; et moi, les yeux fixés sur ce papier blanc, je me sentais la tentation d'écrire une dernière fois à Giuliano, et de finir notre correspondance par une bonne leçon sur la turpitude de l'insolence.

— Belle tentation! me dis-je ensuite; lui rendre mépris pour mépris! lui faire haïr encore plus le christianisme, en lui montrant que, moi chrétien, je suis plein d'intolérance et d'orgueil... Non, il n'en sera pas ainsi; cessons entièrement cette correspondance... Et si je cesse aussi brusquement, ne dira-t-il pas également que c'est par intolérance et par orgueil?... Non, il faut lui écrire encore une fois et sans fiel... Mais si je puis écrire sans fiel, ne serait-il pas mieux de paraître ignorer ses sarcasmes, et le nom de plaisanterie dont il a gratifié ma lettre? Ne serait-il pas mieux de continuer tout bonnement mon apologie du christianisme?

J'y pensai un peu et je m'arrêtai enfin à ce parti.

Le soir j'expédiai ma lettre, et le lendemain matin je reçus quelques lignes très-froides de remercîment, sans aucune expression mordante,

mais aussi sans le moindre mot d'approbation ou d'invitation à poursuivre.

Ce billet me déplut; cependant je résolus d'aller jusqu'au bout.

Ma thèse ne pouvait se traiter brièvement; ce fut le sujet de cinq ou six longues lettres, à chacune desquelles je n'eus pour réponse qu'un remercîment laconique, accompagné de quelque déclamation étrangère à la question. C'étaient tantôt des imprécations contre ses ennemis, tantôt des sarcasmes sur ces mêmes imprécations, disant qu'il était naturel que les forts opprimassent les faibles, que son seul regret était de n'avoir pas la force en main. D'autres fois il me confiait ses amours, et l'empire qu'ils exerçaient sur son imagination tyrannisée.

Néanmoins, en réponse à ma dernière lettre sur le christianisme, il me disait qu'il préparait une longue réplique. J'attendis plus d'une semaine, et, en attendant, il m'écrivait chaque jour sur d'autres sujets, qui le plus souvent étaient obscènes.

Je le priai de se rappeler la réponse qu'il me devait, et je lui recommandai de s'appliquer à

bien peser toutes les raisons que je lui avais données.

Il me répondit avec un peu d'aigreur, en se prodiguant les épithètes de philosophe, d'homme affermi dans ses principes, d'homme qui n'avait pas besoin de réfléchir si longtemps pour comprendre que les vessies ne sont pas des lanternes; et il revint à parler joyeusement d'aventures scandaleuses.

XL

Je patientais, pour ne pas me faire appeler bigot ou intolérant, et parce que je ne désespérais pas qu'après cette fièvre d'érotiques bouffonneries, la réflexion ne vînt à son tour. En attendant, je ne dissimulais pas à Giuliano combien je désapprouvais son manque de respect pour les femmes, sa manière profane d'envisager l'amour; et je plaignais vivement les infortunées qu'il me disait avoir été ses victimes.

Il feignait d'ajouter peu de foi à ma désappro-

bation, et répétait : « Vous avez beau vouloir me reprocher mon immoralité, je suis sûr de vous divertir avec mes récits. Tous les hommes aiment le plaisir comme moi, mais tous n'ont pas la franchise d'en parler sans voile : je vous en dirai tant, que je vous enchanterai; et vous vous sentirez obligé en conscience de m'applaudir. »

De semaine en semaine, il revenait toujours sur ses infamies; et moi, espérant à chaque lettre trouver un autre sujet, me laissant attirer par la curiosité, je lisais tout; mon âme, sans être séduite, n'en demeurait pas moins troublée, éloignée des pensées nobles et saintes. On s'avilit à converser avec des hommes dégradés, si l'on n'a pas une vertu bien au-dessus de la vertu commune, bien au-dessus de la mienne.

— Te voilà puni de ta présomption, me disais-je à moi-même. Voilà ce qu'on gagne à vouloir faire le missionnaire, sans en avoir la sainteté!

Un jour je me décidai à lui écrire ces paroles :

« Je me suis efforcé jusqu'ici d'appeler votre attention sur d'autres sujets, et vous me mandez toujours des choses qui, je vous l'ai dit franchement, me déplaisent. Si vous désirez nous entre-

tenir d'objets plus convenables, nous continuerons notre correspondance ; autrement, touchons-nous la main, et que chacun reste de son côté. »

Je fus deux jours sans réponse, et d'abord je m'en réjouis. — O solitude bénie! m'écriai-je, tu es cent fois moins amère qu'une conversation dégradante, si peu en harmonie avec mes idées! Au lieu de me tourmenter à lire d'impudiques récits, au lieu de me fatiguer en vain à leur opposer l'expression de sentiments qui honorent l'humanité, je reviendrai à m'entretenir avec mon Dieu, avec les tendres souvenirs de ma famille et de mes véritables amis. Je me remettrai à lire la Bible, avec un zèle tout nouveau, à écrire mes pensées sur la table, en étudiant le fond de mon cœur, en cherchant à l'améliorer et à goûter les douceurs d'une mélancolie innocente, mille fois préférable aux brillantes images de l'iniquité.

Toutes les fois que Tremerello entrait dans ma prison, il me disait : — Je n'ai pas encore de réponse. — C'est bien, répondais-je.

Le troisième jour, il me dit : — Le signor N. est indisposé.

— Qu'a-t-il?

— Il ne le dit pas; mais il est toujours étendu sur son lit, ne mange ni ne boit, et paraît de mauvaise humeur.

Je me sentis ému, en pensant qu'il souffrait et qu'il n'avait personne pour le consoler.

Il m'échappa des lèvres, ou plutôt du cœur, ces mots : — Je lui écrirai deux lignes.

— Je les porterai ce soir, dit Tremerello; et il s'en alla.

J'étais un peu embarrassé en me mettant à ma table pour écrire. — Fais-je bien de reprendre notre correspondance? ne bénissais-je pas la solitude, il n'y a qu'un instant, comme un trésor que je venais de recouvrer? Quelle inconstance est donc la mienne!... Et cependant cet infortuné ne mange ni ne boit; assurément il est malade. Est-ce le moment de l'abandonner? Mon dernier billet était sévère; il aura contribué à l'affliger. Peut-être, malgré nos différentes manières de voir, n'aurait-il jamais rompu notre amitié. Mon billet lui aura paru plus dur qu'il n'était : il l'aura pris pour une rupture absolue et méprisante.

XLI

J'écrivis donc ce qui suit :

« J'apprends que vous n'êtes pas bien, et j'en éprouve un chagrin très-vif. Je voudrais de tout mon cœur être près de vous et pouvoir vous rendre tous les services de l'amitié. J'espère que le mauvais état de votre santé aura été l'unique motif de votre silence depuis trois jours. Vous seriez-vous par hasard offensé de mon dernier billet? Je l'écrivis, je vous assure, sans la moindre intention de vous faire de la peine, et dans le seul but de vous amener à des sujets de conversation plus sérieux. Si écrire vous fait du mal, mandez-moi seulement des nouvelles exactes de votre santé : je vous écrirai chaque jour quelques mots pour vous distraire et pour vous rappeler que je vous veux du bien. »

Je ne me serais jamais attendu à la réponse qu'il me fit; elle commençait ainsi : « Je te retire mon amitié; si tu ne sais que faire de la mienne, je ne

sais que faire de la tienne. Je ne suis pas homme à pardonner les offenses; je ne suis pas homme à revenir, lorsqu'on m'a une fois rejeté. Parce que tu me sais malade, tu te rapproches hypocritement de moi, dans l'espoir que la maladie, affaiblissant mon esprit, me portera à écouter tes sermons... » Il continuait sur ce ton, m'accablant avec fureur de blâme et de sarcasme, tournant en ridicule tout ce que je lui avais dit sur la religion et la morale, protestant qu'il vivrait et mourrait toujours le même, c'est-à-dire dans la plus grande haine et le mépris le plus profond de toutes les philosophies différentes de la sienne.

Je restai abasourdi.

— Les belles conversions que je fais! me disais-je avec peine et avec horreur... Dieu m'est témoin de la pureté de mes intentions!... Non, ces injures, je ne les ai point méritées!... Eh bien, patience; c'est un désenchantement de plus. Laissons donc cet insensé, s'il se complaît à imaginer des offenses pour avoir le plaisir de ne point les pardonner. Je ne suis pas obligé de faire plus que ce que j'ai fait.

Cependant, après quelques jours, mon empor-

tement se calma, et je pensai que cette lettre délirante pouvait avoir été le fruit d'une exaltation passagère. — Peut-être en est-il déjà tout honteux, me disais-je; mais il est trop fier pour avouer son tort. Ne serait-il pas généreux à moi, maintenant qu'il a eu le temps de se calmer, de lui écrire encore une fois?

Il m'en coûtait beaucoup de faire un pareil sacrifice d'amour-propre; mais je le fis. Celui qui s'humilie dans de bonnes intentions ne se dégrade point, quelque injuste mépris qu'il lui en revienne.

J'eus pour réponse une lettre moins violente, mais non moins insultante. Toujours implacable, il me disait qu'il admirait ma modération évangélique.

« Reprenons donc maintenant, continuait-il, notre correspondance; mais parlons clairement. Nous ne nous aimons pas. Nous nous écrirons pour nous divertir chacun de notre côté, déposant librement sur le papier tout ce qui nous viendra en tête; vous, vos rêveries séraphiques, et moi, mes blasphèmes: vous, vos extases sur la dignité de l'homme et de la femme, moi, le

récit ingénu de mes profanations; espérant, vous, de me convertir; moi, de vous convertir aussi. Répondez-moi, si cet arrangement vous convient. »

Je répondis : « Ce n'est point un arrangement que vous me proposez, c'est une dérision. J'étais plein de bonne volonté pour vous. La conscience ne m'oblige plus qu'à vous souhaiter tout le bonheur désirable en cette vie et en l'autre. »

Ainsi finit ma correspondance secrète avec cet homme, — qui sait? — peut-être plus aigri par le malheur et plus délirant de désespoir que méchant par lui-même.

XLII

Je bénis une seconde fois la solitude, du fond de mon cœur ; et pendant quelque temps mes jours passèrent de nouveau sans événements.

L'été finit; dans la dernière quinzaine de septembre la chaleur diminuait. Octobre vint ; je me réjouissais alors d'avoir une chambre qui, en hiver,

devait être bonne. Tout à coup le geôlier me dit un matin qu'il avait ordre de me changer de prison.

— Et où allons-nous?

— A quelques pas, dans une chambre plus fraîche.

— Et pourquoi ne pas y avoir pensé quand je mourais de chaleur, lorsque ma chambre était remplie de cousins et mon lit de punaises?

— L'ordre n'est pas venu plus tôt.

— Patience, allons.

Bien que j'eusse beaucoup souffert dans cette prison, j'eus regret de la quitter, non-seulement parce qu'elle devait être excellente dans la froide saison, mais pour mille autres raisons encore. C'est là qu'étaient ces fourmis que j'aimais et nourrissais avec une sollicitude que je dirais presque paternelle, si l'expression n'était pas ridicule. Depuis quelques jours, cette chère araignée, dont j'ai déjà parlé, avait émigré, je ne sais pour quel motif; mais qui sait, me disais-je, si elle ne se souviendra pas de moi et si elle ne reviendra pas? Et maintenant que je m'en vais, si elle revient, elle trouvera la prison vide; ou, s'il y a quelque autre

prisonnier, ce sera peut-être un ennemi des araignées, qui, avec sa pantoufle, enlèvera cette belle toile et écrasera le pauvre animal. D'ailleurs cette triste prison n'avait-elle pas été embellie pour moi par la pitié de Zanzé? C'est à cette fenêtre qu'elle s'appuyait si souvent et qu'elle laissait tomber généreusement des miettes de pain à mes fourmis. C'est là qu'elle avait coutume de s'asseoir; ici elle me fit tel récit; ici, tel autre; là, elle s'inclinait sur ma table et ses larmes coulaient.

Ma nouvelle chambre était également sous les plombs, mais au nord et au couchant, avec deux fenêtres, une de chaque côté; séjour de rhumes perpétuels et d'un froid glacial pendant les mois rigoureux.

La fenêtre au couchant était très-grande; celle du nord était petite et élevée au-dessus de mon lit.

Je me mis d'abord à la première, et je vis qu'elle donnait sur le palais du patriarche. D'autres prisons étaient près de la mienne, dans une aile de peu d'étendue à droite et dans une saillie de bâtiments en face. Là se trouvaient deux prisons l'une sur l'autre. Celle d'en bas avait une énorme fenêtre à travers laquelle je

voyais se promener un homme richement vêtu. C'était le signor Caporali di Cesena. Il m'aperçut, me fit quelques signes, et nous échangeâmes nos noms.

Je voulus ensuite examiner où donnait l'autre fenêtre. Je mis la table sur le lit et une chaise sur la table, je grimpai dessus, et je vis qu'elle était au niveau d'une partie de la toiture du palais. Au delà du palais apparaissait un beau côté de la ville et de la lagune *.

Je m'arrêtai à considérer cette belle vue; et entendant ouvrir la porte, je ne bougeai point. C'était le geôlier, qui, en me voyant ainsi grimpé, oublia que je ne pouvais passer comme une souris à travers les barreaux de fer, et crut que je tentais de m'évader; dans le premier moment de son trouble, il sauta sur le lit, en dépit d'une sciatique qui le martyrisait, et me saisit par les jambes, en criant comme un aigle.

— Mais ne voyez-vous point, lui dis-je, vieux fou, que ces barreaux préviennent toute évasion? Ne comprenez-vous pas que je ne suis monté ici que par curiosité?

* On appelle lagune, à Venise, des canaux formés par la mer.

— Je vois, signor, je vois, je comprends... mais descendez, vous dis-je, descendez : ce sont toujours autant de tentations de fuite.

Il fallut bien descendre; je le fis en riant.

XLIII

Aux fenêtres des prisons latérales je reconnus six autres détenus pour affaires politiques.

Voici donc qu'au moment où je me disposais à une solitude plus grande que par le passé, je me trouve dans une espèce de monde. D'abord cela me déplut, soit que le long isolement dans lequel j'avais vécu m'eût déjà rendu le caractère peu sociable, soit que la manière désagréable dont s'était terminée ma connaissance avec Giuliano m'eût rendu défiant.

Cependant les courts entretiens que nous eûmes ensemble, soit par le moyen de la parole, soit par des signes, me parurent bientôt un véritable bienfait, propre sinon à m'exciter à la joie, du

moins à me procurer quelque distraction. Je ne dis mot à personne de mes relations avec Giuliano. Nous nous étions mutuellement donné notre parole d'honneur que le secret resterait enseveli en nous. Si j'en parle dans ces Mémoires, c'est qu'aucun de mes lecteurs, quel qu'il soit, ne pourra deviner, parmi tant de prisonniers détenus dans cette prison, quel était celui qui prenait le nom de Giuliano.

A ces nouvelles connaissances avec des compagnons de captivité, s'en joignit une autre qui me fut aussi bien douce.

De ma grande fenêtre je voyais, outre la prison qui était en face de moi, une vaste étendue de toits surmontés de cheminées, de belvédères, de clochers et de coupoles qui allaient se perdre dans la perspective de la mer et du ciel. Dans la maison la plus voisine de moi, qui était une aile du Patriarcat, habitait une bonne famille qui acquit des droits à ma reconnaissance, en me montrant par des saluts la pitié que je lui inspirais. Un salut, une parole d'amour aux infortunés, c'est une si grande charité!

Un petit garçon de neuf à dix ans commença

d'abord à élever ses petites mains d'une des fenêtres, et je l'entendis crier :

— Maman, maman, on a mis quelqu'un là-haut sous les plombs. Pauvre prisonnier, qui es-tu?

— Je suis Silvio Pellico, répondis-je.

Un autre enfant un peu plus grand courut aussi à la fenêtre, et s'écria :

— Tu es Silvio Pellico?

— Oui; et vous, mes chers enfants?

— Moi, je m'appelle Antonio S...., et mon frère Giuseppe.

Puis, il se retournait derrière lui, et disait; — Que dois-je lui demander?

Et une dame, que je supposais être leur mère, se montrant à demi, suggérait des paroles gracieuses à ces chers enfants; ceux-ci me les répétaient, et je les en remerciais avec la plus vive tendresse.

Ces conversations étaient peu de chose; il ne fallait pourtant pas en abuser pour ne pas faire crier le geôlier. Mais chaque jour elles recommençaient, à ma grande consolation, le matin, à midi et le soir. Lorsqu'on allumait de la lumière, la dame fermait sa fenêtre, et les enfants criaient :

— Bonne nuit, Silvio! Et elle aussi, enhardie par l'obscurité, répétait d'une voix émue : — Bonne nuit, Silvio! Courage!

Lorsque ces enfants faisaient leur déjeûner ou leur goûter, ils me disaient : — Oh! si nous pouvions te donner de notre café au lait! Oh! si nous pouvions te donner de nos gâteaux! Le jour où tu recouvreras ta liberté, souviens-toi de venir nous voir! nous te donnerons des gâteaux bons et chauds et beaucoup de baisers!

XLIV

Le mois d'octobre ramenait le plus cruel de mes anniversaires : j'avais été arrêté le 13 de ce mois l'année précédente. Plusieurs souvenirs tristes se rattachaient encore au retour de ce mois. Deux années auparavant, en octobre, un homme de mérite, que j'honorais beaucoup, s'était noyé par accident dans le Tésin. Trois années auparavant, en octobre également, Odoardo Briche, jeune homme que j'aimais comme s'il eût été mon fils.

s'était involontairement tué d'un coup de fusil. Au temps de ma première jeunesse, en octobre, j'avais éprouvé un autre grand malheur.

Bien que je ne sois pas superstitieux, la rencontre fatale de souvenirs aussi déplorables dans le même mois me rendait triste.

Lorsque je causais de la fenêtre avec les enfants et avec mes compagnons de captivité, je feignais un air enjoué; mais, à peine rentré dans mon antre, un poids indicible de douleur retombait sur mon cœur, comme une masse de plomb.

Je prenais la plume pour composer quelques vers ou pour me livrer à d'autres occupations littéraires; une force irrésistible paraissait me contraindre à écrire toute autre chose; et quoi?... de longues lettres que je ne pouvais envoyer; de longues lettres à ma famille chérie, dans lesquelles j'épanchais tout mon cœur. Je les écrivais sur la table, et puis je les râclais : c'étaient des expressions brûlantes de tendresse; des souvenirs du bonheur dont j'avais joui auprès de parents, de sœurs et de frères aussi bons, aussi aimants. Le regret que j'éprouvais loin d'eux m'inspirait une infinité de choses passionnées. Après avoir écrit

des heures entières, il me restait toujours d'autres sentiments à exprimer encore.

C'était, sous une forme nouvelle, recommencer ma biographie, me faire illusion au souvenir du passé, et me forcer à tenir les yeux sur les temps heureux qui n'étaient plus. Mais, ô Dieu! combien de fois, après avoir retracé dans un tableau plein de feu un trait de ma plus belle vie, après avoir enivré mon imagination jusqu'au point de croire que j'étais avec les personnes à qui je parlais, me rappelant tout à coup ma position actuelle, je laissai tomber la plume, et frissonnai d'horreur! C'étaient des moments vraiment épouvantables que ceux-là! Déjà je les avais éprouvés d'autres fois; mais non avec des convulsions pareilles à celles qui venaient alors m'assaillir.

J'attribuais ces convulsions et ces horribles angoisses à la trop grande exaltation de mes sentiments, provoquée par la forme épistolaire que je donnais à ces écrits, et par le nom des personnes si chères auxquelles je les adressais.

Je voulus faire autre chose; je ne pouvais; je voulus du moins abandonner cette forme épistolaire, et je ne pouvais. Dès que je prenais la plume

et que je me mettais à écrire, ce qui en résultait, c'était toujours une lettre pleine de tendresse et de douleur.

— Ne suis-je plus libre de ma volonté? me disais-je; cette nécessité de faire ce que je ne voudrais pas faire n'est-elle pas un véritable bouleversement de mon cerveau? Cela ne m'arrivait pas autrefois. J'aurais pu me l'expliquer dans les premiers temps de ma détention; mais maintenant que me voici habitué à la vie de prison, maintenant que mon imagination devrait être calmée sur tous les points, maintenant que mon esprit s'est nourri de tant de réflexions philosophiques et religieuses, comment deviens-je l'esclave des désirs aveugles de mon cœur? comment puis-je faire ainsi l'enfant? Appliquons-nous à autre chose.

Je cherchais alors à m'oublier moi-même dans la prière, ou dans l'étude de la langue allemande. Vains efforts! je me surprenais revenant à écrire une nouvelle lettre.

XLV

Un état pareil était une véritable maladie; je ne sais si je dois dire une espèce de somnambulisme : c'était sans doute l'effet d'une grande fatigue, produite par les veilles et la tension d'esprit.

Le mal alla plus loin ; mes nuits devinrent constamment de longues insomnies, auxquelles venaient se joindre le plus souvent les ardeurs de la fièvre. Ce fut en vain que je cessai de prendre du café le soir; l'insomnie était la même.

Il me semblait qu'il y eût en moi deux hommes, l'un qui voulait toujours écrire des lettres, et l'autre qui voulait faire autre chose. — Eh bien ! disais-je, transigeons ; écris encore des lettres, mais écris-les en allemand ; nous apprendrons ainsi cette langue.

Dès lors j'écrivais tout en mauvais allemand. De cette manière du moins, je fis quelques progrès dans l'étude de cet idiome.

Le matin, après une longue veille, le cerveau

affaibli, je tombais dans une sorte d'assoupissement. Alors, dans mes songes, ou plutôt dans mon délire, il me semblait voir mon père, ma mère, ou toute autre personne qui m'était chère, se livrer au désespoir sur mon sort. J'entendais leurs sanglots déchirants, et, le cœur glacé d'épouvante, je me réveillais aussitôt en sanglotant.

Quelquefois, dans ces songes de courte durée, il me semblait entendre ma mère consoler les

autres, entrer avec eux dans ma prison, et m'adresser les paroles les plus saintes sur le devoir de la résignation ; et lorsque je me réjouissais le plus de son courage et du courage des autres, soudain elle fondait en larmes, et tous pleuraient. Personne ne saurait dire quels déchirements affreux ces larmes soulevaient alors dans ma pauvre âme.

Pour sortir de tant d'angoisses, j'essayai de ne plus me mettre au lit, je tenais toute la nuit ma lumière allumée, et je restais devant ma table à lire et à écrire. Mais, hélas! il venait un moment où je lisais, quoique éveillé, sans rien comprendre, et où ma tête n'avait absolument plus la force de suivre ses idées : alors je me mettais à copier, mais je copiais, occupé de toute autre chose que ce que j'écrivais : je pensais à mes affections.

Si je me mettais au lit, c'était pis encore. Couché, je ne pouvais souffrir aucune position : je m'agitais convulsivement et il fallait me lever, ou bien, quand je sommeillais un peu, ces songes désespérants me faisaient plus de mal que l'insomnie.

Mes prières étaient arides, et néanmoins je les répétais souvent ; ce n'étaient pas d'abondantes

paroles, mais une simple invocation à Dieu, à ce Dieu fait homme qui a souffert toutes les douleurs de l'humanité.

Dans ces nuits horribles, mon imagination s'exaltait au point que, tout éveillé, il me semblait entendre dans ma prison, tantôt des gémissements, tantôt des rires étouffés. Depuis mon enfance je n'avais jamais cru aux sorciers et aux esprits follets, et maintenant ces rires et ces gémissements m'épouvantaient; je ne savais comment les expliquer, j'étais contraint de douter si je n'étais pas le jouet de quelque puissance inconnue et malfaisante.

Plusieurs fois je pris la lumière en tremblant, et je regardai s'il n'y avait pas sous mon lit quelqu'un qui se jouât de moi. Plusieurs fois la pensée me vint qu'on m'avait enlevé de ma première chambre et transporté dans celle-ci, parce qu'il y avait quelque trappe ou quelque secrète ouverture dans les murs, d'où mes sbires épiaient mes moindres mouvements et se faisaient un jeu cruel de m'épouvanter.

Lorsque j'étais à ma table, il me semblait, tantôt que quelqu'un me tirait par l'habit, tantôt

qu'on poussait un livre qui tombait à terre, tantôt qu'une personne derrière moi soufflait sur la lumière pour l'éteindre; alors je me levais, je regardais autour de ma chambre, je me promenais avec défiance, et je me demandais à moi-même si j'étais fou ou dans mon bon sens. Au milieu de toutes les choses que je voyais, que j'entendais, je ne savais plus distinguer la réalité de l'illusion, et je m'écriais avec angoisse :

Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?

XLVI

Une fois, m'étant mis au lit un peu avant l'aube, je crus être parfaitement certain d'avoir placé mon

mouchoir sous mon traversin. Après un moment d'assoupissement, je me réveillai comme de coutume, et il me sembla qu'on m'étranglait. Je sentis mon cou étroitement serré. Chose étrange! il était enveloppé de mon mouchoir fortement noué à plu-

sieurs reprises. J'aurais juré n'avoir pas fait ces nœuds, ne pas avoir touché mon mouchoir, depuis

que je l'avais mis sous mon traversin : il faut que je l'aie fait en rêvant, ou dans l'accès du délire, sans en avoir gardé souvenance; mais je ne pouvais le croire, et depuis ce moment je craignais chaque nuit d'être étranglé.

Je comprends combien de pareilles angoisses doivent paraître ridicules aux yeux des autres; mais pour moi qui les éprouvais, elles me faisaient tant de mal, que j'en frémis encore.

Elles se dissipaient tous les matins; tant que durait la lumière du jour, je me sentais l'esprit si raffermi contre ces terreurs, qu'il me semblait impossible que je dusse encore en souffrir; mais, au coucher du soleil, un frissonnement involontaire s'emparait de moi, et chaque nuit ramenait les extravagantes visions de la précédente.

Plus ma faiblesse était grande dans les ténèbres, plus je faisais d'efforts pendant le jour pour me montrer enjoué dans mes entretiens avec mes compagnons de captivité, avec les deux enfants du Patriarcat et avec mes geôliers; personne n'aurait pu se douter, en m'entendant plaisanter comme je le faisais, des misérables faiblesses auxquelles j'étais en proie. J'espérais retrouver quelque vi-

gueur dans ces efforts, mais ils ne servaient à rien : ces visions nocturnes, que dans le jour j'appelais de sottes illusions, le soir revenaient pour moi d'épouvantables réalités.

Si je l'eusse osé, j'aurais supplié la commission de me faire changer de chambre; mais je ne pus m'y décider, dans la crainte de faire rire à mes dépens.

Voyant que toutes mes résolutions, toutes mes études, toutes mes prières et tous mes raisonnements étaient devenus inutiles, l'horrible idée que j'étais entièrement et pour toujours abandonné de Dieu s'empara de moi. Tous ces coupables sophismes contre la Providence qui, dans l'état de raison, peu de semaines auparavant, me paraissaient si misérables, venaient maintenant se disputer ma pauvre tête, et me semblaient dignes d'attention. Je luttai plusieurs jours contre cette tentation; enfin je m'y abandonnai.

Je méconnus la bonté de la religion; je dis, comme j'avais entendu dire à de furieux athées, et comme Giuliano me l'écrivait naguère : — La religion n'est bonne qu'à affaiblir les esprits. J'eus l'arrogance de croire qu'en renonçant à Dieu, mon

esprit reprendrait de sa force. Confiance insensée! je niais Dieu, et je ne savais pas nier les êtres invisibles et malfaisants qui semblaient m'environner de toutes parts et se repaître de mes douleurs.

De quel nom qualifier un pareil martyre? Suffit-il de dire que c'était une maladie? ou n'était-ce point en même temps un châtiment du ciel, pour abattre mon orgueil et me faire connaître que sans une lumière particulière je pouvais devenir incrédule comme Giuliano et plus insensé que lui?

Quoi qu'il en soit, Dieu me délivra de ce supplice, au moment où je m'y attendais le moins. Un matin, après avoir pris mon café, je fus saisi de coliques et de violents vomissements. Je pensai qu'on m'avait empoisonné. Après ces vomissements, j'étais tout en sueur; je me mis au lit. Je m'assoupis vers le midi, et je dormis paisiblement jusqu'au soir.

Je me réveillai, surpris d'un si grand repos, et croyant n'avoir plus sommeil, je me levai. — Étant levé, me dis-je, je serai plus fort contre les terreurs accoutumées.

Mais les terreurs ne revinrent pas. Je m'en réjouis, et dans la plénitude de ma reconnaissance.

revenant à sentir Dieu, je me jetai à terre pour l'adorer et lui demander pardon d'avoir douté de lui pendant plusieurs jours. Cette effusion de joie épuisa mes forces ; étant resté un moment à genoux, appuyé contre une chaise, je fus repris par le sommeil ; je m'endormis dans cette position.

Une heure ou plusieurs heures après, je ne sais, je me réveille à demi ; mais à peine ai-je le temps de me jeter tout habillé sur mon lit, et je me rendors jusqu'au point du jour. Je demeurai encore dans un état d'assoupissement pendant la journée : le soir, je me couchai de bonne heure et je dormis toute la nuit. Quelle crise s'était opérée en moi? Je l'ignore ; mais j'étais guéri.

XLVII

Les nausées que mon estomac éprouvait depuis longtemps cessèrent ; mes maux de tête disparurent et il me vint un appétit extraordinaire. Je digérais à merveille ; mes forces augmentaient. Admirable Providence ! elle m'avait enlevé mes

forces pour m'humilier; elle me les rendait, parce que l'époque des jugements approchait et qu'elle ne voulait point que je succombasse lorsque j'en apprendrais l'issue.

Le 24 novembre, un de nos compagnons, le docteur Foresti, fut enlevé de la prison des Plombs, et transporté nous ne savions en quel lieu. Le geôlier, sa femme et les *seconds* étaient attérés; aucun d'eux ne voulait m'éclairer sur ce mystère.

— Et que veut savoir le signor, me disait Tremerello, s'il n'y a rien de bon à savoir? Je lui en ai déjà trop dit, je lui en ai déjà trop dit.

— Allons, pourquoi le taire? m'écriai-je en frissonnant. Ne vous ai-je pas compris? Il est donc condamné à mort!

— Qui?... lui?... le docteur Foresti?..... »

Tremerello hésitait; mais l'envie de babiller n'était pas la dernière de ses vertus.

— Le signor ne dira pas ensuite que je suis un bavard; je ne voulais réellement pas ouvrir la bouche sur ce chapitre-là. Que le signor se rappelle qu'il m'y a forcé.

— Oui, oui, je vous y ai forcé. Mais allons!

dites-moi tout. Que devient ce pauvre Foresti?

— Ah! signor, on lui a fait passer le pont des Soupirs! Il est dans la prison criminelle. On lui a lu sa sentence de mort, ainsi qu'à deux autres?

— Et les exécutera-t-on? Quand? Les malheureux! Et qui sont les deux autres?

— Je n'en sais pas plus, je n'en sais pas plus. Les sentences ne sont pas encore publiées. On dit dans Venise qu'il y aura plusieurs commutations de peine. Dieu veuille que l'arrêt de mort ne soit exécuté sur aucun d'eux! Dieu veuille que, s'ils ne sont pas tous sauvés de la mort, le signor du moins le soit! Je porte au signor autant d'affection..., pardon de la liberté..., que s'il était mon frère!

Et il s'en alla tout ému. Le lecteur peut penser dans quelle agitation je me trouvai tout ce jour-là, la nuit suivante, et tant d'autres jours pendant lesquels je ne pus en savoir davantage.

L'incertitude dura un mois. Enfin, les sentences relatives au premier procès furent publiées. Elles frappaient plusieurs accusés, dont neuf étaient condamnés à mort, et, par grâce, au *carcere duro,* les uns pour vingt ans, les autres pour quinze;

(dans les deux cas, ils devaient subir leur peine à la forteresse de Spielberg, près de la ville de Brünn, en Moravie); d'autres enfin pour dix ans ou moins (et ceux-là avaient pour prison la forteresse de Laybach).

Cette commutation de peine, accordée à tous les accusés du premier procès, était-elle une preuve que ceux du second échapperaient aussi à la mort? ou bien, n'userait-on d'indulgence que pour les premiers, parce qu'ils avaient été arrêtés avant la publication des ordonnances contre les sociétés secrètes? Toute la rigueur des lois tomberait-elle sur les seconds?

— La solution de ce doute ne peut être éloignée, me dis-je : béni soit le ciel qui me donne le temps de prévoir la mort, et de m'y préparer!

XLVIII

Mon unique pensée était de mourir chrétiennement et avec courage; j'eus la tentation de me soustraire au gibet par le suicide, mais je chassai

cette pensée. Quel mérite y a-t-il à ne pas se laisser exécuter par le bourreau, pour en faire l'office sur soi-même? est-ce pour sauver l'honneur? Mais n'est-ce pas un enfantillage de croire qu'il y a plus d'honneur à tromper le bourreau qu'à l'attendre avec résignation, lorsqu'il n'en faut pas moins mourir? Non, je n'eusse pas été chrétien, que le suicide, en y réfléchissant, m'aurait paru un plaisir insensé, une vanité inutile.

— Si le terme de ma vie est arrivé, me disais-je, ne suis-je pas heureux d'avoir le temps de me recueillir et de purifier ma conscience par un repentir et par des désirs dignes d'un homme? A en juger d'après le vulgaire, marcher au gibet, c'est la pire des morts; au jugement du sage, n'est-elle pas préférable encore à tant d'autres genres de mort, qui sont la suite de longues maladies, pendant lesquelles l'intelligence affaiblie ne laisse plus à l'âme la force de repousser les basses pensées?

La justesse de ce raisonnement entra si avant dans mon esprit, que l'horreur de la mort, et même de ce genre de mort, s'éloigna entièrement de moi. Je méditai beaucoup sur les sacrements

qui devaient me fortifier au passage solennel ; et il me semblait que j'étais en état de les recevoir avec les dispositions qui en font éprouver l'efficacité. Cette force d'âme que je croyais avoir, cette paix intérieure, cette affection indulgente envers ceux qui me haïssaient, cette joie de pouvoir sacrifier ma vie à la volonté de Dieu, les aurais-je conservées si j'eusse été conduit au supplice? Ah! l'homme est tellement rempli de contradictions, que même lorsqu'il paraît le plus affermi dans la voie de la vertu, il peut en un instant faillir et tomber! Serais-je mort dignement? Dieu seul le sait. Je ne m'estime pas assez pour oser l'affirmer.

Cependant l'approche vraisemblable de la mort arrêtait tellement mon imagination sur cette idée, que la mort non-seulement me paraissait possible, mais semblait même se révéler à moi par d'infaillibles pressentiments. Aucun espoir d'éviter cette destinée ne pénétrait plus dans mon cœur; chaque fois que j'entendais le bruit des pieds ou des clefs, chaque fois que je voyais ma porte s'ouvrir, je me disais : — Courage! peut-être vient-on me chercher pour entendre ma sentence ; écoutons-la avec calme et dignité, et bénissons le Seigneur.

Je méditai ce que je devais écrire pour la dernière fois à ma famille, et particulièrement à mon père, à ma mère, à chacun de mes frères et à chacune de mes sœurs; en roulant dans mon esprit ces expressions de sentiments si profonds et si sacrés, je m'attendrissais avec une douceur infinie, je pleurais, et ces pleurs n'affaiblissaient pas ma volonté résignée.

Comment l'insomnie ne serait-elle pas revenue? Mais quelle était différente de la première! je n'entendais dans ma chambre ni rires, ni gémissements; je ne rêvais ni d'esprits, ni d'hommes cachés. La nuit m'était plus délicieuse que le jour, parce que je me concentrais davantage dans la prière. Vers les quatre heures, j'avais coutume de me mettre au lit, et je dormais paisiblement environ deux heures. Éveillé, je restais au lit pour me reposer; je ne me levais que vers les onze heures.

Une nuit, je m'étais couché un peu plus tôt que de coutume, et j'avais à peine dormi un quart d'heure, lorsqu'en me réveillant tout à coup, j'aperçus une immense lumière sur le mur que j'avais en face de moi. Je craignais d'être tombé dans mon ancien délire; mais ce que je voyais

n'était pas une illusion. Cette lumière venait de la petite fenêtre au nord, sous laquelle je couchais.

Je saute à terre, je prends la table, la pose sur

mon lit, mets une chaise dessus, et je monte; là je vois un des plus beaux et des plus terribles spectacles que le feu pût présenter à mon imagination.

C'était un grand incendie, à une portée de fusil de notre prison. Le feu avait pris aux boulangeries publiques, et les consumait.

La nuit était très-obscure : on n'en voyait que mieux se détacher du théâtre de l'incendie les vastes tourbillons de flammes et de fumée, agités, comme ils l'étaient, par un vent impétueux. De toutes parts volaient des étincelles qui semblaient

tomber du ciel. La lagune voisine reflétait l'incendie; une multitude de gondoles allaient et venaient. Je me représentais l'épouvante et le danger de ceux qui habitaient la maison incendiée et les maisons voisines, et je compatissais à leur sort. J'entendais des voix lointaines d'hommes et de femmes s'appelant entre eux : « Tognina, Momolo! Beppo! Zanzé! » Encore ce nom de Zanzé qui retentit à mon oreille! Il y en a des milliers à Venise, et cependant je craignais que ce pût être celle dont la mémoire m'était si douce! L'infortunée serait-elle là, et peut-être entourée par les flammes? Oh! si je pouvais me précipiter à son secours!

Palpitant, frissonnant d'horreur, stupéfait, je restai à cette fenêtre jusqu'à l'aurore; puis je descendis, le cœur accablé d'une tristesse mortelle, me figurant le dommage beaucoup plus grand qu'il n'était réellement. Tremerello me dit qu'il n'y avait eu de brûlés que les fours et les magasins y attenants, avec une grande quantité de sacs de farine.

XLIX

Mon imagination était encore vivement frappée du spectacle de cet incendie, lorsque, quelques nuits après, comme je ne m'étais pas encore mis au lit, et que j'étudiais, assis à ma table, transi de froid, j'entendis ces cris assez rapprochés : Au feu! au feu! oh! bienheureuse Vierge! nous sommes perdus! C'étaient les cris du geôlier, de sa femme, de leurs fils et des seconds.

Le froid que je ressentais cessa en un instant; je me levai tout en sueur; je regardai autour de moi si on voyait déjà quelques flammes. On n'en voyait pas.

L'incendie était pourtant dans l'intérieur du palais, dans les bureaux voisins des prisons.

Un des *seconds* criait : — Maître, si le feu gagne, que ferons-nous de ces messieurs que nous tenons en cage?

Le geôlier répondait : — Je n'ai pas le cœur de les laisser brûler. Je ne puis pourtant ouvrir la

prison sans la permission de la commission. Allons! cours donc vite demander cette permission. — J'y vais tout de suite, maître, mais je crains bien que la réponse n'arrive pas à temps.

Et où était alors cette héroïque résignation que je me croyais si sûr de posséder en pensant à la mort? Pourquoi l'idée de brûler vif me donnait-elle la fièvre? Y a-t-il donc plus de plaisir à se laisser serrer la gorge qu'à se sentir brûler? Je fis cette réflexion et j'eus honte de ma peur; j'étais sur le point de crier au geôlier de m'ouvrir par charité, mais je me retins. Cependant j'avais peur.

— Voilà donc, me dis-je, quel sera mon courage si, échappé de cet incendie, je me vois conduit à la mort! Je me contiendrai, je cacherai aux autres ma lâcheté; mais j'aurai peur. Eh bien!... n'y a-t-il pas aussi du courage à marcher comme si on ne tremblait pas, tout en éprouvant des mouvements de crainte? N'est-il pas généreux de chercher à donner volontiers ce qu'on regrette de donner? Est-ce moins obéissance, qu'obéir même avec regret?

La confusion était si grande dans la maison du geôlier, qu'elle indiquait un péril toujours crois-

sant. Le *second,* qui était allé demander la permission de nous retirer de ces lieux, ne revenait point! Enfin il me sembla entendre sa voix. J'écoutai, et je ne distinguai pas ses paroles. J'attends, j'espère; mais en vain! personne ne vient. Serait-il bien possible qu'on n'eût pas permis de nous transférer dans un lieu qui nous mît à l'abri du feu? Et s'il n'y avait plus moyen d'échapper? si le geôlier et sa famille ne songeaient qu'à se mettre eux-mêmes en sûreté? s'il n'y avait plus personne pour penser aux pauvres prisonniers *en cage?*

— Mais enfin, reprenais-je, ce n'est là ni de la philosophie, ni de la religion. Ne ferais-je pas mieux de me préparer à voir les flammes entrer dans ma chambre et me dévorer?

Le bruit, néanmoins, diminuait; peu à peu je n'entendis plus rien. Est-ce une preuve que l'incendie a cessé? ou tous ceux qui ont pu fuir ont-ils pris la fuite, et ne reste-t-il plus ici que les victimes abandonnées à une destinée si cruelle?

La continuation de ce silence me tranquillisa : je compris que le feu devait être éteint.

Je me mis au lit, et je me reprochai comme une

lâcheté, l'anxiété que j'avais éprouvée; maintenant qu'il ne s'agissait plus de périr dans les flammes, je regrettai qu'elles ne m'eussent pas dévoré, plutôt que d'avoir à mourir dans quelques jours sous la main des hommes.

Le matin suivant, j'appris de Tremerello les détails de l'incendie, et je ris de la peur qu'il me dit avoir eue, comme si la mienne n'avait pas été aussi grande et peut-être plus forte que la sienne!

L

Le 11 janvier 1822, vers les neuf heures du matin, Tremerello saisit une occasion de venir dans ma chambre, et me dit tout agité :

— Le signor sait-il que dans l'île de Saint-Michel de Murano, ici près de Venise, il y a une prison où sont peut-être plus de cent carbonari?

— Vous me l'avez déjà répété plusieurs fois. Eh bien!... que voulez-vous dire?... parlez donc. Y a-t-il encore des condamnés?

— Précisément.

— Lesquels?

— Je ne sais.

— Est-ce que mon pauvre Maroncelli serait du nombre?

— Hélas! signor, je n'en sais rien.

Et il s'en alla tout troublé, me regardant avec des marques de compassion.

Peu après vint le geôlier, accompagné des *seconds* et d'un homme que je n'avais jamais vu. Le geôlier paraissait embarrassé. L'inconnu prit la parole :

— Signor, la commission a ordonné que vous vinssiez avec moi.

— Allons, dis-je. Et vous donc, qui êtes-vous?

— Je suis le geôlier des prisons de Saint-Michel, où vous devez être transféré.

Le geôlier des *Plombs* remit à ce dernier mon

argent qu'il avait entre les mains. Je demandai et j'obtins la permission de faire quelque présent aux *seconds*. Je mis en ordre mes effets ; je pris ma

Bible sous le bras et je partis. En descendant cette multitude d'escaliers, Tremerello me serra furtivement la main ; il semblait vouloir me dire : — Infortuné, vous êtes perdu !

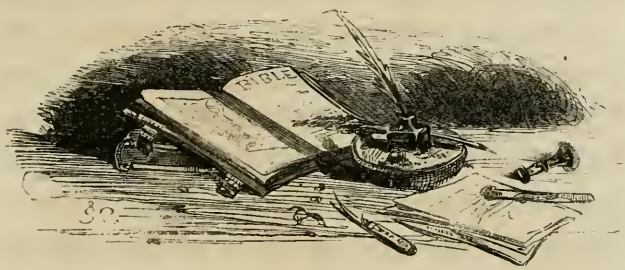
Nous sortîmes par une porte qui donnait sur la lagune, où les deux *seconds* du nouveau geôlier nous attendaient avec une gondole.

J'entrai dans la gondole, agité de sentiments divers : — un certain regret d'abandonner le séjour des *Plombs*, où j'avais beaucoup souffert, mais où je m'étais affectionné à quelqu'un, et où

quelqu'un s'était affectionné à moi, — le plaisir de me retrouver en plein air, après une si longue réclusion, de voir le ciel, la ville et les eaux, autrement que par ces maudits barreaux de fer, — le souvenir de la gondole joyeuse qui dans des temps plus heureux me portait sur cette même lagune; le souvenir des gondoles du lac de Côme et de celles du lac Majeur, des barques légères du Pô et de celles du Rhône et de la Saône! Oh! riantes années évanouies pour toujours!

Et quel mortel, au monde, avait été aussi heureux que moi? Né de parents les plus tendres, dans cette condition qui n'est pas la pauvreté, et qui, rapprochant l'homme presque également du pauvre et du riche, lui facilite la véritable connaissance des deux états : condition la plus avantageuse à mes yeux pour cultiver toutes les affections; après une enfance embellie par les joies les plus douces de la vie domestique, j'étais allé à Lyon auprès d'un vieux cousin de ma mère, homme riche et digne de sa fortune. Là, tout ce qui peut enchanter le plus un cœur tendre et délicat avait charmé les premières ardeurs de ma jeunesse. Puis, de retour en Italie, établi à Milan avec mes

parents, j'avais continué à étudier et à aimer la société et les livres, ne trouvant partout que des



amis excellents et des applaudissements flatteurs. Monti et Foscolo, quoique ennemis entre eux, avaient pour moi la même bienveillance. Je m'attachai plus à ce dernier; cet homme si irascible, à qui son âpreté attirait tant d'ennemis, n'était pour moi que douceur et cordialité, et je le respectais tendrement. D'autres littérateurs distingués me rendaient l'affection que j'avais pour eux. Les traits de l'envie et de la calomnie ne m'attaquèrent jamais, ou du moins ils partaient de gens si décrédités qu'ils ne pouvaient me nuire. A la chute du royaume d'Italie, mon père avait de nouveau fixé son domicile à Turin, avec le reste de la famille; et moi, différant de rejoindre

des personnes si chères, j'avais fini par rester à Milan, où j'étais entouré de tant de bonheur, que je ne pouvais me résoudre à quitter cette ville.

Entre mes meilleurs amis, trois à Milan l'emportaient sur les autres dans mon cœur, D. Pietro Borsieri, monsignor Louis de Brême, et le comte Louis Porro Lambertenghi. A ceux-ci se joignit plus tard le comte Frédéric Confalonieri. M'étant chargé de l'éducation des deux fils de Porro, je les aimais comme mes propres enfants et j'aimais leur père comme un frère. Dans cette maison affluait non-seulement tout ce que la ville avait de plus élégant, mais encore une foule de voyageurs de distinction. C'est là que je connus madame de Staël, Schlegel, Davis, Byron, Hobbhouse, Brougham, et beaucoup d'autres illustrations des différentes parties de l'Europe. Oh! combien la connaissance des hommes de mérite épanouit l'âme et l'excite à s'ennoblir! Oui, j'étais heureux! je n'aurais pas changé mon sort contre celui d'un prince... Et d'un état si fortuné, tomber tout à coup entre les mains des sbires, passer de prison en prison, et finir par être étranglé ou par mourir dans les fers!...

LI

Tout en faisant ces réflexions, j'arrivai à Saint-Michel; je fus renfermé dans une chambre qui avait vue sur une cour, sur la lagune et sur la belle île de Murano. Je demandai des nouvelles de Maroncelli au geôlier, à sa femme et à quatre *seconds;* mais ils me faisaient des visites courtes et pleines de défiance, et ne voulaient me rien dire.

Néanmoins, sur cinq ou six personnes, il est difficile de ne pas en rencontrer une qui soit accessible à la compassion et à l'envie de parler. Je la trouvai, et j'appris ce qui suit :

Maroncelli, après avoir été longtemps seul, avait été mis avec le comte Camillo Laderchi : ce dernier, reconnu innocent, était sorti de prison depuis peu de jours, et Maroncelli se retrouvait seul. Parmi nos compagnons de captivité étaient sortis aussi, comme innocents, le professeur Jean Dominique Romagnosi et le comte Jean Arrivabene. Le capitaine Rezia et le signor Canova étaient ensemble.

Le professeur Ressi gisait moribond dans une prison voisine de la leur.

— Et quant à ceux qui ne sont pas sortis, dis-je, leurs condamnations sont donc venues? Qu'attend-on pour nous le faire connaître? peut-être que le pauvre Ressi meure, ou soit en état d'entendre sa sentence, n'est-il pas vrai?

— Je crois que oui.

— Tous les jours je demandai des nouvelles de l'infortuné.

— Il a perdu la parole; — il l'a recouvrée, mais il délire et ne comprend plus; — il donne peu de signes de vie; il crache souvent le sang, et délire encore; — il est plus mal; — il est à l'agonie.

Telles furent les réponses qu'on me donna pendant plusieurs semaines. Enfin, un matin on me dit : — Il est mort :

Je versai une larme sur lui, et je me consolai en pensant qu'il avait ignoré sa condamnation.

Le jour suivant, 21 février 1822, le geôlier vint me prendre à dix heures du matin. Il me conduisit dans la salle de la commission et se retira. Le président, l'inquisiteur et les deux juges assesseurs, qui étaient assis, se levèrent.

Le président me dit, avec l'accent d'une noble commisération, que la sentence était venue, que le jugement avait été terrible; mais que déjà l'empereur en avait adouci la rigueur.

L'inquisiteur me lut la sentence : — Condamné à mort; — puis il lut le rescrit impérial : — La peine est commuée en quinze années de prison dure (*carcere duro*) dans la forteresse du Spielberg.

Je répondis : — La volonté de Dieu soit faite!

Mon intention était vraiment de recevoir en chrétien ce coup affreux, et de ne montrer ni de ne nourrir de ressentiment contre qui que ce fût.

Le président loua ma résignation et me conseilla de la conserver, en me disant qu'au bout de deux ou trois ans cette résignation pourrait me faire juger digne d'une plus grande grâce. Mais ces deux ou trois années furent suivies de bien d'autres.

Les autres juges m'adressèrent aussi quelques paroles de bonté et d'espérance. Mais l'un d'eux, qui, dans le cours de mon procès, m'avait toujours semblé le plus hostile, me dit quelques mots polis en apparence, qui me parurent cependant poignants. Et cette politesse, je jugeai qu'elle était

démentie par les regards, dans lesquels j'aurais juré qu'il y avait un rire de joie et d'insulte.

Maintenant je ne jurerais plus qu'il en fût ainsi : je puis fort bien m'être trompé; mais je sentis alors mon sang bouillonner; j'eus peine à ne pas éclater en accents de fureur. Je dissimulai, et pendant qu'on me louait encore de ma patience toute chrétienne, je l'avais déjà perdue secrètement.

— Demain, me dit l'inquisiteur, il nous peine d'avoir à vous annoncer votre sentence en public; mais c'est une formalité indispensable.

— Soit, répondis-je.

— Dès cet instant, ajouta-t-il, nous vous accordons la compagnie de votre ami.

Et ayant appelé le geôlier, ils me consignèrent de nouveau entre ses mains, en lui disant de me mettre avec Maroncelli.

LII

Quel doux moment pour mon ami et pour moi, que celui où nous nous revîmes après quinze mois

de séparation, après tant de souffrances! Les joies de l'amitié nous firent presque oublier notre condamnation pour quelques instants.

Néanmoins je m'arrachai bientôt de ses bras pour prendre la plume et écrire à mon père. Je désirais ardemment que la nouvelle de mon triste sort arrivât à ma famille par moi plutôt que par d'autres, afin que les angoisses de ces cœurs aimés fussent adoucies par un langage de paix et de religion. Les juges me promirent d'expédier de suite cette lettre.

Après cela Maroncelli me parla de son procès; je lui parlai du mien; nous nous racontâmes plusieurs aventures de notre captivité; nous allâmes à la fenêtre, et nous saluâmes trois autres amis qui étaient à la leur : c'étaient, d'abord, Canova et Rezia, qui se trouvaient ensemble, le premier condamné à six ans de prison dure, et le second à trois années; l'autre était le docteur César Armari, qui, dans les mois précédents, avait été mon voisin aux *Plombs*. Ce dernier n'avait pas été condamné; il sortit ensuite, déclaré innocent.

Le plaisir de nous entretenir ensemble fut une distraction bien agréable pendant tout ce jour-là et pendant toute la soirée; mais quand je fus

couché, que la lumière fut éteinte et le silence rétabli, il ne me fut pas possible de dormir. La tête me brûlait et le cœur me saignait en pensant à ma famille. Mes vieux parents résisteront-ils à un coup pareil? Leurs autres enfants pourront-ils les consoler? Tous étaient aimés aussi tendrement que moi et valaient mieux; mais un père et une mère trouvent-ils dans les enfants qui leur restent une compensation pour celui qu'ils perdent?

Si seulement je n'avais songé qu'à mes parents et à quelques personnes qui m'étaient chères, ce n'eut été pour moi que pensers d'affliction et d'attendrissement. Mais je me rappelai le rire de joie et d'insulte que j'avais cru voir sur les lèvres d'un de mes juges; je songeai à mon procès, à la cause de ma condamnation, aux passions politiques, au sort d'un si grand nombre de mes amis..., et je ne sus plus juger avec indulgence aucun de mes adversaires. Dieu me mettait à une grande épreuve! Mon devoir eût été de la soutenir courageusement; je n'en eus ni le pouvoir, ni le désir. Je trouvai plus de charmes dans la volupté de la haine que dans la douceur du pardon: je passai une nuit d'enfer.

Le matin, je ne priai point. L'univers me paraissait l'ouvrage d'une puissance ennemie du bien. En d'autres temps, je m'étais déjà fait ainsi le calomniateur de Dieu; mais je n'aurais jamais cru le redevenir, et le redevenir en si peu d'instants! Giuliano, dans ses plus grandes fureurs, ne pouvait être plus impie que moi. Rouler dans son esprit des pensées de haine, surtout quand on est frappé d'une grande catastrophe, qui devrait rendre bien plus religieux, c'est devenir coupable, lors même qu'on serait juste; oui, lors même qu'on serait juste; car on ne peut haïr sans orgueil. Et qui es-tu, misérable mortel, pour prétendre qu'aucun de tes semblables ne te juge sévèrement? pour prétendre que personne ne puisse te faire du mal de bonne foi, en croyant agir avec justice? pour te plaindre si Dieu permet que tu souffres d'une manière plutôt que d'une autre?

Je me sentais malheureux de ne pouvoir prier; mais où règne l'orgueil on ne trouve plus d'autre Dieu que soi-même.

J'aurais voulu recommander à un consolateur suprême mes parents désolés, et je ne me confiais plus en lui.

LXIII

Vers les neuf heures du matin, on nous fit entrer, Maroncelli et moi, dans une gondole qui nous conduisit à la ville. Nous abordâmes au palais du doge, et nous montâmes dans les prisons. On nous mit dans la chambre où peu de jours auparavant était le signor Caporali : j'ignore où il avait été transféré. Neuf ou dix sbires étaient assis là pour nous garder, et nous attendions, en nous promenant, le moment d'être conduits à la place publique. L'attente fut longue; l'inquisiteur ne vint qu'à midi pour nous annoncer qu'il fallait partir. Le médecin vint aussi et nous conseilla de boire un verre d'eau de menthe; nous acceptâmes, pleins de reconnaissance, moins pour cette attention que pour la profonde compassion que le bon vieillard nous témoignait. C'était le docteur Dosmo. Le chef des sbires s'avança ensuite, et nous mit les menottes. Nous le suivîmes, accompagnés des autres sbires.

Nous descendîmes le magnifique escalier *des Géants*, nous rappelant le doge Marino Faliero, décapité là. Nous entrâmes sous le grand portique qui conduit de la cour du palais à la place, et nous tournâmes à gauche vers la lagune. Au milieu de la place était l'échafaud où nous devions monter. De l'escalier *des Géants* jusqu'à cet échafaud se tenaient deux files de soldats allemands, au milieu desquels nous passâmes.

Montés sur l'échafaud, nous regardâmes autour de nous, et nous vîmes cette immense population agitée de terreur. On apercevait dans le lointain et sur différents points d'autres soldats, formés en pelotons; on nous dit qu'il y avait aussi des canonniers avec leurs mèches allumées.

C'était sur cette place qu'en septembre 1820, un mois avant mon arrestation, un mendiant m'avait dit : — C'est ici un lieu de malédiction!

Je me rappelai ce mendiant, et je pensai : — Qui sait s'il ne se trouve pas confondu parmi tant de milliers de spectateurs, et s'il ne me reconnaît pas?

Le capitaine allemand nous cria de nous tourner vers le palais, et de regarder en l'air. Nous obéîmes,

et nous vîmes sur la terrasse un homme de loi tenant un papier à la main: c'était la sentence : il la lut à haute voix.

Il régna un profond silence jusqu'à ces mots : *condamnés à mort*. Alors un murmure général de compassion s'éleva. Puis, tout le monde fit de nouveau silence, pour écouter le reste de la lecture; et un autre murmure s'éleva à ces mots : *Condamnés au* carcere duro, *Maroncelli pour vingt ans, et Pellico pour quinze.*

Le capitaine nous fit signe de descendre. Nous jetâmes encore une fois les yeux autour de nous et nous descendîmes. Rentrés dans la cour, nous remontâmes l'escalier, et nous retournâmes dans

la chambre d'où l'on nous avait tirés; on nous ôta les menottes, et l'on nous reconduisit à Saint-Michel.

LIV

Ceux qui avaient été condamnés avant nous étaient déjà partis pour Laybach et le Spielberg, accompagnés d'un commissaire de police. On attendait le retour de ce même commissaire pour nous conduire à notre destination. Cette attente dura un mois.

Toutes mes heures se passaient alors à parler beaucoup et à entendre parler les autres pour me distraire. Maroncelli me lisait ses compositions littéraires et je lui lisais les miennes. Un soir, je lus de ma fenêtre l'*Ester d'Engaddi* à Canova, Rezia et Armari, et le soir suivant, l'*Iginia d'Asti*.

Mais la nuit je frémissais et je pleurais, je dormais peu ou je ne dormais point.

Je désirais et je craignais en même temps d'apprendre comment la nouvelle de mon infortune

aurait été reçue par mes parents. Enfin arriva une lettre de mon père. Quelle fut ma douleur en voyant que la dernière que je lui avais adressée ne lui avait pas été envoyée de suite, comme j'en avais si vivement prié l'inquisiteur! Mon malheureux père, qui se flattait toujours de mon acquittement, ayant pris un jour la gazette de Milan, y trouva ma sentence! Il me racontait lui-même cette cruelle aventure, et me laissait à penser combien son âme en avait été déchirée.

Oh! quelle immense compassion je ressentis alors pour mon père, pour ma mère, et pour toute ma famille! comme je brûlai en même temps de colère en voyant que ma lettre n'avait pas été soigneusement expédiée! Peut-être n'y avait-il point de méchanceté dans ce retard! mais j'en supposai une infernale; je crus apercevoir là un raffinement de barbarie, un désir féroce que le coup dont j'étais frappé tombât de toute sa violence sur mes innocents parents. J'aurais voulu pouvoir répandre une mer de sang, pour châtier cette inhumanité que rêvait mon imagination.

Maintenant que j'y pense de sangfroid, je ne la

trouve pas vraisemblable. Ce retard n'eut sans doute d'autre cause que la négligence.

Dans l'état de fureur où j'étais, j'appris en frémissant que mes compagnons se proposaient de faire leurs pâques avant de partir; je sentis que je ne devais point les faire, n'ayant aucune volonté de pardonner; et je donnai ce scandale!...

LV

Le commissaire arriva enfin de l'Allemagne et vint nous dire que dans deux jours nous partirions.

— J'ai le plaisir, ajouta-t-il, de pouvoir vous donner une consolation. A mon retour du Spielberg, j'ai vu à Vienne Sa Majesté l'Empereur; elle m'a dit que les jours de votre détention seraient de douze heures et non de vingt-quatre. Sa Majesté entend par là que le temps de votre prison soit diminué de moitié.

Cette diminution de peine ne nous fut jamais déclarée officiellement par la suite; mais il n'y

avait aucune probabilité que le commissaire mentît, d'autant plus qu'il ne nous donna pas cette nouvelle en secret, mais au su même de la commission.

Et pourtant je ne pus m'en réjouir. Dans mon esprit, sept ans et demi de fers n'étaient guère moins horribles que quinze. Il me semblait impossible de vivre si longtemps.

Ma santé était redevenue assez mauvaise. Je souffrais de grandes douleurs de poitrine, je toussais et je croyais mes poumons attaqués. Je mangeais peu, et ce peu je ne le digérais pas.

Le départ eut lieu dans la nuit du 25 au 26 mars. Il nous fut permis d'embrasser notre ami, le docteur Cesar Armari. Un sbire nous enchaîna transversalement la main droite et le pied gauche pour nous empêcher de fuir. Nous descendîmes dans une gondole, et nos gardes ramèrent vers Fusine.

Arrivés là, nous trouvâmes deux voitures qui nous attendaient. Rezia et Canova montèrent dans l'une, Maroncelli et moi dans l'autre. Dans la première des voitures était, avec deux des prisonniers, le commissaire; dans la seconde, avec les deux

autres prisonniers, le sous-commissaire. Le convoi était complété par six ou sept gardes de police, armés de fusils et de sabres, placés les uns dans l'intérieur des voitures, les autres sur le siége du conducteur.

Être contraint par le malheur d'abandonner sa patrie, c'est toujours chose douloureuse; mais l'abandonner enchaîné, pour être conduit dans un climat horrible, et se voir destiné à languir des années entières au milieu des sbires, c'est une pensée si déchirante qu'il n'y a point de termes pour l'exprimer!

Avant la traversée des Alpes, ma nation me devenait plus chère d'heure en heure, à cause de la compassion que nous témoignaient tous ceux que nous rencontrions. La nouvelle de notre condamnation étant déjà connue depuis quelques semaines, nous étions attendus dans chaque ville, dans chaque village et dans chaque hameau isolé. En plusieurs endroits, les commissaires et les gardes avaient peine à dissiper la foule qui nous entourait. Les sentiments de bienveillance qui se manifestaient à notre égard étaient admirables.

A Udine, il nous arriva une surprise touchante.

Arrivés à l'auberge, le commissaire fit fermer la porte de la cour et repousser le peuple. Il nous assigna une chambre et dit aux domestiques de nous apporter à souper et tout ce qu'il nous fallait pour dormir. Un instant après entrent trois hommes avec des matelas sur les épaules. Quel est notre étonnement en nous apercevant qu'un seul d'entre eux est au service de l'auberge, et que les deux autres sont de nos connaissances! Nous feignîmes de les aider à placer les matelas, et nous leur touchâmes furtivement la main. Les larmes nous jaillissaient du cœur à eux et à nous. Oh! combien il nous fut pénible de ne pouvoir les verser entre les bras les uns des autres!

Les commissaires ne s'aperçurent pas de cette scène attendrissante; mais je soupçonnai un des gardes d'avoir pénétré le mystère, au moment où le bon Dario me serrait la main. Ce garde était de Venise. Il nous regarda en face, Dario et moi, pâlit, et sembla hésiter s'il devait élever la voix; mais il se tut et tourna les yeux d'un autre côté en dissimulant. S'il ne devina point que ces personnes étaient de nos amis, il pensa du moins que c'étaient des domestiques de notre connaissance.

LVI

Le matin nous partîmes d'Udine dès la pointe du jour. Le bon Dario était déjà dans la rue, tout enveloppé de son manteau; il nous salua encore et nous suivit longtemps. Nous vîmes aussi une voiture nous suivre pendant deux ou trois milles; dans cette voiture il y avait quelqu'un qui agitait

en l'air un mouchoir. Enfin elle s'en retourna. Qui était-ce? nous ne pûmes faire que des suppositions.

Oh! que Dieu bénisse toutes les âmes généreuses qui n'ont pas honte d'aimer les infortunés! je les apprécie d'autant plus que, pendant les années de mon adversité, je connus des lâches qui me renièrent, et crurent s'élever en se faisant les échos des outrages qui m'étaient adressés. Mais ces derniers ont été en petit nombre, et les autres ne furent pas rares.

Je me trompais en pensant que la compassion que nous trouvions en Italie dût cesser dès que nous serions sur la terre étrangère. L'homme bon est toujours le compatriote des malheureux! Dans les provinces illyriennes et allemandes, il arrivait la même chose que dans notre patrie. Ce gémissement était universel : *Arme Herren?* (Pauvres signors!)

Quelquefois, en entrant dans un pays, nos voitures étaient obligées de s'arrêter, avant qu'on eût décidé où nous irions loger. Alors la population se pressait autour de nous, et nous entendions des paroles de compassion qui partaient vraiment du cœur. La bonté de ces étrangers me touchait plus encore que celle de mes concitoyens. Oh! quelle reconnaissance je sentais pour eux tous! Oh!

combien est douce la compassion de nos semblables! combien il est doux de les aimer!

La consolation que j'éprouvais ainsi diminuait jusqu'à ma haine contre ceux que je nommais mes ennemis.

— Qui sait, pensais-je, si je voyais de près leur visage et qu'ils vissent le mien, si je pouvais lire dans leur âme et qu'ils pussent lire dans la mienne, qui sait si je ne serais pas forcé d'avouer qu'il n'y a point de scélératesse en eux, comme eux de convenir qu'il n'y en a point en moi? Qui sait si nous ne serions pas forcés de compatir à nos maux et de nous aimer réciproquement?

Les hommes ne se haïssent que trop souvent parce qu'ils ne se connaissent pas; s'ils échangeaient seulement quelques paroles entre eux, ils se donneraient mutuellement le bras avec une égale confiance.

Nous nous arrêtâmes un jour à Laybach, où Canova et Rezia furent séparés de nous et conduits au château : il est facile de s'imaginer combien cette séparation fut douloureuse pour tous les quatre.

Le soir de notre arrivée à Laybach et le jour

suivant, un homme, qu'on nous dit être, si j'entendis bien, secrétaire municipal, vint poliment nous tenir compagnie. Il était plein d'humanité ; il parlait dignement et affectueusement de la religion. Je pensai que c'était un prêtre : les ecclésiastiques en Allemagne s'habillent ordinairement comme les séculiers. Celui-ci avait une de ces figures ouvertes qui inspirent l'estime ; j'eus regret de ne pouvoir faire plus longue connaissance avec lui, et je m'en veux d'avoir eu l'étourderie d'oublier son nom.

Combien il me serait doux aussi de savoir votre nom, jeune fille, vous qui, dans un village de la Stirie, nous suivîtes au milieu de la foule, et nous saluâtes des deux mains, lorsque notre voiture dut s'arrêter quelques minutes. Vous vous éloignâtes ensuite, le mouchoir sur les yeux, appuyée au bras d'un jeune homme pensif, dont la blonde chevelure semblait déceler une origine germanique, mais qui était peut-être allé en Italie et s'était épris d'amour pour notre nation infortunée!

Combien il me serait doux de savoir le nom de chacun de vous, vénérables pères et mères de famille, qui, en divers endroits, vous approchâtes

des pauvres prisonniers pour leur demander s'ils avaient des parents, et qui, sur leur réponse affirmative, pâlissiez en vous écriant : — Oh ! que Dieu vous rende bientôt à ces malheureux vieillards !

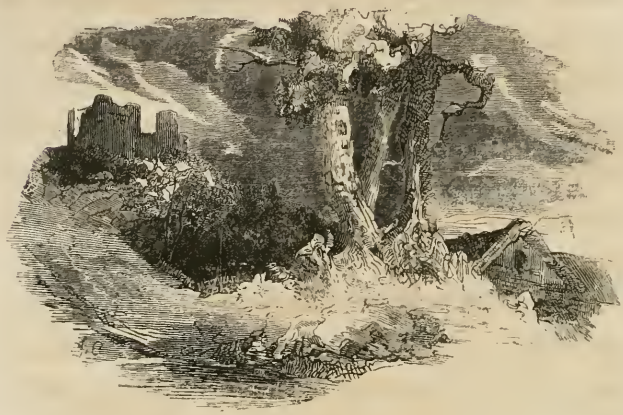
LVII

Nous arrivâmes au lieu de notre destination, le 10 avril.

La ville de Brünn est la capitale de la Moravie : c'est là que réside le gouverneur des deux provinces de Moravie et de Silésie. Elle est située dans une riante vallée, et présente un certain aspect de richesse. Plusieurs manufactures de draps y prospéraient alors ; depuis, elles sont tombées en décadence ; la population était d'environ trente mille âmes.

Près de ses murs, au couchant, s'élève, sur une hauteur, le lugubre château de Spielberg, autrefois palais des seigneurs de Moravie, main-

tenant la prison la plus sévère de la monarchie autrichienne. C'était une citadelle assez forte :



mais les Français la bombardèrent et la prirent, à l'époque de la fameuse bataille d'Austerlitz (le village d'Austerlitz est à peu de distance). Elle n'a pas été restaurée depuis, de manière à pouvoir servir de forteresse ; mais on a refait une partie de l'enceinte qui était démantelée. Environ trois cents condamnés, pour la plupart voleurs et assassins, y sont renfermés, les uns au *carcere duro*, les autres au *carcere durissimo*.

Subir le *carcere duro*, c'est être obligé au travail, porter la chaîne aux pieds, dormir sur des

planches nues et manger la plus pauvre nourriture possible ; le *carcere durissimo*, c'est être enchaîné plus horriblement, avec un cercle de fer autour des reins, la chaîne fixée dans le mur, de sorte qu'on peut à peine se traîner autour de la planche qui sert de lit : la nourriture est la même, bien que la loi dise : *au pain et à l'eau*.

Nous, prisonniers d'état, nous étions condamnés au *carcere duro*.

En gravissant cette colline, nous jetâmes les yeux derrière nous pour dire adieu au monde, incertains si le gouffre qui allait nous engloutir tout vivants se rouvrirait jamais pour nous. J'étais tranquille à l'extérieur, mais je rugissais intérieurement. Je voulus en vain recourir à la philosophie pour me calmer ; la philosophie n'avait pas pour moi de consolations suffisantes.

Parti de Venise en mauvaise santé, le voyage m'avait fatigué horriblement ; je souffrais de la tête et de tout le corps, j'avais une fièvre brûlante. Le mal physique contribuait à entretenir mon irritabilité, et probablement ma colère à son tour augmentait le mal physique.

On nous consigna entre les mains du surinten-

dant du Spielberg, et celui-ci inscrivit nos noms parmi ceux des voleurs. Le commissaire impérial nous embrassa avant de repartir; il était attendri : — Je vous recommande particulièrement la docilité, nous dit-il; la moindre infraction à la discipline pourrait être punie sévèrement par le surintendant.

L'acte d'écrou terminé, Maroncelli et moi nous fûmes conduits dans un corridor souterrain, où s'ouvrit pour nous deux chambres obscures et non contiguës. Chacun de nous fut renfermé dans son cachot.

LVIII

Il est bien cruel, après avoir déjà dit adieu à tant d'objets, quand on n'est plus que deux amis également malheureux, oh! oui, il est bien cruel d'être séparés encore! Maroncelli, en me quittant, me voyait malade et pleurait en moi un homme qu'il ne reverrait probablement plus; je pleurais en lui une fleur brillante de santé, enlevée peut-

être pour toujours à la lumière vivifiante du soleil : et cette fleur en effet s'est bien flétrie! elle a revu un jour la lumière; mais, hélas! dans quel état!

Lorsque je me trouvai seul dans cet antre horrible et que j'entendis fermer les verrous; lorsqu'à la faible clarté qui descendait d'une petite fenêtre placée en haut, je distinguai la planche nue qui m'était donnée pour lit, et une énorme chaîne fixée dans le mur, je m'assis en frémissant sur ce lit, et, saisissant cette chaîne, j'en mesurai la longueur, pensant qu'elle m'était destinée.

Une demi-heure après, j'entends le bruit des clefs; la porte s'ouvre : le geôlier en chef m'apportait une cruche d'eau.

— Voici pour boire, me dit-il d'une voix farouche, et demain matin je vous apporterai du pain.

— Merci, brave homme.

— Je ne suis pas bon, reprit-il.

— Tant pis pour vous, lui dis-je avec indignation. Et cette chaîne, ajoutai-je, elle est peut-être pour moi?

— Oui, signor, si vous n'étiez pas tranquille,

si vous deveniez furieux ou insolent; mais si vous êtes raisonnable, nous ne vous mettrons qu'une chaîne aux pieds ; l'ouvrier l'apprête en ce moment.

Il se promenait lentement de long en large, agitant son affreux trousseau de grosses clefs; et moi, d'un œil irrité, je regardais avec une sorte de stupeur sa vieille, maigre et gigantesque personne. Bien que les traits de son visage ne fussent pas communs, tout en lui me semblait l'odieuse expression d'une brutale rigueur.

Oh! comme les hommes sont injustes, lorsqu'ils jugent d'après l'apparence et selon leurs superbes préventions! Cet homme, que je croyais voir agiter joyeusement ses clefs, pour me faire sentir son triste pouvoir; cet homme, qu'une longue habitude de cruauté me semblait avoir rendu impudent; cet homme-là roulait dans son esprit des pensées de compassion, et certainement il ne parlait ainsi, avec un accent farouche, que pour cacher ce sentiment. Il aurait voulu le cacher, pour ne point paraître pusillanime, et dans la crainte que je n'en fusse indigne; mais, supposant en même temps que j'étais plus malheureux que coupable, il aurait désiré me le découvrir.

Ennuyé de sa présence, et plus encore de ses airs de maître, je jugeai à propos de l'humilier, en lui disant impérieusement, comme à un domestique : — Donnez-moi à boire.

Il me regarda et semblait me dire : — Arrogant, ici il faut perdre l'habitude du commandement.

Mais il se tut, inclina sa longue échine, prit la cruche à terre et me la présenta. Je m'aper-

çus qu'il tremblait en la prenant; et, attribuant ce tremblement à sa vieillesse, un mélange de pitié et de respect vint adoucir mon orgueil.

— Quel âge avez-vous? lui dis-je d'un ton de bienveillance.

— Soixante-quatorze ans, signor : j'ai déjà vu beaucoup de malheurs, et les miens et ceux d'autrui.

Cette allusion à ses malheurs et à ceux d'autrui fut suivie d'un nouveau tremblement au moment où il reprenait la cruche; je doutai que ce fût l'effet de l'âge seulement, plutôt que celui d'une noble émotion : ce doute effaça de mon esprit la haine que son premier aspect m'avait inspirée.

— Comment vous appelez-vous? lui dis-je.

— La fortune, signor, a voulu se railler de moi en me donnant le nom d'un grand homme : je m'appelle Schiller.

Il se mit ensuite à me raconter brièvement quels avaient été son pays, sa famille, les campagnes qu'il avait faites, et les blessures qu'il en avait rapportées.

Il était Suisse, d'une famille de paysans; il avait

combattu les Turcs sous le général Laudon, du temps de Marie-Thérèse et de Joseph II; il avait

fait ensuite toutes les guerres de l'Autriche contre la France, jusqu'à la chute de Napoléon.

LIX

Quand nous concevons meilleure opinion d'un homme que nous avions d'abord cru méchant, alors, faisant attention à sa figure, à sa voix, à ses manières, il nous semble y découvrir des signes évidents de bonté. Cette découverte est-elle une réalité? Je la soupçonne fort de n'être qu'une illusion : cette même figure, cette même voix,

ces mêmes manières nous paraissaient, il n'y a qu'un instant, des signes évidents de perversité. Notre jugement a changé sur les qualités morales, et les conclusions de notre science physiognomonique ont changé tout aussitôt. Combien de figures nous respectons, parce que nous savons qu'elles ont appartenu à des hommes vertueux, et qui ne nous paraîtraient propres à inspirer aucune vénération, si elles avaient appartenu à d'autres mortels, et réciproquement. Un jour, j'ai beaucoup ri d'une dame qui, voyant une tête de Catilina, et le confondant avec Collatin, croyait y apercevoir la sublime douleur de Collatin sur la mort de Lucrèce : et cependant de pareilles illusions sont communes.

Non qu'il n'y ait des figures dont le caractère de bonté porte au dernier point l'empreinte de la vertu, et qu'il n'y en ait d'autres dont le caractère de perversité respire le crime ; mais je soutiens qu'il y en a beaucoup dont l'expression est douteuse.

Bref, le vieux Schiller étant entré un peu dans mes bonnes grâces, je le regardai plus attentivement, et il cessa de me déplaire : à dire vrai, il y

avait dans son langage, au milieu d'une certaine rudesse, quelques traits d'une âme noble.

— Caporal, comme vous me voyez, disait-il, on m'a donné pour retraite le triste emploi de geôlier, et Dieu sait s'il ne m'en coûte pas plus de regret que de risquer ma vie sur un champ de bataille.

Je me repentis de lui avoir demandé tout-à-l'heure à boire avec hauteur. — Mon cher Schiller, lui dis-je en lui serrant la main, vous le niez en vain, je vois que vous êtes bon; et puisque je suis tombé dans ce malheur, je remercie le ciel de vous avoir choisi pour mon gardien.

Il écouta mes paroles, secoua la tête, et répondit, en portant la main à son front, comme un homme qui a une pensée importune :

— Je suis méchant, signor; on m'a fait prêter un serment auquel je ne manquerai jamais; je suis obligé de traiter tous les prisonniers, et surtout les prisonniers d'état, sans égard à leur condition, sans indulgence et sans tolérer aucun abus : l'empereur sait ce qu'il fait, je dois lui obéir.

— Vous êtes un brave homme, et je respecterai ce que vous regardez comme un devoir de conscience : celui qui agit dans la sincérité de sa con-

science peut se tromper; mais il est pur devant Dieu.

— Pauvre signor! ayez patience et plaignez-moi; je serai de fer dans mes devoirs; mais le cœur... le cœur est plein de regret de ne pouvoir soulager les malheureux : voilà ce que je voulais vous dire.

Nous étions émus l'un et l'autre; il me supplia d'être calme, de ne point me laisser aller à des fureurs comme le font souvent les condamnés, et de ne pas le forcer à me traiter durement.

Il prit ensuite un accent brusque, comme pour me cacher une partie de son émotion, et me dit : — Maintenant il faut que je m'en aille.

Il se retourna ensuite, et m'entendant tousser, il me demanda depuis combien de temps j'avais cette misérable toux; il lança un gros mot de malédiction contre le médecin, de ce qu'il ne venait pas ce soir même me visiter.

— Le signor a une fièvre de cheval, ajouta-t-il; je m'y connais : il aurait besoin au moins d'une paillasse; mais avant que le médecin l'ait prescrit, nous ne pouvons en donner.

Il sortit, referma la porte, et je m'étendis sur

ces planches si dures. J'avais toujours la fièvre, il est vrai; j'éprouvais de violentes douleurs de poitrine; mais je frémissais moins; j'étais moins ennemi des hommes, moins éloigné de Dieu.

LX

Le soir, le surintendant vint, accompagné de Schiller, d'un autre caporal et de deux soldats, pour faire une perquisition.

On faisait trois perquisitions chaque jour, une le matin, une le soir, et une autre à minuit. On visitait tous les coins de la prison, jusqu'aux plus petites choses; ensuite les subalternes sortaient, et le surintendant, qui ne manquait jamais de venir soir et matin, s'arrêtait pour causer un peu avec moi.

La première fois que je vis cette petite troupe, une pensée étrange me vint à l'esprit. Ignorant encore ces usages importuns, et dans le délire de la fièvre, je crus qu'on venait m'égorger, et je

saisis la longue chaîne qui était à côté de moi, pour fracasser la tête du premier qui m'eût approché.

— Que faites-vous? dit le surintendant. Nous ne venons vous faire aucun mal. C'est une visite de formalité à toutes les prisons pour nous assurer que tout est en ordre.

J'hésitais; mais lorsque je vis le vieux Schiller s'avancer vers moi et me tendre amicalement la main, son aspect paternel m'inspira de la con-

fiance; je lâchai la chaîne, et je pris sa main dans les miennes.

— Oh! comme elle est brûlante! dit-il au surintendant. Si on pouvait du moins donner une paillasse au signor?

Il prononça ces paroles avec une expression de douleur si affectueuse, que j'en fus attendri.

Le surintendant me tâta le pouls et me témoigna de la compassion. C'était un homme de bonnes manières; mais il n'osait prendre aucune décision sur lui.

— Ici tout est rigueur, même pour moi, dit-il. Si je n'exécute pas à la lettre ce qui m'est prescrit, je risque d'être destitué de mon emploi.

Schiller allongeait les lèvres, et j'aurais parié qu'il pensait en lui-même : — Si j'étais surintendant, je ne porterais pas la peur à ce point; prendre sur moi une décision aussi justifiée par le besoin et aussi peu nuisible au salut de la monarchie, ne pourrait jamais passer pour une grande faute.

Lorsque je fus seul, mon cœur, incapable depuis quelque temps de profonds sentiments religieux, s'attendrit et pria. C'était une prière de bénédictions sur la tête de Schiller, et j'ajoutai :

— Faites, ô mon Dieu, que je découvre aussi dans les autres quelque qualité qui m'attache à eux; j'accepte toutes les tortures de la prison, mais donnez-moi d'aimer, donnez-moi de me délivrer du tourment de haïr mes semblables!

A minuit, j'entendis le bruit de plusieurs pas dans le corridor. Les clefs crient, la porte s'ouvre. C'est le caporal, avec deux gardes, qui vient faire sa visite.

— Où est mon vieux Schiller? dis-je avec regret. Il s'était arrêté dans le corridor.

— Je suis ici, je suis ici, répondit-il.

Et s'approchant de l'endroit où j'étais couché, il me tâta le pouls de nouveau et se pencha sur moi en me regardant d'un air inquiet, comme un père sur le lit de son fils malade.

— Eh! maintenant que je me le rappelle, demain c'est jeudi! murmurait-il; oui, ce n'est que trop bien jeudi.

— Que voulez-vous dire par là?

— Le médecin n'a coutume de venir que les lundis, mercredis et vendredis matin; par conséquent, il ne viendra pas demain; cela n'est que trop vrai.

— Ne vous inquiétez point de cela.

— Que je ne m'en inquiète pas, que je ne m'en inquiète pas! Dans toute la ville, on ne parle d'autre chose que de l'arrivée de ces signors : le médecin ne peut l'ignorer. Pourquoi diable n'a-t-il pas fait l'effort extraordinaire de venir une fois de plus?

— Qui sait s'il ne viendra pas demain, bien que ce soit jeudi?

Le vieillard ne répliqua pas; mais il me serra fortement la main, au point de manquer de m'estropier; et, bien qu'il me fît mal, j'en ressentis du plaisir, le plaisir qu'éprouve un amant lorsque sa jeune amie en dansant lui marche sur les pieds : la douleur le ferait crier, mais il se retient, sourit et s'estime heureux.

LXI

Le matin du jeudi, après une très-mauvaise nuit, affaibli, les os rompus par les planches sur lesquelles j'avais couché, je fus pris d'une sueur

abondante. La ronde vint ; le surintendant n'y était pas : comme cette heure lui était incommode, il venait un peu plus tard.

Je dis à Schiller : — Voyez comme je suis trempé de sueur ; elle se refroidit déjà sur ma peau. J'aurais besoin de changer de chemise à l'instant.

— Cela ne se peut, s'écria-t-il d'une voix brutale.

Mais il me fit un signe secret des yeux et de la main. Lorsque le caporal et les gardes furent sortis, il me fit un nouveau signe en fermant la porte.

Peu de temps après, il reparut, m'apportant une de ses chemises, longue deux fois comme tout mon corps.

— Elle est un peu longue pour le signor, dit-il ; mais je n'en ai pas d'autres ici pour le moment.

— Je vous remercie, mon ami ; mais comme j'ai apporté au Spielberg une malle pleine de linge, j'espère qu'on ne me refusera pas l'usage de mes chemises. Ayez la complaisance d'aller en demander une au surintendant.

— Il n'est pas permis de rien laisser au signor de son linge. Tous les samedis on lui donnera une chemise de la maison, comme aux autres condamnés.

— Honnête vieillard, lui dis-je, vous voyez dans quel état je suis ; il n'est guère vraisemblable que je sorte vivant de ce lieu. Je ne pourrai jamais reconnaître aucun de vos services.

— Fi donc! signor, s'écria-t-il, fi donc! Parler de récompense à celui qui ne peut vous rendre de services! à celui qui peut à peine prêter en secret, à un malade, de quoi s'essuyer le corps tout couvert de sueur!

Et m'ayant jeté brusquement sa longue chemise sur les épaules, il sortit en grommelant entre ses

dents, et ferma la porte avec un bruit infernal.

Deux heures après il m'apporta un morceau de pain noir.

— Voilà, dit-il, la portion pour deux jours.

Puis il se mit à se promener en frémissant.

— Qu'avez-vous? lui dis-je. Êtes-vous en colère contre moi? J'ai pourtant accepté la chemise que vous m'avez offerte.

— Je suis en colère contre le médecin : quoique ce soit aujourd'hui jeudi, il pourrait bien cependant daigner venir.

— Patience! dis-je.

Je disais : Patience! mais je ne trouvais plus moyen de rester ainsi couché sur des planches, sans avoir un oreiller : tous mes os étaient meurtris.

A onze heures, le dîner me fut apporté par un condamné, accompagné de Schiller. Ce dîner était dans deux petits pots de fer; l'un contenait une soupe détestable, l'autre des légumes accommodés à une sauce dont l'odeur seule soulevait le cœur.

J'essayai d'avaler quelques cuillerées de soupe : cela me fut impossible.

Schiller me répétait : — Que le signor prenne courage; qu'il s'accoutume à cette nourriture;

autrement, il lui arrivera comme il est déjà arrivé à d'autres, de ne manger qu'un peu de pain, et de mourir ainsi de langueur.

Le vendredi matin, arriva enfin le docteur Bayer. Il me trouva de la fièvre, prescrivit qu'on me donnât une paillasse, et insista pour que je fusse retiré de ce souterrain, et transféré à l'étage supérieur. On ne le pouvait, il n'y avait point de place. Mais le rapport en ayant été fait au comte Mitrowski, gouverneur des deux provinces de Moravie et de Silésie, résidant à Brünn, le comte répondit que, vu la gravité de ma maladie, l'ordre du médecin devait être suivi.

Il pénétrait un peu de jour dans la chambre qu'on me donna; et, en m'attachant aux barreaux de mon étroite lucarne, je voyais la vallée qui s'étendait au-dessous, une partie de la ville de Brünn, un faubourg avec plusieurs petits jardins, le cimetière, le petit lac de la Certosa, et les collines boisées qui nous séparaient des fameux champs d'Austerlitz.

Cette vue m'enchantait. Oh! combien j'eusse été heureux, si j'eusse pu partager ma chambre avec Maroncelli!

LXII

Pendant ce temps, on nous préparait nos habillements de prisonniers. Au bout de cinq jours, on m'apporta le mien.

Il consistait en un pantalon de gros drap, de couleur grise à droite et de couleur capucine à gauche ; un justeaucorps de deux couleurs pareillement disposées, et un pourpoint de couleurs pareilles, mais placées en sens inverse, c'est-à-dire la capucine à droite et la grise à gauche. Les bas étaient de laine grossière ; la chemise, de toile d'étoupe pleine de fétus qui m'écorchaient, un véritable cilice. Au col, une cravate de même toile que la chemise. Les bottines étaient de cuir brut, à lacets ; le chapeau était blanc.

Pour compléter cette livrée, nous avions les fers aux pieds, c'est-à-dire une chaîne qui allait d'une jambe à l'autre, et dont les anneaux étaient fermés par des clous rivés sur l'enclume. L'ouvrier qui me fit cette opération, croyant que je n'en-

tendais point l'allemand, dit à un garde : — Malade comme il est, on pouvait bien lui épargner ce jeu-là ; deux mois ne passeront pas que l'ange de la mort ne vienne le délivrer.

— *Mochte es seyn!* (Plaise à Dieu que cela soit!) lui dis-je, en le frappant de la main sur l'épaule.

Le pauvre homme tressaillit et demeura interdit ; puis il ajouta :

— J'espère que je ne serai pas prophète, et je désire que le signor soit délivré par tout autre ange.

— Plutôt que de vivre ainsi, ne vous semble-t-il pas, lui dis-je, que même celui de la mort serait le bienvenu?

Il fit un signe d'assentiment avec la tête, et s'en alla en s'apitoyant sur mon sort.

En vérité, j'aurais volontiers cessé de vivre ; mais le suicide ne me tentait point ; j'espérais que la faiblesse de mes poumons serait bientôt assez grande pour m'expédier promptement. Dieu ne le voulut pas. La fatigue du voyage avait empiré mon état ; le repos me procura quelque soulagement.

Un instant après la sortie de l'ouvrier, j'entendis

résonner le marteau sur l'enclume dans le souterrain. Schiller était encore dans ma chambre.

— Entendez-vous ces coups? lui dis-je; sans doute on met les fers à ce pauvre Maroncelli.

En disant cela, mon cœur se serra tellement que je chancelai, et si le bon vieillard ne m'eût soutenu, je tombais. Je restai plus d'une demi-

heure dans un état qui semblait être un évanouissement; cependant ce n'en était pas un. Je ne pouvais parler; mon pouls battait à peine; une

sueur froide m'inondait de la tête aux pieds; malgré cela, j'entendais toutes les paroles de Schiller; j'avais très-vif le souvenir du passé et le sentiment du présent.

L'ordre du surintendant et la vigilance des gardes avaient maintenu jusqu'alors le silence dans toutes les prisons voisines. Trois ou quatre fois j'avais entendu fredonner quelque chanson italienne; mais elle avait été de suite interrompue par les cris des sentinelles. Il y en avait plusieurs placées sur le terre-plein en face de nos fenêtres, et même une autre dans notre corridor, qui se promenait continuellement, écoutant aux portes, et regardant aux guichets pour empêcher le moindre bruit.

Un jour, vers le soir (chaque fois que j'y pense, les palpitations que j'éprouvai alors se renouvellent dans mon sein), les sentinelles, par un hasard heureux, furent moins attentives, et j'entendis, dans la prison contiguë à la mienne, un chant s'élever et se poursuivre à voix basse, mais claire.

Oh! quelle joie, quelle émotion s'empara de moi!

Je me soulevai de ma paillasse, je prêtai

l'oreille, et lorsque la voix cessa, je fondis en larmes malgré moi.

— Qui es-tu, malheureux? m'écriai-je; qui es-tu? dis-moi ton nom. Je suis Silvio Pellico.

— Oh! Silvio! s'écria mon voisin, je ne te connais point de vue; mais je t'aime depuis longtemps; approche-toi de la fenêtre, et parlons-nous en dépit des sbires.

Je me cramponnai à la fenêtre; il me dit son nom, et nous échangeâmes quelques paroles de tendresse.

C'était le comte Antonio Oroboni, natif de Frata, près de Rovigo, jeune homme de vingt-neuf ans.

Hélas! nous fûmes bientôt interrompus par les cris menaçants des sentinelles. Celle du corridor frappait de toute sa force avec la crosse de son fusil, tantôt à la porte d'Oroboni, tantôt à la mienne. Nous n'avions ni la volonté ni la force d'obéir; mais les imprécations des gardes devinrent telles que nous cessâmes, nous promettant bien de recommencer quand les sentinelles seraient changées.

LXIII

Nous espérions, ce qui eut lieu en effet, qu'en parlant plus bas nous pourrions nous entendre, et qu'il se trouverait quelquefois des sentinelles compatissantes, qui feindraient de ne pas s'apercevoir de notre causerie. A force d'essais, nous découvrîmes un moyen de parler si bas que le son de la voix, arrivant à nos oreilles, échappait à celles des autres, ou pouvait du moins être dissimulé. Il nous arrivait cependant, de temps à autre, d'avoir des sentinelles d'une ouïe plus fine, ou d'oublier nous-mêmes de modérer notre son de voix; alors recommençaient les cris et les coups de crosse à nos portes, et, ce qui était pire, la colère du pauvre Schiller et du surintendant.

Peu à peu nous perfectionnâmes toutes nos ruses; nous parlions dans de certains quarts-d'heure de préférence à d'autres, quand il y avait tels et tels gardes plutôt que tels autres, et toujours d'une voix très-basse. Soit que ce fût l'effet

du perfectionnement de notre art, ou de l'habitude de complaisance que nos gardes prenaient insensiblement, nous arrivâmes à pouvoir nous entretenir chaque jour assez longtemps, sans qu'aucun chef eût presque jamais l'occasion de nous reprendre.

Nous nous liâmes d'une tendre amitié. Il me raconta sa vie; je lui racontai la mienne : les angoisses et les consolations de l'un devenaient les angoisses et les consolations de l'autre. Oh! de quel secours nous étions l'un pour l'autre! combien de fois, après une nuit d'insomnie, chacun de nous, allant le matin à sa fenêtre, en saluant son ami, en entendant ses paroles chéries, sentait dans son cœur la tristesse s'adoucir et le courage se ranimer. Chacun de nous savait qu'il était utile à l'autre; cette certitude entretenait une douce émulation d'amabilité dans nos pensées et ce contentement qu'éprouve l'homme, même dans la misère, lorsqu'il peut soulager son semblable.

Tous nos entretiens laissaient après eux le besoin de les reprendre et demandaient des éclaircissements; c'était un aiguillon toujours actif pour

l'intelligence, pour la mémoire, pour l'imagination, pour le cœur.

Au commencement, en me rappelant Giuliano, je me défiais de la constance de ce nouvel ami. — Jusqu'ici, pensais-je, il ne nous est pas encore arrivé de nous trouver en dissentiment; d'un jour à l'autre, je puis lui déplaire en quelque chose, et alors il m'abandonnera.

Ce soupçon cessa bientôt. Nos opinions concordaient sur tous les points essentiels. A une âme noble, brûlante de généreuses pensées, adoucie par le malheur, celui-là du moins unissait la foi la plus candide et la plus entière dans le christianisme; tandis que chez moi cette foi chancelait, et quelquefois même me semblait tout à fait éteinte.

Il combattait mes doutes par des réflexions très-sensées et avec beaucoup d'amitié : je sentais qu'il avait raison, et je l'avouais; mais les doutes revenaient. C'est ce qui arrive à tous ceux qui n'ont pas l'Évangile dans le cœur, à tous ceux qui haïssent autrui et qui s'enorgueillissent d'eux-mêmes. L'esprit voit un instant la vérité; mais comme la vérité ne lui plaît pas, il

n'y croit plus l'instant d'après et s'efforce de regarder ailleurs.

Oroboni excellait à fixer mon attention sur les motifs qui doivent porter l'homme à l'indulgence envers ses ennemis. Je ne pouvais lui parler d'aucune personne que je haïssais, sans qu'il ne se mît à la défendre adroitement, non-seulement par les paroles, mais encore par l'exemple. Plusieurs personnes lui avaient nui. Il en gémissait, mais il leur pardonnait à toutes; et s'il pouvait me raconter un trait honorable de quelqu'une d'elles, il le faisait volontiers.

L'irritation qui me dominait et qui me rendait irréligieux depuis ma condamnation dura encore quelques semaines; enfin elle cessa tout à fait. La vertu d'Oroboni avait excité dans mon âme une noble émulation. En m'efforçant de l'atteindre, je me mis du moins sur ses traces. Lorsque je pus de nouveau prier sincèrement pour tout le monde et ne plus haïr personne, mes doutes sur la foi disparurent. *Ubi caritas et amor, Deus ibi est :* Où sont la charité et l'amour, Dieu est là.

LXIV

A dire vrai, si la peine à laquelle nous avions été condamnés était très-sévère et de nature à irriter, nous avions en même temps le rare bonheur de n'être entourés que de braves gens. Ils ne pouvaient adoucir notre position que par leurs manières bienveillantes et respectueuses; c'est ce que tous faisaient. S'il y avait quelque rudesse dans le vieux Schiller, combien n'était-elle pas compensée par la noblesse de son cœur? Il n'y avait pas jusqu'au malheureux Kunda (ce condamné qui nous apportait nos repas et de l'eau trois fois par jour) qui ne voulût aussi nous témoigner la compassion que notre sort lui inspirait. Il balayait ma chambre deux fois par semaine. Un matin, en la balayant, il saisit le moment où Schiller s'était éloigné de deux pas de la porte, et m'offrit un morceau de pain blanc. Je ne l'acceptai point. mais je lui serrai cordialement la main; cette poignée de main l'émut. Il me dit en mauvais alle-

mand (il était Polonais) : — On donne si peu à manger ici, que le signor souffre sûrement de la faim.

Je l'assurai du contraire; mais ce que j'assurais n'était pas croyable.

Le médecin, voyant qu'aucun de nous ne pouvait manger la nourriture que l'on nous avait donnée dans les premiers jours, nous mit tous à ce qu'on appelle *le quart de portion*, c'est-à-dire au régime de l'hôpital. C'étaient trois bouillons très-légers par jour, un petit morceau de rôti d'agneau qu'on pouvait avaler en une bouchée, et environ trois onces de pain blanc. Comme ma santé s'améliorait de jour en jour, mon appétit augmentait, et ce *quart* était vraiment trop peu. J'essayai de revenir à la nourriture ordinaire; mais je n'y gagnai rien : elle me répugnait tant, que je ne pouvais en prendre. Il fallut donc de toute nécessité m'en tenir au *quart*. Pendant plus d'une année je connus toute l'horreur du tourment de la faim, et ce tourment, quelques-uns de mes compagnons le souffrirent encore avec plus de force, eux qui, plus robustes que moi, étaient accoutumés à une nourriture plus abondante. J'en connais qui ac-

ceptèrent du pain de Schiller et des deux autres gardes attachés à notre service, et même du bon Kunda.

— On dit dans la ville qu'on donne bien peu à manger à ces signors, me dit une fois le barbier, jeune apprenti de notre chirurgien.

— C'est très-vrai, répondis-je tout naturellement.

Le samedi suivant (il venait tous les samedis), il voulut me donner en cachette un gros pain blanc. Schiller feignit de ne rien voir. Si je n'eusse écouté que mon estomac, je l'aurais accepté, mais je tins ferme et je le refusai, afin que ce pauvre jeune homme ne fût pas tenté de renouveler ses dons, ce qui à la longue lui eût été à charge.

Je refusai par le même motif tout ce que m'offrait Schiller. Plusieurs fois il m'apporta un morceau de viande bouillie, en me priant de le manger, disant que cela ne lui coûtait rien, que c'était un reste dont il ne savait que faire, et qu'il le donnerait à d'autres, si je ne le prenais pas. J'étais tenté de me jeter dessus pour le dévorer; mais si j'avais accepté, n'aurait-il pas eu tous les jours le désir de me donner quelque chose?

Deux fois seulement, un jour qu'il m'apporta un plat de cerises, et un autre jour quelques poires, ma résolution ne put tenir contre l'aspect irrésistible de ces fruits. Je me repentis d'avoir accepté, précisément parce qu'il ne cessait plus par la suite de m'en offrir.

LXV

Dans les premiers jours, il fut établi que chacun de nous aurait, deux fois la semaine, une heure de promenade. Cette consolation nous fut accordée par la suite de jour à autre, et plus tard tous les jours, excepté les fêtes.

Chacun était conduit séparément à la promenade, entre deux gardes, le fusil sur l'épaule. Comme je me trouvais logé au bout du corridor, je passais, en sortant, devant les prisons de tous les condamnés politiques d'Italie, excepté celle de Maroncelli, qui languissait seul à l'étage inférieur.

— Bonne promenade! murmuraient-ils tous par

le guichet de leur porte; mais il ne m'était pas permis de m'arrêter pour saluer personne.

On descendait un escalier, on traversait une grande cour, et on allait sur un terre-plein exposé au midi, d'où la vue découvrait la ville de Brünn et une grande étendue de pays voisin.

Dans la cour susdite, il y avait toujours beaucoup de condamnés ordinaires qui allaient et venaient de leurs travaux, ou qui se promenaient par groupes en causant. Il y avait dans le nombre plusieurs voleurs italiens, qui me saluaient avec beaucoup de respect, et qui disaient entre eux : — Ce n'est pas un coquin comme nous; cependant sa captivité est plus dure que la nôtre.

En effet, ils avaient beaucoup plus de liberté que moi.

J'entendais ces paroles et bien d'autres encore, et je leur rendais cordialement leur salut. Un d'eux me dit une fois : — Le salut du signor me fait du bien. Le signor voit sans doute sur ma physionomie quelque chose qui n'est pas de la scélératesse? Une passion malheureuse m'a porté à commettre un crime; mais, non, non, signor, je ne suis pas un scélérat!

Et il fondit en larmes. Je lui tendis la main, mais il ne put me la serrer. Mes gardes le repoussèrent, non par méchanceté, mais pour obéir à leurs instructions. Ils ne devaient point me laisser approcher par qui que ce fût. Les condamnés feignaient ordinairement de se dire entre eux les paroles qu'ils m'adressaient, et si mes deux soldats s'apercevaient qu'elles étaient pour moi, ils imposaient silence.

Il passait encore par cette cour des hommes de différentes conditions, étrangers au château, et qui venaient voir le surintendant, le chapelain, le sergent, ou quelqu'un des caporaux. — Voici un Italien, voici un Italien! disaient-ils à voix basse; et ils s'arrêtaient pour me regarder; plusieurs fois je les entendis qui disaient en allemand, croyant que je ne les comprenais point : — Ce pauvre signor ne fera pas de vieux os; il a la mort sur le visage.

En effet, ma santé, qui s'était d'abord améliorée, languissait maintenant faute de nourriture, et de nouveaux accès de fièvre venaient souvent m'assaillir. J'avais peine à traîner ma chaîne jusqu'au lieu de la promenade; là je me jetais sur

l'herbe, et je restais ordinairement ainsi jusqu'à ce que mon heure se fût écoulée.

Les gardes se tenaient debout ou s'asseyaient près de moi, et nous causions ensemble. Un d'eux, nommé Kral, était Bohémien, d'une pauvre famille de paysans; il avait reçu cependant une

certaine éducation et l'avait perfectionnée, autant qu'il l'avait pu, en réfléchissant avec beaucoup de justesse sur les choses de ce monde, et en lisant tous les livres qui lui tombaient entre les mains. Il connaissait Klopstock, Wieland, Goethe, Schiller, et plusieurs autres bons écrivains allemands; il en savait par cœur une infinité de passages et les récitait avec intelligence et sentiment. L'autre garde était un Polonais, nommé Kubitzki, ignorant, mais respectueux et cordial. Leur compagnie m'était très-agréable.

LXVI

A l'une des extrémités de ce terre-plein était l'appartement du surintendant; à l'autre extrémité logeait un caporal avec sa femme et un petit enfant. Quand je voyais quelqu'un sortir de ces habitations, je me levais et je m'approchais de la personne ou des personnes qui venaient, et j'étais comblé de marques de politesse et de compassion.

La femme du surintendant était malade depuis longtemps et dépérissait lentement; elle se faisait quelquefois porter en plein air sur un canapé : on ne saurait dire combien elle était émue en m'exprimant la compassion qu'elle ressentait pour nous tous. Son regard était doux et timide, et, quoique timide, se fixait parfois avec une confiance vive et curieuse sur le regard de celui qui lui parlait.

Je lui dis une fois en riant : — Savez-vous, madame, que vous ressemblez un peu à une personne qui me fut chère?

Elle rougit, et répondit avec une simplicité

aimable et sérieuse tout à la fois : — Ne m'oubliez donc pas quand je serai morte ; priez pour ma pauvre âme et pour les enfants que je laisse sur la terre.

Dès ce jour, elle ne put sortir de son lit ; je ne la vis plus : elle languit encore quelques mois, puis elle mourut.

Elle avait trois enfants, beaux comme de petits amours, et un autre encore à la mamelle. L'infortunée les embrassait souvent en ma présence, et disait : — Qui sait quelle femme deviendra leur mère, après moi ! Quelle qu'elle soit, que le Seigneur lui donne des entrailles de mère, même pour des enfants qui ne sont pas nés d'elle ! Et elle pleurait.

Mille fois je me suis rappelé le souvenir de cette prière et de ces larmes.

Quand elle n'était plus, j'embrassais quelquefois ses enfants, je m'attendrissais et répétais sa prière maternelle. Je pensais à ma mère, aux vœux ardents que son cœur aimant formait sans doute pour moi, et je m'écriais en sanglotant : — Oh ! plus heureuse encore cette mère qui, en mourant, laisse des enfants en bas âge, que celle

qui, après les avoir élevés avec tant de soin, se les voit ravir!

Deux bonnes dames âgées avaient coutume d'être avec ces enfants; l'une était la mère du surintendant, l'autre sa tante : elles voulurent savoir toute mon histoire, et je la leur racontai en abrégé.

— Que nous sommes malheureuses, dirent-elles avec l'expression de la douleur la plus sincère, de ne pouvoir vous soulager en rien! mais soyez sûr que nous prierons pour vous, et que si vous obtenez votre grâce un jour, ce sera une fête pour toute notre famille.

La première de ces dames, qui était celle que je voyais le plus souvent, avait une éloquence douce et persuasive pour me consoler; je l'écoutais avec une reconnaissance filiale, et ses paroles restaient gravées dans mon cœur.

Elle disait des choses que je savais déjà, mais qui me frappaient comme si c'eût été des choses nouvelles : — Que le malheur, loin de dégrader l'homme, l'élève, s'il n'est lâche; que si nous pouvions entrer dans les jugements de Dieu, nous verrions que les vainqueurs sont souvent plus à

plaindre que les vaincus, les heureux que les affligés, les riches que les pauvres dépouillés de tout ; que l'amitié particulière témoignée par l'Homme-Dieu aux infortunés est une grande instruction ; que nous devons nous glorifier de la croix, depuis qu'elle a été portée par un Dieu.

Eh bien! ces deux bonnes dames, que je voyais avec tant de plaisir, dûrent bientôt partir du Spielberg pour des affaires de famille; les petits enfants cessèrent aussi de venir sur le terre-plein. Combien ces pertes m'affligèrent!

LXVII

La gêne que me faisait éprouver la chaîne aux pieds, en m'empêchant de dormir, contribuait à détruire ma santé. Schiller voulait que je réclamasse, et prétendait que le devoir du médecin était de me la faire ôter.

Je ne l'écoutai point pendant quelque temps ; puis je cédai à son conseil et je priai le médecin de

me faire enlever ma chaîne au moins pendant quelques jours, pour que je pusse recouvrer le bienfait du sommeil.

Le médecin répondit que la fièvre n'était pas encore venue à ce point qu'il pût satisfaire à ma demande, et qu'il était nécessaire que je m'habituasse à ma chaîne.

La réponse m'indigna ; j'étais furieux d'avoir fait cette inutile demande.

— Voilà ce que j'ai gagné à suivre votre opiniâtre conseil, dis-je à Schiller.

Je conviens que je lui dis ces paroles assez durement ; ce bon vieillard, assez rude par lui-même, s'en offensa.

— Il déplaît au signor, s'écria-t-il, de s'être exposé à un refus, et moi, il me déplaît que le signor fasse le fier avec moi !

Puis il continua sur ce ton un long sermon : — Les gens orgueilleux font consister la grandeur à ne pas s'exposer à des refus, à n'accepter aucune offre, à rougir de mille inepties. *Alle eseleyen!* (toutes âneries !) vaine grandeur ! ignorance de la vraie dignité ! La vraie dignité consiste en grande partie à ne rougir que des mauvaises actions.

Il dit, sortit, et fit un fracas infernal avec ses clefs.

Je restai abasourdi. — Eh bien! dis-je, cette rude franchise me plaît; elle part du cœur comme ses offres, comme ses conseils, comme sa compassion. Ne m'a-t-il pas dit vrai? A combien de faiblesses ne donné-je pas le nom de dignité, qui ne sont que de l'orgueil?

A l'heure du dîner, Schiller laissa le prisonnier Kunda m'apporter seul l'eau et les deux pots, et il s'arrêta sur le seuil de la porte; je l'appelai.

— Je n'ai point le temps, répondit-il tout sèchement.

Je me levai, et j'allai à lui. — Si vous voulez que mon repas me fasse du bien, lui dis-je, ne me faites plus cette vilaine mine.

— Et quelle mine faut-il faire? me demanda-t-il d'un ton radouci.

— Celle d'un homme jovial, d'un ami, répondis-je.

— Vive la joie! s'écria-t-il; et si le signor veut même me voir danser, pour que son repas lui fasse du bien, le voilà servi.

Et il se mit à gambader d'une manière si bur-

lesque avec ses longues et maigres perches, que j'éclatai de rire; je riais, et j'avais le cœur ému.

LXVIII

Un soir, Oroboni et moi nous étions à la fenêtre, et nous nous plaignions mutuellement d'avoir à souffrir de la faim; nous élevâmes la voix, et les sentinelles crièrent. Le surintendant, qui par malheur passait de ce côté, crut de son devoir de faire appeler Schiller, et de le réprimander vertement de ne pas mieux veiller à nous faire garder le silence.

Schiller vint avec une grande colère s'en plaindre à moi, et m'intima l'ordre de ne plus parler jamais de la fenêtre. Il voulait que je le lui promisse.

— Non, répondis-je, je ne veux pas le promettre.

— Oh! *der Teufel! der Teufel!* (diable! diable!) s'écria-t-il, me dire à moi : « Je ne veux pas! » à moi, qui reçois cette maudite réprimande à cause du signor!

— Je suis fâché, mon cher Schiller, de la réprimande que vous avez reçue, j'en suis véritablement fâché; mais je ne veux pas promettre ce que je sens ne pas pouvoir tenir.

— Et pourquoi le signor ne le tiendrait-il pas?

— Parce que je ne le pourrai pas, parce que la solitude continuelle est un tourment si cruel pour moi que je ne résisterai jamais au besoin de laisser échapper quelques paroles de mon gosier, d'inviter mon voisin à me répondre; et si mon voisin se taisait, j'adresserais la parole aux barreaux de ma fenêtre, aux collines qui sont en face de moi, aux oiseaux qui volent.

— *Der Teufel!* (diable!) et le signor ne veut pas me promettre?

— Non, non, non! m'écriai-je.

Il jeta à terre son bruyant trousseau de clefs, et répéta : « *Der Teufel! der Teufel!* » Ensuite il fondit en larmes et m'embrassa.

— Eh bien! dois-je cesser d'être homme à cause de ces maudites clefs? Le signor est un homme comme il faut, et j'ai plaisir de voir qu'il ne veuille pas promettre ce qu'il ne tiendrait pas : j'aurais fait de même, moi.

Je ramassai les clefs et je les lui donnai.

— Ces clefs, lui dis-je, ne sont pas après tout si *maudites,* puisqu'elles ne peuvent, d'un honnête caporal comme vous, faire un sbire impitoyable.

— Et si je croyais qu'il en pût être autrement, répondit-il, je les porterais à mes supérieurs, et je leur dirais : — Si vous ne voulez pas me donner d'autre pain que celui de bourreau, j'irai demander l'aumône.

Il tira de sa poche son mouchoir, s'essuya les yeux, puis les tint élevés pendant quelques instants, les mains jointes, dans l'attitude de la prière. Je joignis aussi les miennes, et comme lui je priai en silence. Il comprenait que je faisais

des vœux pour lui, comme je comprenais qu'il en faisait pour moi.

En s'en allant, il me dit à voix basse : — Quand le signor s'entretient avec le comte Oroboni, qu'il parle du moins le plus bas possible, il fera deux bonnes choses à la fois : l'une, de m'épargner les cris du surintendant; l'autre, de ne pas faire entendre quelque discours peut-être... dois-je le dire?... quelque discours qui, rapporté, irriterait toujours davantage celui qui peut punir.

Je l'assurai que de nos lèvres il ne sortait jamais de paroles qui, rapportées à qui que ce fût, pussent offenser.

Nous n'avions pas besoin, en effet, d'avertissement pour être prudents. Deux prisonniers qui viennent à communiquer ensemble savent très-bien se créer un jargon, avec lequel ils disent tout, sans être compris de quiconque peut les entendre.

LXIX

Je revenais un matin de la promenade : c'était le 7 août. La porte de la prison d'Oroboni était ouverte, et Schiller, qui s'y trouvait, ne m'avait pas entendu venir. Mes gardes veulent avancer le pas pour fermer cette porte, je les préviens, je m'élance dans la chambre, et me voilà dans les bras d'Oroboni.

Schiller resta stupéfait. — *Der Teufel! der Teufel!* s'écria-t-il, et il leva le doigt pour me menacer; mais ses yeux se remplirent de larmes, et il s'écria en sanglotant : — O mon Dieu! faites miséricorde à ces pauvres jeunes gens et à moi, et à tous les malheureux, vous qui avez été si malheureux aussi sur la terre!

Les deux gardes pleuraient. La sentinelle du corridor, accourue au bruit, pleurait aussi. Oroboni me disait : — Silvio, Silvio, ce jour est un des plus chers de ma vie! Je ne sais ce que

je lui dis ; j'étais hors de moi de joie et de tendresse.

Lorsque Schiller nous conjura de nous séparer,

et que nous fûmes forcés de lui obéir, Oroboni versa un déluge de larmes.

— Nous reverrons-nous jamais sur la terre? me dit-il.

Et je ne le revis plus jamais! Quelques mois après, sa chambre était vide, et Oroboni reposait dans le cimetière que j'avais devant ma fenêtre!

Depuis que nous nous étions vus un moment, il semblait que nous nous aimions encore avec

plus de tendresse, avec plus de force qu'auparavant; on eût dit que nous étions mutuellement devenus plus nécessaires l'un à l'autre.

C'était un beau jeune homme, d'un noble aspect, mais pâle et de mauvaise santé. Ses yeux seuls étaient pleins de vie. Mon affection pour lui était augmentée par la compassion que m'inspiraient sa maigreur et sa pâleur. Il éprouvait la même chose pour moi. Nous sentions tous deux combien il était vraisemblable que l'un de nous aurait bientôt le malheur de survivre à son ami.

Au bout de quelques jours, il tomba malade. Je ne faisais que gémir et pleurer pour lui. Après quelques accès de fièvre, il reprit un peu de force et put revenir à nos conversations amicales. Oh! comme à entendre de nouveau le son de sa voix je me sentais consolé!

— Ne t'abuse pas, disait-il, ce sera pour peu de temps. Aie la force de te préparer à ma perte : inspire-moi du courage avec ton courage.

Quelques jours après cet entretien, on voulut donner une couche de blanc aux murs de nos prisons, et on nous transporta pendant ce temps dans les souterrains. Malheureusement nous ne

fûmes point mis dans des cachots contigus. Schiller me disait qu'Oroboni se portait bien ; mais je le soupçonnais de ne pas vouloir me dire la vérité, et je craignais que la santé déjà si faible de mon ami ne se détériorât dans ces souterrains.

Ah! si j'avais eu du moins dans cette occasion le bonheur d'être près de mon cher Maroncelli! J'entendis cependant sa voix. Nous nous saluâmes en chantant, malgré les cris des gardes.

Dans ce temps, vint nous visiter le médecin en chef de Brünn, appelé peut-être par suite des rapports que le surintendant adressait à Vienne. sur l'extrême faiblesse à laquelle une telle insuffisance de nourriture nous avait tous réduits, ou bien parce qu'il régnait alors dans la prison un scorbut très-épidémique.

Comme je ne connaissais pas le motif de cette visite, je m'imaginais qu'elle avait pour cause une nouvelle maladie d'Oroboni. La crainte de le perdre me donnait une inquiétude indicible. Je fus alors pris d'une forte mélancolie et d'un violent désir de mourir. La pensée du suicide revenait se présenter à mon esprit. Je la combattais; mais j'étais comme un voyageur fatigué. qui, tout en

se disant à lui-même : — C'est mon devoir d'aller jusqu'au but, éprouve le besoin irrésistible de se jeter à terre et de se reposer.

On m'avait dit qu'il y a peu de temps, dans l'un de ces ténébreux cachots, un vieux Bohémien s'était suicidé en s'écrasant la tête contre les murs. Je ne pouvais chasser de mon esprit la tentative de l'imiter. Je ne sais si mon délire n'aurait pas été jusque là, lorsqu'un regorgement de sang me fit croire ma mort prochaine. Je remerciai Dieu de vouloir me donner ainsi la mort et m'épargner un acte de désespoir que ma raison condamnait.

Mais Dieu voulut me conserver. Ce crachement de sang soulagea mes maux. Sur ces entrefaites, je fus reconduit dans mon ancienne prison, où une lumière plus vive, et le voisinage d'Oroboni, qui m'était rendu, me rattachèrent à la vie.

LXX

Je lui confiai l'affreuse mélancolie que j'avais éprouvée pendant notre séparation : et il me dit

que de son côté il avait eu aussi à combattre la pensée du suicide.

— Profitons, disait-il, du peu de temps qui nous est donné de nouveau pour nous fortifier mutuellement du secours de la religion. Parlons de Dieu ; excitons-nous à l'aimer ; rappelons-nous qu'il est la justice, la sagesse, la bonté, la beauté suprême, qu'il est tout ce que nous pouvons admirer de plus sublime. Je te le dis en vérité, la mort n'est pas loin de moi. Je te serai éternellement reconnaissant, si tu contribues à me rendre dans ces derniers jours aussi religieux que j'aurais dû l'être toute ma vie.

Et nos entretiens ne roulaient plus que sur la philosophie chrétienne, et sur la comparaison que nous en faisons avec les pauvretés de la doctrine sensualiste. Tous deux nous nous réjouissions de voir tant de conformité entre le christianisme et la raison ; tous deux, en confrontant ensemble les diverses communions évangéliques, nous voyions que le catholicisme seul peut véritablement résister à la critique ; que ses doctrines consistent dans les dogmes les plus purs et la morale la plus

saine, et non dans les misérables conceptions de l'ignorance humaine.

— Et, me disait Oroboni, si par un hasard que nous ne pouvons espérer, nous rentrions dans le sein de la société, serions-nous assez pusillanimes pour ne pas confesser l'Évangile, pour prendre ombrage, si quelqu'un s'imagine que la prison nous a affaibli l'esprit, et que nous ne sommes devenus plus fermes dans la foi que par faiblesse?

— Mon cher Oroboni, lui dis-je, ta demande me révèle ta réponse, et c'est aussi la mienne. Le comble de la lâcheté, c'est d'être l'esclave des opinions d'autrui, quand on est persuadé de leur fausseté. Je ne crois pas que ni toi ni moi nous ayons jamais cette lâcheté.

Dans ces effusions de cœur, je commis une faute. J'avais juré à Giuliano de ne confier jamais à personne, en découvrant son véritable nom, les relations qui avaient existé entre nous. Je racontai tout à Oroboni, en lui disant : — Dans le monde, pareille chose ne s'échapperait jamais de mes lèvres; mais ici, nous sommes dans un tombeau, et quand même tu en sortirais, je sais que je puis me fier à toi.

Cette âme honnête se taisait.

— Pourquoi ne me réponds-tu pas? lui dis-je.

Enfin, il se mit à me blâmer sérieusement d'avoir trahi un secret. Son reproche était juste. Il n'est point d'amitié si intime, si fortifiée qu'elle soit par la vertu, qui puisse autoriser une pareille violation.

Mais puisque ma faute était commise, Oroboni sut en tirer un bien pour moi. Il avait connu Giuliano, et savait plusieurs traits honorables de sa vie. Il me les raconta en disant : — Cet homme s'est conduit si souvent en chrétien, qu'il ne peut porter jusqu'à la tombe sa fureur anti-religieuse. Espérons, espérons qu'il en sera ainsi; et toi, Silvio, sache lui pardonner de tout cœur sa mauvaise humeur, et prie pour lui!

Ces paroles étaient sacrées pour moi.

LXXI

Ces conversations, tantôt avec Oroboni, tantôt avec Schiller ou d'autres, n'occupaient cependant

qu'une faible partie de mes longues journées; et il n'était pas rare même que je ne pusse aucunement m'entretenir avec le premier.

Que faisais-je dans une si grande solitude ?

Voici quelle était toute ma vie d'alors. Je me levais toujours à l'aube; et, debout sur mon grabat, je me cramponnais aux barreaux de ma fenêtre et je disais mes prières. Oroboni était déjà à sa fenêtre, ou ne tardait pas à y venir. Après nous être salués, chacun de nous continuait à élever silencieusement ses pensées vers Dieu. Autant nos cachots étaient horribles, autant le spectacle de la nature nous paraissait beau. Ce ciel, cette campagne, ce mouvement dans le lointain des créatures vivantes de la vallée, ces voix de paysannes, ces rires, ces champs, nous égayaient, nous faisaient sentir plus chèrement la présence de celui qui est si magnifique dans sa bonté, et dont nous avions tant besoin.

Venait ensuite la visite que les gardes nous faisaient tous les matins. Ceux-ci donnaient un coup d'œil dans la chambre, pour voir si tout était en ordre; ils examinaient ma chaîne, anneau par anneau, pour s'assurer qu'elle n'avait été rompue

par aucun accident, ni par quelque mauvaise intention, ou plutôt (car il était impossible de rompre la chaîne), ils ne faisaient cette inspection que pour obéir fidèlement aux prescriptions de la discipline. Si c'était le jour de la visite du médecin. Schiller demandait si on voulait lui parler, et il en prenait note.

La ronde terminée, Schiller revenait, accompagné de Kunda, qui était chargé de nettoyer les chambres.

Un instant après, on nous apportait le déjeuner. C'était un demi-pot d'un bouillon rougeâtre, avec trois petites tranches de pain. Je mangeais le pain, et je ne prenais pas de bouillon.

Ensuite je me mettais à étudier. Maroncelli avait apporté d'Italie beaucoup de livres; tous mes compagnons en avaient apporté aussi, les uns plus, les autres moins. Le tout ensemble formait une bonne petite bibliothèque. Nous espérions, en outre, pouvoir l'augmenter avec notre argent. On n'avait pas encore reçu de réponse de l'empereur, sur la permission que nous lui demandions de lire nos livres et d'en faire acheter d'autres; mais en attendant, le gouverneur de

Brünn nous accordait *provisoirement* la faculté d'avoir chacun deux livres près de nous, et de les changer chaque fois que nous le voulions. Vers les neuf heures, venait le surintendant; et si le médecin avait été demandé, celui-ci l'accompagnait.

Il me restait encore après cela un autre intervalle de temps pour l'étude avant l'heure du dîner, qui avait lieu à onze heures.

Jusqu'au coucher du soleil, je n'avais plus de visites; je me remettais à étudier. Schiller et Kunda venaient alors changer mon eau; un instant après, le surintendant revenait avec quelques gardes faire la ronde du soir, inspecter ma chambre et les anneaux de ma chaîne.

Une des heures de la journée, tantôt avant le dîner, tantôt après, selon le bon plaisir des gardes, était consacrée à la promenade.

Après la visite du soir, Oroboni et moi nous nous mettions à causer ensemble : c'étaient ordinairement nos entretiens les plus longs. Nous en avions aussi quelquefois par extraordinaire le matin, ou tout de suite après dîner, mais ceux-là étaient presque toujours très-courts.

Quelquefois les sentinelles étaient si compatissantes qu'elles nous disaient : — Un peu plus bas, signors, autrement le châtiment tombera sur nous.

D'autres fois elles feignaient de ne pas s'apercevoir que nous parlions; puis, voyant venir le sergent, elles nous priaient de nous taire jusqu'à ce que celui-ci fût passé; et à peine était-il parti, elles nous disaient : — Vous le pouvez maintenant, mais le plus bas possible.

Il arrivait parfois que quelques-uns de ces soldats osaient s'entretenir avec nous, satisfaire à nos demandes, et nous donner quelque nouvelle d'Italie.

A de certains discours, nous ne répondions qu'en les priant de se taire : il était naturel que nous doutassions si toutes leurs paroles n'étaient que l'expansion d'un cœur ingénu, ou bien une ruse pour scruter nos âmes; cependant je penche beaucoup plus à croire que ces soldats parlaient avec sincérité.

LXXII

Un soir nous avions des sentinelles très-complaisantes ; Oroboni et moi nous ne nous donnions pas la peine de comprimer notre voix. Maroncelli, s'étant cramponné à la fenêtre de son souterrain, nous entendit et distingua ma voix. Il ne put se retenir ; il me salua en chantant. Il me demandait comment je me portais et m'exprimait, dans les termes les plus tendres, son regret de n'avoir pu encore obtenir que nous fussions mis ensemble. Cette faveur, je l'avais aussi demandée ; mais ni le surintendant du Spielberg, ni le gouverneur de Brünn n'avaient le pouvoir de nous l'accorder. Notre désir mutuel avait été transmis à l'empereur, et aucune réponse jusqu'alors n'était venue.

Outre ce jour que nous nous saluâmes dans les souterrains en chantant, j'avais entendu plusieurs

fois, de l'étage supérieur, les chants de Maroncelli, mais sans en saisir le sens, et je les avais à peine entendus quelques instants, car on ne le laissait pas continuer.

Ce jour-là il éleva beaucoup plus la voix, et ne fut pas interrompu sitôt. Je compris tout. Il n'y a point de langage pour dire l'émotion que j'éprouvai.

Je lui répondis, et nous continuâmes notre dialogue environ un quart-d'heure; enfin on changea les sentinelles du terre-plein; et celles qui vinrent ne furent pas complaisantes. Nous nous disposions à reprendre le chant; mais des cris furieux s'élevèrent pour nous maudire, et nous fûmes obligés de les respecter.

Je me représentais Maroncelli gisant depuis si longtemps dans cette prison, bien autrement pire que la mienne; je me figurais la tristesse qui devait souvent l'opprimer, et le dommage que sa santé devait en souffrir : une profonde angoisse m'accablait.

Je pus enfin pleurer; mais les larmes ne me soulagèrent pas : je fus pris d'un grand mal de tête, accompagné d'une fièvre violente. Je ne

pouvais me tenir sur mes pieds ; je me jetai sur ma paillasse. Mes convulsions augmentèrent ; des

spasmes horribles m'oppressaient la poitrine. Cette nuit-là je crus mourir.

Le jour suivant, la fièvre avait cessé, ma poitrine allait mieux ; mais il me semblait que j'avais le cerveau en feu : et je pouvais à peine remuer la tête sans y réveiller d'atroces douleurs.

Je dis mon état à Oroboni ; lui aussi se sentait plus mal qu'à l'ordinaire.

— Ami, me dit-il, il n'est pas loin le jour où

l'un de nous ne pourra plus venir à la fenêtre. Chaque fois que nous nous saluons peut être la dernière. Tenons-nous donc prêts tous deux, l'un à mourir, l'autre à survivre à son ami.

Sa voix était émue; je ne pouvais lui répondre. Nous restâmes un instant en silence; puis il reprit :

— Que tu es heureux de savoir l'allemand! tu pourras du moins te confesser! J'ai demandé un prêtre qui sache l'italien; on m'a dit qu'il n'y en avait point. Mais Dieu voit mon désir; et depuis que je me suis confessé à Venise, en vérité, il me semble n'avoir rien qui pèse sur ma conscience.

— Moi au contraire, lui dis-je, je me suis confessé à Venise avec une âme pleine de rancune, et je fis pis que si j'avais refusé les sacrements; mais si maintenant on m'accorde un prêtre, je t'assure que je me confesserai de tout mon cœur et en pardonnant à tout le monde.

— Que le ciel te bénisse! s'écria-t-il; tu me donnes une grande consolation. Faisons tous deux notre possible pour être éternellement unis dans la félicité des cieux, comme nous l'avons été dans ces jours d'infortune!

Le lendemain, je l'attendis à la fenêtre; il ne vint point. Je sus par Schiller qu'il était gravement malade.

Huit ou dix jours après, il était mieux, et revint me saluer. Je souffrais, mais je pouvais encore me soutenir. Plusieurs mois se passèrent ainsi, pour lui et pour moi, dans ces alternatives de mieux et de pire.

LXXIII

Je pus me traîner ainsi jusqu'au 11 janvier 1823. Le matin de ce jour-là, je me levai avec un léger mal de tête, mais avec une disposition à tomber en défaillance. Mes jambes tremblaient sous moi, et j'avais peine à respirer.

Oroboni aussi était malade depuis deux ou trois jours et ne se levait plus.

On m'apporte la soupe, j'en goûte à peine une cuillerée, puis je tombe privé de tout sentiment. Quelque temps après, la sentinelle du corridor regarda par hasard à travers le guichet; et, me

voyant gisant à terre, le pot renversé auprès de moi, elle me crut mort et appela Schiller.

Le surintendant vint aussi ; le médecin fut appelé tout aussitôt, et on me mit au lit. J'eus beaucoup de peine à recouvrer mes sens.

Le médecin dit que j'étais en danger et me fit ôter les fers. Il m'ordonna je ne sais quel cordial ; mais mon estomac ne pouvait rien retenir. Mon mal de tête augmentait d'une manière horrible.

Le gouverneur fut instruit immédiatement de ma maladie ; il expédia un courrier à Vienne pour savoir comment je devais être traité. On répondit de ne point me mettre dans l'infirmerie, mais de me servir en prison avec le même soin que si j'étais dans l'infirmerie. De plus, on autorisait le surintendant à me fournir des bouillons et des soupes de sa cuisine, tant que durerait la gravité du mal.

Cette dernière permission me fut d'abord inutile : aucune nourriture, aucune boisson ne passait. Mon état empira pendant toute une semaine, je délirais jour et nuit.

Kral et Kubitzky me furent donnés pour infirmiers ; tous deux me servaient avec affection.

Chaque fois que j'étais un peu dans mon bon sens, Kral me répétait :

— Que le signor ait confiance en Dieu; Dieu seul est bon.

— Priez pour moi, lui disais-je; priez Dieu, non pas de me rendre la santé, mais d'accepter mes malheurs et ma mort en expiation de mes péchés.

Il m'engagea à demander les sacrements.

— Si je ne les ai pas encore demandés, répondis-je, attribuez-le à la faiblesse de ma tête; mais ce sera pour moi une grande consolation de les recevoir.

Kral rapporta mes paroles au surintendant; on fit venir le chapelain des prisons.

Je me confessai, je communiai, et je reçus les saintes huiles. Je fus content de ce prêtre. Il se nommait Sturm. Les réflexions qu'il me fit sur la justice de Dieu, sur l'injustice des hommes, sur le devoir du pardon, sur la vanité de toutes les choses du monde, n'étaient point des trivialités; elles portaient l'empreinte d'un esprit noble et cultivé et d'un vif sentiment du véritable amour de Dieu et du prochain.

LXXIV

L'effort d'attention que je fis pour recevoir les sacrements sembla d'abord épuiser mes forces; mais il me soulagea ensuite, en me plongeant dans une léthargie de plusieurs heures, qui me reposa.

Je me réveillai un peu moins souffrant; et voyant Schiller et Kral près de moi, je pris leurs mains et les remerciai de leurs soins.

Schiller me dit : — Mon œil est exercé à voir des malades; je parierais que le signor n'en mourra pas.

— Et vous ne croyez pas me faire là un mauvais pronostic? lui dis-je.

— Non, répondit-il; les misères de la vie sont grandes, il est vrai; mais celui qui les supporte avec noblesse d'âme et avec humilité gagne toujours quelque chose à vivre.

Puis il ajouta : — Si le signor vit, j'espère qu'il aura bientôt une grande consolation. Il a demandé à voir le signor Maroncelli?

— Je l'ai tant de fois demandé inutilement que je n'ose plus l'espérer.

— Espérez, espérez, signor, et répétez encore votre demande.

Je la renouvelai en effet ce jour même. Le surintendant me dit également d'espérer ; il ajouta que non-seulement il était vraisemblable que Maroncelli pourrait me voir, mais qu'il était même possible qu'il me fût donné pour infirmier, et, par la suite, pour compagnon inséparable.

Comme tous les prisonniers d'État avaient la santé plus ou moins délabrée, le gouverneur avait demandé à Vienne de nous mettre tous deux par deux afin que l'un pût servir de soutien à l'autre.

J'avais demandé aussi la grâce d'écrire un dernier adieu à ma famille.

Vers la fin de la seconde semaine, ma maladie eut une crise, et le danger s'éloigna.

Je commençais à me lever, lorsqu'un matin ma porte s'ouvre, et je vois entrer d'un air riant le surintendant, Schiller et le médecin. Le premier court à moi et me dit : — Nous avons la permission de vous donner pour compagnon Maroncelli, et de vous laisser écrire une lettre à vos parents.

La joie me coupa la respiration, et le pauvre

surintendant, qui, par l'impétuosité de son bon cœur, avait manqué de prudence, me crut perdu.

Quand je repris mes sens et que je me souvins de la nouvelle qu'on m'avait annoncée, je priai de ne point retarder la jouissance d'un si grand bonheur. Le médecin y consentit, et Maroncelli fut conduit dans mes bras.

Oh! quel moment fut celui-là! — Tu vis! nous écriâmes-nous tous les deux. O mon ami, ô mon frère, quel jour heureux il nous est encore donné de voir! Dieu en soit béni!

Mais à notre joie, qui était immense, se joignait une immense compassion. Maroncelli devait être moins frappé que moi en me trouvant dans un pareil état de dépérissement : il savait quelle grave maladie j'avais faite; mais moi, tout en pensant à ce qu'il avait pu souffrir, je ne me le figurais point si changé; il était à peine reconnaissable. Ce teint, autrefois si beau, si fleuri, était consumé par la douleur, par la faim, par le mauvais air d'une prison ténébreuse.

Cependant nous voir, nous parler, n'être plus enfin séparés l'un de l'autre, c'était pour nous une grande consolation. Oh! combien de choses nous

avions à nous communiquer, à nous rappeler, à nous redire! Quelle douceur de pleurer ensemble! Quelle harmonie dans toutes les idées! Quelle satisfaction de nous trouver d'accord en fait de religion; de haïr l'un et l'autre l'ignorance et la barbarie, mais de ne haïr aucun être vivant; de plaindre les ignorants et les barbares, et de prier pour eux!

LXXV

On m'apporta une feuille de papier et un encrier pour écrire à mes parents.

Comme la permission n'avait été donnée en réalité qu'à un moribond qui désirait faire à sa famille ses derniers adieux, je craignais que ma lettre ne fût point expédiée si elle contenait maintenant autre chose; je me bornai donc à prier avec la plus vive tendresse mes parents, mes frères et sœurs, de se résigner à mon sort, les assurant que moi-même j'y étais résigné.

Toutefois cette lettre fut expédiée, comme je le sus ensuite, lorsqu'après tant d'années je revis

le toit paternel. Ce fut la seule que mes parents purent avoir de moi, pendant ma longue captivité. Je n'en reçus jamais aucune d'eux : celles qu'ils m'écrivaient furent toujours retenues à Vienne. Mes autres compagnons d'infortune étaient également privés de toutes relations avec leur famille.

Nous demandâmes nombre de fois la faveur d'avoir au moins du papier et un encrier pour étudier. et d'employer notre argent à acheter des livres : nos prières réitérées ne furent jamais exaucées.

Le gouverneur continuait cependant à nous permettre de lire nos livres.

Nous eûmes aussi, par sa bonté, quelque amélioration dans le régime de notre nourriture : mais, hélas! cela dura trop peu ; il avait consenti qu'au lieu d'être fournis par la cuisine du traiteur des prisons, nous le fussions par celle du surintendant; un léger supplément de fonds avait été assigné par lui à cet usage. Ces dispositions ne furent pas confirmées ; mais tant que dura ce bienfait, j'en éprouvai beaucoup de soulagement. Maroncelli reprit aussi un peu de force : quant au malheureux Oroboni, il était trop tard.

Ce dernier avait eu pour compagnon, d'abord l'avocat Solera, puis le prêtre D. Fortini.

Lorsque nous fûmes mis deux par deux dans toutes les prisons, la défense de parler aux fenêtres nous fut renouvelée, avec menace pour le contrevenant d'être rejeté dans la solitude. Nous violâmes quelquefois cette défense, à dire vrai, pour nous saluer; mais nous ne fîmes plus de longues conversations.

Le caractère de Maroncelli était en parfaite harmonie avec le mien; le courage de l'un soutenait le courage de l'autre. Si l'un de nous se laissait aller à la tristesse ou à des frémissements de colère contre les rigueurs de notre condition, l'autre égayait son ami par quelques plaisanteries ou par des raisonnements placés à propos; un doux sourire venait presque toujours tempérer nos douleurs.

Tant que nous eûmes des livres, bien que nous les eussions déjà relus au point de les savoir par cœur, c'était pour notre esprit une douce pâture; continuellement ils étaient le sujet de nouveaux examens, de nouvelles comparaisons, de nouveaux jugements, de nouvelles

rectifications, etc. Nous lisions ou nous méditions en silence une grande partie de la journée. et nous donnions à la conversation le temps du dîner, celui de la promenade et toute la soirée.

Maroncelli, dans son souterrain, avait composé plusieurs vers d'une grande beauté. Il me les récitait et en composait d'autres. J'en composais aussi, et je les lui récitais. Notre mémoire s'exerçait à retenir tout cela. Nous acquîmes par là une admirable facilité pour composer par cœur de longues productions poétiques, les polir et les repolir un nombre infini de fois, et les amener au même degré de perfection possible que nous aurions pu leur donner en les écrivant. Maroncelli fit ainsi peu à peu, et retint plusieurs milliers de vers lyriques et épiques; je composai la tragédie de *Leoniero da Dertona* et différentes autres choses.

LXXVI

Oroboni, après avoir beaucoup souffert pendant l'hiver et le printemps, se trouva plus mal

encore pendant l'été. Il cracha le sang et tomba en hydropisie.

Je laisse à penser quelle était notre affliction, quand notre ami se mourait si près de nous, sans qu'il nous fût possible de rompre cette cruelle muraille qui nous empêchait de le voir et de lui offrir nos services!

Schiller nous apportait de ses nouvelles. L'infortuné jeune homme souffrit d'affreuses douleurs; mais son courage ne se démentit jamais. Il reçut les secours spirituels du chapelain, qui, par bonheur, savait le français.

Il mourut le jour de sa fête, le 13 juin 1825. Quelques heures avant de rendre le dernier soupir, il parla de son père octogénaire, s'attendrit et pleura. Puis il se reprit en disant : — Mais pourquoi pleurer le plus fortuné de mes chers parents, puisqu'il est à la veille de me rejoindre au séjour de la paix éternelle?

Ses dernières paroles furent : — Je pardonne de tout mon cœur à mes ennemis.

D. Fortini lui ferma les yeux; c'était son ami d'enfance, homme tout religion et tout charité.

Pauvre Oroboni! Quel froid glacial s'empara

de tous nos membres, quand on nous dit qu'il n'était plus!... Nous entendîmes la voix et les pas de celui qui vint prendre le cadavre!... et nous vîmes de notre fenêtre le char funèbre qui le

conduisait au cimetière! Il était traîné par deux condamnés ordinaires: quatre gardes l'accompa-

gnaient. Nous suivîmes des yeux le triste convoi jusqu'au cimetière. Il entra dans l'enceinte, s'arrêta à un coin : là était la fosse.

Peu d'instants après, le char, les condamnés et les gardes revinrent. Kubitsky était du nombre de ces derniers. Il me dit (noble pensée, surprenante dans un homme sans éducation!) : — J'ai bien remarqué le lieu de la sépulture, afin que si quelque parent ou ami peut un jour obtenir la permission de prendre ses ossements et de les porter dans sa patrie, on sache où ils reposent.

Combien de fois Oroboni m'avait dit en regardant de sa fenêtre le cimetière : — Il faut que je m'habitue à l'idée d'aller pourrir là-bas : et cependant j'avoue que cette idée me fait frissonner. Il me semble qu'on ne doit pas être aussi bien enseveli dans ce pays que dans notre chère péninsule.

Puis il riait et s'écriait : — Enfantillage! quand un vêtement est usé, et qu'il faut le quitter, qu'importe où il soit jeté?

D'autres fois il disait : — Je me prépare à la mort; mais je m'y serais résigné plus volontiers à une condition : rentrer à peine sous le toit pa-

ternel, embrasser les genoux de mon père, entendre une parole de bénédiction, et mourir.

Il soupirait et ajoutait : — Si ce calice ne peut s'éloigner, ô mon Dieu, que votre volonté soit faite !

Et le dernier jour de sa vie, il dit encore, en embrassant un crucifix que Kral lui présentait : — Vous qui étiez Dieu, vous eûtes cependant horreur de la mort, et vous disiez : « S'il est pos- » sible, que ce calice passe loin de moi! » pardonnez si je le dis aussi. Mais je répète encore vos autres paroles : « Cependant, qu'il soit fait non » selon ma volonté, mais selon la vôtre. »

LXXVII

Après la mort d'Oroboni, je tombai malade de nouveau. Je croyais rejoindre bientôt mon pauvre ami et je le désirais. Mais aurais-je pu me séparer sans regret de Maroncelli?

Plusieurs fois, pendant qu'assis sur la paillasse il lisait et composait, ou que feignant peut-être, à

mon exemple, de chercher une distraction dans l'étude, il méditait sur nos malheurs, moi, je le regardais douloureusement et je me disais : — Que ta vie sera encore plus triste, lorsque le souffle de la mort m'aura atteint, lorsque tu me verras emporter de cette chambre, lorsqu'en regardant le cimetière tu diras : « Silvio aussi est là! »

Et je m'attendrissais sur le sort de ce pauvre ami; je faisais des vœux pour qu'on lui donnât un autre compagnon, capable de l'apprécier comme je le faisais, ou pour que le Seigneur, prolongeant mon martyre, me laissât le soin d'adoucir les tourments de cet infortuné, en les partageant.

Je ne dis pas combien de fois mes maladies s'en allèrent et reparurent. L'assistance que, pendant leur durée, je recevais de Maroncelli, était celle du frère le plus tendre. Il s'apercevait des moments où la conversation me fatiguait, et alors il gardait le silence; il s'apercevait des moments où ses paroles pouvaient me soulager, et alors il trouvait toujours quelque sujet conforme aux dispositions de mon esprit, tantôt en s'efforçant de les seconder, tantôt en cherchant à les changer

insensiblement. Des esprits plus élevés que le sien, je n'en avais jamais connu ; pareils au sien, un bien petit nombre. Un grand amour pour la justice, une grande tolérance, une grande confiance dans la vertu humaine et dans les secours de la Providence, un très-vif sentiment du beau dans tous les arts, une imagination riche de poésie, toutes les qualités les plus aimables de l'esprit et du cœur, s'unissaient en lui pour me le rendre cher.

Je n'oubliais pas Oroboni, et chaque jour je gémissais de sa mort; mais souvent mon cœur se dilatait à la pensée que ce bien-aimé, libre de tous les maux et au sein de la Divinité, devait mettre au nombre de ses contentements celui de me voir avec un ami non moins affectueux que lui.

Une voix semblait m'assurer dans l'âme qu'Oroboni n'était plus dans le lieu des expiations; cependant je priais toujours pour lui. Plusieurs fois je crus le voir en songe prier aussi pour moi; et ces songes, j'aimais à me persuader qu'ils n'étaient point l'effet du hasard, mais bien de véritables manifestations de son image, que Dieu permettait pour me consoler. Je m'exposerais au ridicule, si

je rapportais ici la vivacité de ces songes, et la satisfaction réelle qu'ils me laissaient pendant des journées entières.

Les sentiments religieux et mon amitié pour Maroncelli adoucissaient chaque jour davantage mes afflictions. La seule idée qui m'épouvantât, c'était la possibilité que cet infortuné, d'une santé déjà délabrée, quoique moins menaçante que la mienne, ne me précédât au tombeau. Chaque fois qu'il était malade, je tremblais; chaque fois que je le voyais reprendre un peu, c'était une fête pour moi.

La peur que j'avais de le perdre donnait continuellement plus de force à mon affection pour lui; et la peur qu'il avait à son tour de me perdre produisait en lui le même effet.

Oh! il y a encore bien de la douceur dans ces alternatives de craintes et d'espérances pour le seul être chéri qui nous reste! Notre destinée était assurément une des plus misérables qu'il y eût sur la terre; et cependant cette estime et cette amitié sans bornes qui nous unissaient, formaient au milieu de nos douleurs une sorte de félicité, et nous la sentions bien réellement.

LXXVIII

J'aurais désiré que le chapelain, dont j'avais été si content lors de ma première maladie, nous eût été accordé pour confesseur, et que nous pussions le voir de temps à autre, même sans nous trouver gravement malades. Mais, au lieu de lui confier cette place, le gouverneur nous donna un augustin, nommé le père Baptiste, en attendant que sa nomination fût confirmée de Vienne, ou qu'on en nommât un autre.

Je craignais de perdre au change; je me trompais. Le père Baptiste était un ange de charité: ses manières étaient distinguées et même élégantes; il raisonnait profondément sur les devoirs de l'homme.

Nous le priâmes de nous visiter souvent. Il venait tous les mois, et plus fréquemment, lorsqu'il le pouvait. Il nous apportait aussi quelques livres, avec la permission du gouverneur, et nous disait, de la part de son abbé, que toute la biblio-

thèque du couvent était à notre disposition. C'eût été une grande consolation pour nous, si cela avait duré. Cependant nous en profitâmes pendant plusieurs mois.

Après la confession, il s'arrêtait longtemps avec nous pour causer; toute sa conversation décelait une âme droite, noble, vivement pénétrée de la grandeur et de la sainteté de l'homme. Nous eûmes le bonheur de jouir, environ une année, de ses lumières et de son affection, et jamais il ne se démentit. Jamais une syllabe qui pût faire soupçonner des intentions politiques, étrangères à son ministère; jamais le plus léger manquement aux égards les plus délicats.

Dans les commencements, à dire vrai, je me défiais de lui; je m'attendais à le voir employer toute la pénétration de son esprit à des investigations déplacées. Une pareille défiance n'est que trop naturelle dans un prisonnier d'État; mais quel soulagement on éprouve, lorsqu'elle se dissipe, lorsqu'on ne découvre dans l'interprète de Dieu d'autre zèle que celui de la cause de Dieu et de l'humanité!

Il avait une manière à lui toute particulière et

très-efficace de donner des consolations. Je m'accusais, par exemple, de frémissements de colère contre les rigueurs du régime de notre prison ; il moralisait un instant sur la nécessité de souffrir avec courage et en pardonnant ; puis il se mettait à dépeindre, sous les couleurs les plus vives, les misères des autres conditions que la mienne. Il avait beaucoup vécu dans les villes et dans les campagnes, parmi les grands et les petits, et il avait médité avec fruit sur les injustices humaines ; il savait peindre habilement les passions et les mœurs des différentes classes sociales. Partout il me montrait des forts et des faibles, des oppresseurs et des opprimés ; partout la nécessité ou de haïr nos semblables, ou de les aimer avec une généreuse indulgence et avec une noble compassion. Les exemples qu'il citait pour me rappeler combien le malheur est général, et quels bons effets on peut en tirer, n'avaient rien de singulier ; c'étaient même des faits tout à fait ordinaires ; mais il les rapportait avec des paroles si justes, si puissantes, qu'elles me faisaient fortement sentir les conclusions que je devais en tirer.

Oh ! oui, chaque fois que je venais d'entendre

ces tendres reproches, ces nobles conseils, je brûlais d'amour pour la vertu, je ne haïssais plus personne, j'aurais donné ma vie pour le moindre de mes semblables, je bénissais Dieu de m'avoir fait homme.

Oh! infortuné, celui qui ne sent pas tout ce qu'il y a de sublime dans la confession! infortuné, celui qui, pour paraître au-dessus du vulgaire, se croit obligé de la regarder avec mépris! On peut savoir ce qu'il faut pour être vertueux, mais il n'en est pas moins vrai qu'il est utile de se l'entendre répéter, et qu'il ne suffit pas de nos propres réflexions et de nos bonnes lectures; non, le discours vivant d'un homme a une toute autre puissance que n'ont ni nos lectures, ni nos propres réflexions! L'âme en est plus ébranlée; les impressions qu'elle reçoit sont plus profondes. Dans le frère qui parle il y a une vie, un à-propos qu'on chercherait souvent en vain dans les livres et dans ses propres pensées.

LXXIX

Au commencement de 1824, le surintendant, qui avait ses bureaux à l'une des extrémités de notre corridor, les transporta ailleurs, et les chambres qui les composaient, avec d'autres dépendances, furent changées en prisons. Nous comprîmes, hélas! qu'on devait attendre d'Italie de nouveaux prisonniers d'État.

Arrivèrent bientôt en effet ceux d'un troisième procès, tous de mes amis ou de mes connaissances... Oh! quand je sus leurs noms, quelle fut ma tristesse! Borsieri était un de mes plus anciens amis. J'étais attaché à Confalonieri depuis moins de temps, mais je l'aimais de tout mon cœur. Si j'avais pu, en me condamnant au *carcere durissimo,* ou à tout autre tourment imaginable, subir pour eux leur peine et les délivrer, Dieu sait avec quelle joie je l'aurais fait?

Je ne dis pas seulement donner la vie pour eux :

qu'est-ce, hélas! que donner sa vie? Souffrir, c'est bien plus!

J'aurais eu alors bien besoin des consolations du père Baptiste; on ne lui permit plus de venir.

De nouveaux ordres arrivèrent, pour le maintien de la discipline la plus sévère. Le terre-plein qui nous servait de promenade fut d'abord entouré d'une palissade, de manière à ce que personne dans le lointain, même avec des télescopes, ne pût nous voir; nous perdîmes ainsi le magnifique spectacle des collines environnantes et de la ville qu'elles dominaient. C'était peu. Pour aller à ce terre-plein, il fallait, comme je l'ai dit, traverser la cour, et dans cette cour beaucoup de monde pouvait nous voir. Afin de nous mieux cacher à tous les regards, on nous enleva ce lieu de promenade, et on nous en donna un autre très-petit, qui touchait à notre corridor, et qui était en plein couchant, comme nos chambres.

Je ne puis exprimer combien ce changement de promenade nous affligea. Je n'ai point fait remarquer toutes les consolations que nous éprouvions dans le lieu qu'on nous enlevait : la vue des enfants du surintendant, leurs chers embrasse-

ments dans l'endroit même où nous avions vu leur pauvre mère malade, peu de jours avant sa mort ; quelques mots échangés avec le forgeron qui logeait là tout près ; les joyeuses chansons et la musique d'un caporal qui pinçait de la guitare ;

et enfin un innocent amour, un amour qui n'était ni de moi ni de mon compagnon, l'amour d'une bonne Hongroise, femme d'un caporal, marchande de fruits : elle s'était éprise de Maroncelli.

Déjà, avant qu'on l'eût mis avec moi, cette femme et lui se voyaient presque tous les jours, et un peu d'amitié s'était établi entre eux. Il avait

l'âme si pure, si noble, si candide, qu'il ignorait entièrement l'amour de la compatissante créature. C'est moi qui le lui fis remarquer. Il hésita d'abord à me croire, et dans le seul doute que je pouvais avoir raison, il résolut de se montrer plus froid avec elle. Mais ce surcroît de réserve, au lieu d'éteindre l'amour de la Hongroise, semblait l'augmenter.

Comme la fenêtre de sa chambre était à peine élevée d'une coudée au-dessus du sol du terre-plein, elle sautait de notre côté sous prétexte d'étendre du linge au soleil ou de vaquer à toute

autre occupation; là, elle s'arrêtait à nous regarder, et, si elle le pouvait, entamait la conversation.

Nos pauvres gardes, toujours fatigués d'avoir peu ou point dormi la nuit, saisissaient volontiers l'occasion de venir dans ce coin, où, sans être vus de leurs supérieurs, ils pouvaient s'asseoir sur l'herbe et sommeiller. Maroncelli se trouvait alors dans un grand embarras, tant l'amour de cette infortunée était manifeste; mon embarras était encore plus grand. Néanmoins de pareilles scènes, qui n'eussent été que risibles si cette femme nous eût inspiré peu de respect, étaient sérieuses pour nous, et je pourrais dire pathétiques. La malheureuse Hongroise avait une de ces physionomies qui révèlent, à n'en point douter, l'habitude de la vertu et le besoin de l'estime; elle n'était point belle, mais elle avait une telle expression gracieuse, que les traits de son visage, bien qu'irréguliers, paraissaient s'embellir à chaque sourire, à chaque mouvement de ses muscles.

S'il entrait dans mon sujet de parler d'amour, j'aurais bien des choses à dire sur cette femme infortunée et vertueuse, maintenant morte; mais qu'il me suffise d'avoir indiqué un des rares événements de notre captivité.

LXXX

Ces nouvelles rigueurs rendaient chaque jour notre vie plus monotone. Toutes les années 1824, 1825, 1826, 1827, comment les passâmes-nous? On nous enleva l'usage de nos livres, que le gouverneur nous avait provisoirement accordé. La prison devint pour nous une véritable tombe, dans laquelle la tranquillité du tombeau ne nous était pas même laissée. Chaque mois, à un jour indéterminé, arrivait, avec un lieutenant et ses gardes, le directeur de la police, chargé de faire une perquisition minutieuse; on nous mettait tout nus, on examinait toutes les coutures de nos vêtements; et dans la crainte qu'il n'y eût quelque lettre ou toute autre chose de cachée, on décousait nos paillasses pour en fouiller l'intérieur. Bien qu'on ne pût nous trouver rien de clandestin, cette visite hostile et de surprise, répétée sans but, avait je ne sais quoi qui m'irritait et qui chaque fois me donnait la fièvre.

Les années précédentes m'avaient paru si malheureuses, et maintenant j'y pensais avec regret comme à un temps de chères délices. Où étaient ces heures passées avec tant de plaisir dans l'étude de la Bible ou d'Homère? A force de lire Homère dans l'original, la faible connaissance que j'avais du grec s'était augmentée, et je m'étais passionné pour cette langue. Combien je regrettais de ne pouvoir en continuer l'étude! Le Dante, Pétrarque, Shakspeare, Byron, Walter-Scott, Schiller, Goëthe, etc., que d'amis m'étaient enlevés! Parmi ces livres je comptais aussi quelques ouvrages de morale chrétienne, comme Bourdaloue, Pascal, l'Imitation de Jésus-Christ, la Philothée, etc., livres qui, lus avec une critique étroite et mesquine, en se récriant sur les moindres défauts de goût, sur la moindre pensée peu solide, se jettent là et ne se reprennent plus; mais qui, lus dans la simplicité du cœur, sans se scandaliser des côtés faibles, découvrent une haute philosophie, capable au dernier point de nourrir le cœur et l'intelligence.

Quelques-uns de ces livres de religion nous furent envoyés ensuite en don par l'Empereur,

mais à l'exclusion absolue de tous ouvrages d'autre genre servant à nos études littéraires.

Ce don de livres ascétiques nous fut obtenu en 1825 par un confesseur dalmate, qui nous avait été envoyé de Vienne, le père Etienne Paulowich, devenu, deux ans après, évêque de Cataro. C'est à lui que nous fûmes aussi redevables d'avoir enfin la messe, qu'on nous avait toujours refusée jusqu'alors, en nous disant qu'on ne pouvait nous conduire à l'église et nous tenir séparés deux par deux, ainsi qu'il était prescrit.

Comme une si grande séparation était impossible, nous allions à la messe divisés en trois groupes; un groupe était sur la tribune de l'orgue, un autre sous la tribune, de manière à ne pouvoir être vu, et le troisième dans un petit oratoire qui avait vue sur l'église au moyen d'une grille.

Maroncelli et moi nous avions alors pour compagnons, mais avec défense expresse qu'un couple parlât avec l'autre, six condamnés, dont la sentence était antérieure à la nôtre; deux d'entre eux avaient été mes voisins sous les Plombs de Venise. Des gardes nous conduisaient à la place qui nous

était assignée, et reconduisaient, après la messe, chaque couple dans sa prison. C'était un capucin qui venait nous dire la messe. Ce bon prêtre finissait toujours la cérémonie par un *Oremus*, pour supplier le ciel de nous délivrer de nos fers, et alors sa voix s'attendrissait. Lorsqu'il se retirait de l'autel, il jetait un coup d'œil compatissant sur chacun des trois groupes, et inclinait tristement sa tête en priant.

LXXXI

En 1825, Schiller fut regardé comme trop affaibli désormais par les infirmités de la vieillesse, et on lui confia la garde d'autres condamnés, qui ne semblaient pas réclamer autant de vigilance. Oh! que je regrettai de le voir s'éloigner de moi, et combien il lui en coûta aussi de nous quitter!

Il eut d'abord pour successeur Kral, qui ne lui cédait pour rien en bonté; mais on ne tarda pas à donner aussi à celui-ci une autre destination, et il nous en vint un autre qui, sans être

méchant, était bourru et étranger à toute marque d'affection.

Ces changements m'affligeaient profondément. Schiller, Kral et Kubitzky, mais principalement les deux premiers, nous avaient assistés dans nos maladies, comme auraient pu le faire un père et un frère. Incapables de manquer à leur devoir, ils savaient le remplir sans dureté de cœur. S'il y avait un peu de rudesse dans leurs formes, c'était presque toujours involontairement, et ils le rachetaient bien par la bonté qu'ils nous témoignaient. Je me fâchais quelquefois contre eux, mais avec quelle cordialité ne me pardonnaient-ils pas! Comme ils désiraient ardemment nous persuader qu'ils n'étaient pas sans affection pour nous! et comme ils se réjouissaient en voyant que nous en étions persuadés et que nous les regardions comme des gens de bien!

Quand Schiller fut éloigné de nous, il tomba plusieurs fois malade, mais il recouvra la santé. Nous demandions de ses nouvelles avec une anxiété filiale. Lorsqu'il était convalescent, il venait se promener quelquefois sous nos fenêtres. Nous toussions pour le saluer, il nous regardait avec

un sourire mélancolique, et disait à la sentinelle de manière à se faire entendre de nous : — *Da sind meine Sohne!* (ce sont là mes enfants!)

Pauvre vieillard! comme il m'en coûtait de te voir traîner péniblement ton corps affaibli et de ne pouvoir te soutenir de mon bras!

Quelquefois il s'asseyait sur l'herbe et lisait; c'étaient des livres qu'il m'avait prêtés; et afin que je les reconnusse, il en disait le titre à la sentinelle, ou en répétait tout haut quelque passage. Le plus souvent ce n'étaient que des contes d'almanachs ou d'autres romans de peu de valeur littéraire, mais remplis d'une saine morale.

Après plusieurs attaques d'apoplexie, il se fit porter à l'hôpital militaire. Il était déjà dans un état désespéré, et il y mourut bientôt. Il possédait quelques centaines de florins, fruit de ses longues économies, et les avait prêtés à quelques-uns de ses anciens compagnons d'armes. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il fit venir ses amis, et leur dit : — Je n'ai plus de parents, que chacun de vous garde ce que je lui ai prêté. Je vous demande seulement de prier pour moi.

Un d'entre eux avait une fille de dix-huit ans,

qui était la filleule de Schiller. Peu d'heures avant sa mort, le bon vieillard la fit appeler auprès de lui ; ne pouvant plus prononcer de paroles distinctes, il prit un anneau d'argent, sa dernière richesse, et le mit au doigt de la jeune fille ; puis il

l'embrassa et pleura en l'embrassant. La pauvre enfant sanglotait, et l'inondait de ses larmes. Il essuya lui-même ses pleurs avec son mouchoir. Il prit ses mains et les mit sur ses yeux... Ses yeux étaient fermés pour toujours à la lumière.

LXXXII

Les consolations humaines allaient ainsi nous manquant l'une après l'autre, et nos souffrances augmentaient tous les jours. Je me résignais à la volonté de Dieu, mais je me résignais en gémissant, et mon âme, au lieu de s'endurcir à nos maux, semblait les sentir toujours plus douloureusement.

Une fois on m'apporta clandestinement une feuille de la *Gazette d'Augsbourg*, dans laquelle on débitait une chose étrange sur mon compte, à propos de la prise de voile d'une de mes sœurs.

On disait : « La signora Maria Angiola Pellico, » fille de, etc., etc., a pris aujourd'hui, etc., le » voile dans le monastère de la Visitation à » Turin, etc.; c'est la sœur de l'auteur de *Fran-* » *çoise de Rimini*, Silvio Pellico, qui est sorti » récemment de la forteresse du Spielberg, grâcié » par S. M. l'Empereur; trait de clémence bien

» digne d'un souverain aussi magnanime, et » qui réjouit toute l'Italie, puisque, etc., etc. »

Suivait un éloge de moi.

Je ne pouvais m'imaginer pourquoi on avait inventé cette fable de ma grâce. Un pur divertissement de la part du journaliste ne me paraissait point vraisemblable; n'était-ce pas plutôt quelque ruse de la politique allemande? qui sait? Mais les noms de Maria Angiola étaient précisément ceux de ma plus jeune sœur; ils devaient, sans doute, avoir passé de la Gazette de Turin à d'autres journaux. Cette chère enfant s'était donc vraiment faite religieuse? Hélas! peut-être a-t-elle pris cet état parce qu'elle a perdu nos parents! Pauvre enfant! Elle n'a point voulu que je souffrisse seul les angoisses de la prison : elle aussi a voulu les partager! Puisse le Seigneur lui donner plus de patience, plus d'abnégation qu'il ne m'en a accordé! Combien de fois, dans sa cellule, cet ange pensera à moi! combien ne fera-t-elle pas de dures pénitences pour obtenir de Dieu le soulagement des maux de son frère!

Ces pensées m'attendrissaient et me déchiraient le cœur. Mes malheurs ne pouvaient que trop,

hélas! avoir contribué à abréger les jours de mon père ou de ma mère, peut-être même de tous les deux. Plus j'y pensais, plus il me semblait impossible que, sans cette perte, ma petite Marie eût abandonné le toit paternel. Cette idée m'accablait; le récit devenait pour moi une affreuse certitude, et je tombais dans l'affliction la plus profonde.

Maroncelli n'était pas moins troublé que moi de cette nouvelle. Quelques jours après, il se mit à composer une complainte poétique sur la sœur du prisonnier. Il fit un petit poëme charmant qui respirait la mélancolie et la douleur. Lorsqu'il l'eut terminé, il me le récita. Oh! comme je lui fus reconnaissant de cette pensée délicate! Parmi tant de millions de vers composés jusqu'alors sur des religieuses, ceux-ci probablement étaient les seuls qui eussent été faits en prison pour le frère de la religieuse, par un compagnon de sa captivité. Quelle réunion d'idées pathétiques et pieuses!

L'amitié adoucissait ainsi mes douleurs. Ah! depuis cette époque, il ne se passa plus de jour que ma pensée n'errât longtemps dans un couvent de religieuses; et parmi ces saintes filles j'en voyais une avec la plus tendre compassion; je priais ar-

demment le ciel d'embellir sa solitude et de ne point permettre à son imagination de lui représenter ma prison sous des couleurs trop horribles.

LXXXIII

Que la venue clandestine de cette gazette ne fasse point penser au lecteur qu'il m'arrivât souvent de pouvoir me procurer des nouvelles du monde. Non, tous ceux qui m'entouraient étaient bons, mais tous étaient sous l'empire exclusif de la peur. Si l'on fit parfois quelque légère infraction à la discipline, ce ne fut que lorsqu'on pouvait se persuader qu'il n'y avait aucun danger; et c'était chose difficile qu'il pût paraître n'y en avoir aucun au milieu de tant de perquisitions ordinaires et extraordinaires.

Il ne me fut jamais donné d'avoir en secret quelques nouvelles de mes chers parents, excepté ce qu'on vient de lire relativement à ma sœur.

La crainte où j'étais que mon père et ma mère n'existassent plus, fut plutôt augmentée que di-

minuée quelque temps après, par la manière dont le directeur de la police vint m'annoncer un jour qu'on se portait bien chez moi.

— S. M. l'Empereur m'ordonne, dit-il, de vous annoncer que les parents que vous avez à Turin se portent bien.

Je tressaillis de plaisir et de surprise à cette communication, qui ne m'avait jamais été faite auparavant, et je demandai de plus grands détails.

— Je laissai, lui dis-je, mon père et ma mère, mes frères et mes sœurs à Turin. Sont-ils tous vivants? Oh! si vous avez une lettre de l'un d'eux, je vous supplie de me la montrer.

— Je ne puis vous montrer rien; vous devez vous contenter de cela. C'est toujours une preuve de bonté de la part de l'Empereur de vous faire dire ces consolantes paroles; cela ne s'est encore pratiqué pour personne autre que vous.

— Je conviens que c'est une preuve de bonté de la part de l'Empereur; mais vous comprendrez qu'il m'est impossible de tirer aucune consolation de paroles aussi vagues. Quels sont ceux de mes parents qui se portent bien? N'en ai-je perdu aucun?

— Monsieur, je regrette de ne pouvoir vous dire rien de plus que ce qui m'a été ordonné.

Et là-dessus il s'en alla.

L'intention avait été certainement de me procurer quelque soulagement par cette nouvelle; mais je me persuadai que l'Empereur, tout en cédant aux instances de quelqu'un de mes parents, et en consentant à ce qu'on me donnât cet avis, ne voulait point qu'on me montrât aucune lettre, afin de me laisser ignorer ceux des miens que j'avais perdus.

Plusieurs mois après, on me donna un avis du même genre; aucune lettre, aucune explication de plus.

On vit que je ne me contentais point d'une si grande faveur, et que j'en demeurais même plus affligé; on ne me dit plus rien de ma famille.

La pensée que mon père et ma mère étaient morts, que mes frères l'étaient peut-être aussi; que Joséphine, mon autre sœur bien-aimée, avait cessé d'exister; que ma pauvre petite Marie, seul reste de la famille, s'éteindrait sans doute bientôt dans les angoisses de la solitude et les travaux

de la pénitence; cette pensée-là me détachait toujours de plus en plus de la vie.

Quelquefois, assailli violemment par mes infirmités ordinaires ou par de nouvelles, telles que d'affreuses coliques, avec des symptômes très-douloureux, semblables en tout à ceux du *cholera-morbus*, j'espérais mourir; oui, l'expression est exacte : *j'espérais*.

Et cependant, ô contradictions perpétuelles de l'homme! en jetant un coup d'œil sur mon compagnon languissant, mon cœur se déchirait à la pensée de le laisser seul, et je désirais de nouveau la vie!

LXXXIV

A trois reprises il arriva de Vienne des personnages de haut rang pour visiter nos prisons et s'assurer qu'il ne s'y commettait aucun abus de discipline. Le premier fut le baron Von Münch et celui-ci, s'apitoyant sur le peu de jour que nous avions, nous promit de demander à pouvoir

prolonger notre journée en nous faisant mettre, pendant quelques heures de la soirée, une lanterne à la partie extérieure du guichet. Sa visite eut lieu en 1825. Une année après, sa bienveillante intention fut exécutée, et, au moyen de cette lueur sépulcrale, nous pûmes dès lors voir les murs et nous promener sans nous rompre la tête.

La seconde visite fut celle du baron Von Vogel. Il me trouva dans un état déplorable de santé, et, ayant appris que le médecin pensait que le café me ferait du bien, mais qu'il n'osait me le prescrire, parce que c'était un objet de luxe, il dit une parole de consentement en ma faveur, et le café me fut ordonné.

La troisième visite fut celle de je ne sais quel autre seigneur de la cour, homme de cinquante à soixante ans, qui nous témoigna par ses manières et par ses paroles la plus noble compassion. Il ne pouvait rien faire pour nous, mais la douce expression de sa bonté était un bienfait, et nous lui en fûmes reconnaissants.

Oh! avec quelle ardeur le prisonnier désire voir des créatures de son espèce! La religion chré-

tienne, si riche d'humanité, n'a pas oublié de compter parmi les œuvres de miséricorde *la visite des prisonniers*. La vue d'hommes qui s'affligent avec vous de vos malheurs, lors même qu'ils n'ont pas le moyen de les adoucir, vous soulage.

La solitude absolue peut profiter à l'amendement de quelques âmes; mais je crois qu'elle profite plus en général, si elle n'est point poussée à l'extrême, si elle se trouve mêlée de quelque contact avec la société. Je suis du moins fait ainsi. Lorsque je ne vois pas mes semblables, je concentre mon amour sur un trop petit nombre d'entre eux, et je cesse d'aimer les autres; lorsque je puis en voir, je ne dirai pas beaucoup, mais un nombre raisonnable, j'aime avec tendresse tout le genre humain.

Mille fois je me suis surpris le cœur si uniquement occupé de l'amour d'un petit nombre, et si rempli de haine pour les autres, que j'en étais épouvanté. Alors j'allais à la fenêtre, soupirant après la vue de quelque nouveau visage; et je m'estimais heureux, si la sentinelle ne se promenait pas trop près du mur, si elle s'en éloignait de manière à ce que je pusse la voir, si elle levait

la tête en m'entendant tousser, si sa physionomie était bonne. Quand il me semblait y découvrir quelques traces de compassion, une douce palpitation me saisissait, comme si ce soldat inconnu eût été un intime ami. S'il s'éloignait, j'attendais son retour avec une douce inquiétude; et s'il venait en me regardant, je m'en réjouissais comme d'une grande charité. S'il ne se promenait plus de manière à ce que je pusse le voir, je restais mortifié comme un homme aimant qui voit qu'on ne se soucie pas de lui.

LXXXV

Dans la prison voisine, occupée autrefois par Oroboni, étaient maintenant D. Marco Fortini et le signor Antonio Villa. Ce dernier, jadis robuste comme un Hercule, souffrit beaucoup de la faim pendant la première année; et lorsqu'on lui donna plus de nourriture, il se trouva sans force pour digérer. Il languit longtemps, et, réduit presque à l'extrémité, il obtint qu'on lui donnât une prison

plus aérée. L'atmosphère méphitique d'un étroit sépulcre lui était sans doute très-nuisible, comme elle l'était à tous les autres; mais le remède qu'il avait invoqué ne fut pas suffisant, il traîna encore quelques mois dans sa nouvelle prison, puis il mourut après plusieurs vomissements de sang.

Il fut assisté à ses derniers moments par D. Fortini, son compagnon de captivité, et par l'abbé Paulowich, venu de Vienne en toute hâte, lorsqu'on sut qu'il était à l'extrémité.

Quoique je ne me fusse point lié avec lui aussi étroitement qu'avec Oroboni, sa mort cependant m'affligea beaucoup. Je savais qu'il était aimé avec la plus vive tendresse par ses parents et par sa femme! Pour lui, son sort était plus à envier qu'à plaindre; mais ces personnes si chères qui lui survivaient!...

Il avait été aussi mon voisin sous les Plombs; Tremerello m'avait apporté plusieurs de ses vers, et lui en avait remis des miens. Il régnait quelquefois dans les vers qu'il m'envoyait un profond sentiment.

Après sa mort, en apprenant par les gardes combien il avait souffert cruellement, il me sembla

que je lui étais plus attaché que je ne l'avais été pendant sa vie. Le malheureux, malgré toute sa religion, ne pouvait se résigner à mourir; il éprouva au plus haut point toute l'horreur de ce terrible passage, et ne cessa néanmoins de bénir le Seigneur, en s'écriant tout en larmes : — Mon Dieu, je ne sais point conformer ma volonté à la vôtre, et cependant je le voudrais; opérez en moi ce miracle!

Il n'avait pas le courage d'Oroboni, mais il l'imita en pardonnant, comme lui, à ses ennemis.

A la fin de cette année (c'était en 1826), nous entendîmes un soir, dans le corridor, le bruit mal étouffé de plusieurs personnes qui marchaient. Nos oreilles étaient devenues très-habiles à distinguer mille genres de bruits différents. Une porte s'ouvre; nous reconnaissons que c'est celle de l'avocat Solera. On en ouvre une autre; c'est celle de Fortini. Au milieu de plusieurs chuchotements, nous distinguons la voix du directeur de la police. — Que sera-ce? Une perquisition si tard? et pourquoi?

On sort de nouveau dans le corridor. Tout à coup la voix du bon Fortini se fait entendre : —

Étourdi que je suis! excusez; mais continuez; j'ai oublié un tome de mon bréviaire.

Et vite, il courut prendre ce volume; puis il rejoignit les autres. La porte de l'escalier s'ouvrit et notre oreille suivit leurs pas jusqu'à la dernière marche : nous comprîmes que les deux bienheureux avaient reçu leur grâce; et malgré le regret que nous éprouvâmes de ne pouvoir les suivre, nous nous réjouîmes de leur bonheur.

LXXXVI

La délivrance de ces deux compagnons de captivité devait-elle n'avoir pour nous aucune conséquence? Comment pouvaient-ils sortir, eux qui avaient été condamnés ainsi que nous, l'un à vingt ans, l'autre à quinze? Pourquoi la grâce ne s'étendait-elle pas sur nous et sur plusieurs autres?

Existait-il donc des préventions plus hostiles contre ceux qui n'étaient pas délivrés? ou bien était-ce une résolution de nous gracier tous, mais à de courts intervalles, deux à la fois, chaque mois

peut-être? et peut-être tous les deux ou trois mois!

Nous restâmes quelque temps dans ce doute. Mais plus de trois mois se passèrent, et il n'y eut point d'autre mise en liberté. Vers la fin de 1827, nous pensâmes que le mois de décembre pouvait être fixé pour l'anniversaire des grâces. Le mois de décembre passa, et il n'arriva rien de nouveau.

Nous prolongeâmes ainsi notre espoir jusqu'à l'été de 1828, époque où se terminaient alors pour moi les sept années et demie de prison, équivalant, selon les paroles de l'Empereur, aux quinze années de la sentence, si on voulait compter depuis mon arrestation; car si on ne voulait pas tenir compte du temps de mon procès, si on ne partait que de ma condamnation (et cette supposition était la plus vraisemblable), les sept ans et demi ne devaient finir qu'en 1829.

Tous les termes calculables passèrent, et il n'y eut de grâce pour personne. Cependant, déjà avant la sortie de Solera et de Fortini, il était venu à mon pauvre Maroncelli une tumeur au genou gauche. Ce n'était d'abord qu'une douleur assez légère, qui le forçait seulement à boiter; puis il

eut peine à traîner sa chaîne, et il ne put aller que rarement à la promenade. Un matin d'automne, il voulut sortir avec moi pour respirer un peu d'air : il y avait déjà de la neige; et dans un moment où par malheur je ne le soutenais pas, il broncha et fit une chute. Le coup qu'il se donna rendit aussitôt la douleur du genou beaucoup plus vive. Nous l'emportâmes dans son lit; il n'était plus en état de se tenir debout. Lorsque le médecin le vit, il se décida enfin à lui faire ôter sa chaîne. La tumeur empira de jour en jour; elle devint énorme et toujours plus douloureuse. Telles étaient les souffrances du pauvre malade, qu'il ne pouvait avoir de repos ni dans son lit, ni hors de son lit.

Lorsqu'il avait à se mouvoir, à se lever ou à se coucher, j'étais obligé de prendre le plus délicatement possible la jambe malade, et de la poser avec une extrême lenteur de la manière qui lui convenait. Quelquefois pour faire le plus petit changement d'une position à une autre, il fallait des quarts d'heure entiers de convulsions.

Sangsues, cautère, pierre infernale, cataplasmes secs et humides, tout fut essayé par le médecin : c'étaient autant d'accroissements de douleur et rien

de plus. Après l'application de la pierre infernale, la suppuration s'établissait; la tumeur n'était plus qu'une vaste plaie; mais jamais elle ne diminuait, jamais la suppuration n'apportait aucun adoucissement à la douleur.

Maroncelli était mille fois plus malheureux que moi; et pourtant, que je souffrais avec lui! L'office d'infirmier m'était doux, quand il s'agissait d'un si digne ami. Mais le voir ainsi dépérir au milieu de tourments si longs, si atroces, et ne pouvoir lui apporter de soulagement! penser que ce genou ne pourrait jamais se guérir! voir le malade croyant plus aux approches de la mort qu'à sa guérison! être forcé d'admirer continuellement et son courage et sa sérénité!... Non, il n'y a pas d'expression pour de pareilles angoisses.

LXXXVII

Dans cet état déplorable, il composait encore des vers; il chantait, il causait, il mettait tout en œuvre pour me faire illusion et me cacher une

partie de ses maux. Il ne pouvait plus ni digérer ni dormir; il maigrissait d'une manière effroyable et tombait souvent en défaillance. Par moments néanmoins il rassemblait encore toutes ses forces et relevait mon courage.

Ce qu'il souffrit pendant neuf longs mois ne se peut décrire. On finit par accorder une consultation. Le médecin en chef arriva, approuva tout ce que son confrère avait essayé et s'en alla sans dire son opinion sur la maladie et sur ce qui restait à faire.

Un moment après, le sous-intendant vint et dit à Maroncelli : — Le médecin en chef n'a pas osé s'expliquer ici en votre présence; il craignait que vous n'eussiez pas la force de vous entendre annoncer une dure nécessité. Je lui ai assuré que le courage ne vous manquait pas.

— J'espère, dit Maroncelli, en avoir donné quelque preuve, en souffrant sans me plaindre ces affreuses douleurs. Me proposerait-on, par hasard...?

— Oui, monsieur, l'amputation. Cependant le médecin en chef, voyant un corps si débile, hésite à la conseiller. Dans une si grande faiblesse,

vous sentez-vous la force de supporter l'amputation? Voulez-vous vous exposer au danger...?

— De mourir? Eh! ne mourrai-je pas bientôt également, si on ne met un terme à ce mal?

— Nous allons donc faire de suite un rapport détaillé à Vienne, et dès que la permission d'amputer sera venue...

— Quoi! il faut une permission pour cela?

— Oui, monsieur.

Huit jours après, le consentement attendu arriva.

Le malade fut transporté dans une chambre plus grande; il demanda que je l'accompagnasse.

— Je pourrais expirer au milieu de l'opération, dit-il; que je me trouve du moins entre les bras de mon ami.

Sa demande lui fut accordée.

L'abbé Wrba, notre confesseur (il avait succédé à Paulowich), vint administrer les sacrements à l'infortuné. Après l'accomplissement de cet acte religieux, nous attendîmes les chirurgiens; ils ne paraissaient pas. Maroncelli se mit encore à chanter un hymne.

Les chirurgiens arrivèrent enfin: ils étaient

deux : l'un, celui de la maison, c'est-à-dire notre barbier, avait le privilége de faire lui-même toutes les opérations qui se présentaient et ne voulait en céder l'honneur à personne; l'autre était un jeune chirurgien, élève de l'école de Vienne, en possession déjà d'une grande réputation d'habileté. Ce dernier, envoyé par le gouverneur pour assister à l'opération et pour la diriger, aurait voulu la faire lui-même; mais il dut se contenter d'en surveiller l'exécution.

Le malade fut assis au bord du lit, les jambes en bas; je le tenais entre mes bras. Au-dessus du genou, à l'endroit où la cuisse commençait à être saine, on fixa une ligature pour marquer le circuit que devait faire l'instrument. Le vieux chirurgien coupa tout autour, à la profondeur d'un doigt; puis il releva la peau ainsi découpée, et continua d'opérer sur les muscles mis à nu. Le sang coulait à torrent des artères; mais elles furent bientôt liées avec un fil de soie; enfin l'os fut scié.

Maroncelli ne poussa pas un cri. Quand il vit emporter sa jambe coupée, il jeta sur elle un regard de compassion; puis, se retournant vers le chirurgien opérateur, il lui dit :

— Vous m'avez délivré d'un ennemi ; et je n'ai aucun moyen de reconnaître ce service.

Il y avait une rose dans un verre sur la fenêtre.

— Apporte-moi cette rose, je te prie, me dit-il.

Je la lui apportai ; il la présenta au vieux chirurgien, en lui disant : — Je n'ai pas autre chose à vous offrir en témoignage de ma reconnaissance.

Celui-ci prit la rose et pleura.

LXXXVIII

Les chirurgiens avaient cru que l'infirmerie du Spielberg leur fournirait tous les objets nécessaires, sauf les instruments qu'ils avaient apportés ; mais ils s'aperçurent, après l'amputation, qu'il leur manquait diverses choses indispensables, toile gommée, glace, bandelettes, etc. Le malheureux mutilé dut attendre deux heures qu'on eût apporté tout cela de la ville ; enfin il put s'étendre sur son lit, et on lui appliqua de la glace sur la plaie.

Le jour suivant, ils débarrassèrent le moignon

des grumeaux de sang qui s'y étaient formés; ils le lavèrent, ramenèrent la peau en avant, et placèrent les bandages.

Pendant plusieurs jours, on ne donna au malade qu'une demi-tasse de bouillon avec un jaune d'œuf battu. Lorsque le danger de la fièvre vulnéraire fut passé, on commença insensiblement à le restaurer par une nourriture plus substantielle. L'Empereur avait ordonné qu'on lui donnât de bons aliments, de la cuisine du surintendant, jusqu'à ce que ses forces fussent rétablies.

La guérison s'opéra en quarante jours; au bout de ce temps, nous fûmes reconduits dans notre prison : elle avait été agrandie pendant l'intervalle, au moyen d'une ouverture faite dans le mur qui réunissait notre ancienne chambre à celle habitée autrefois par Oroboni, et ensuite par Villa.

Je transportai mon lit à l'endroit même où avait été celui dans lequel Oroboni était mort. Cette identité de lieu m'était chère; il semblait que je me fusse rapproché de lui; je rêvais souvent de lui; je croyais voir son esprit me visiter réellement et me rendre la paix avec des consolations toutes célestes.

Le spectacle horrible de tant de tourments soufferts par Maroncelli, avant qu'on lui coupât la jambe, pendant et après cette opération, me fortifia l'âme. Dieu, qui m'avait donné assez de santé pendant la maladie de mon ami, parce que mes soins lui étaient alors nécessaires, me l'enleva dès que Maroncelli put se tenir sur ses béquilles.

J'eus plusieurs tumeurs glanduleuses qui me firent beaucoup souffrir. J'en guéris; et à ces douleurs succédèrent mes anciens maux de poitrine, qui devinrent plus suffocants; puis des vertiges et des dyssenteries spasmodiques.

— Mon tour est venu, me disais-je en moi-même, serai-je moins patient que mon compagnon?

Je m'appliquai donc à imiter son courage autant que je le pouvais.

Chaque condition humaine a ses devoirs particuliers; ceux d'un malade sont la patience, le courage, et l'obligation de faire tous les efforts possibles pour ne pas se rendre désagréable à ceux qui l'approchent.

Maroncelli, avec ses pauvres béquilles, n'avait plus l'agilité d'autrefois, et il s'en affligeait dans la

crainte de me servir moins bien. Il craignait en outre que, pour lui épargner le mouvement et la fatigue, je n'eusse pas recours à ses services aussi souvent que j'en aurais eu besoin.

Et cela en effet arrivait quelquefois ; mais je tâchais qu'il ne s'en aperçût point.

Quoiqu'il eût repris ses forces, il n'était pas délivré de ses souffrances. Il éprouvait, comme tous les amputés, des sensations douloureuses dans les nerfs, comme si la partie coupée existait encore. Le pied, la jambe, le genou qu'il n'avait plus lui faisaient mal. Ajoutez à cela que l'os avait été mal scié, qu'il perçait les nouvelles chairs, et occasionnait de fréquentes plaies ; ce ne fut qu'au bout d'un an que le moignon fut suffisamment endurci et ne s'ouvrit plus.

LXXXIX

Mais de nouveaux maux assaillirent l'infortuné, et presque sans intervalle : une attaque de goutte, qui commença d'abord par les jointures des mains,

et qui martyrisa ensuite, pendant plusieurs mois, toute sa personne; puis le scorbut. Ce dernier fléau, qui lui couvrit bientôt le corps de taches livides, inspirait l'épouvante.

Je cherchais à me consoler, en me disant : — Puisqu'il nous faut mourir ici, il vaut mieux que le scorbut soit venu à l'un de nous deux; c'est un mal épidémique, et il nous conduira dans la tombe, sinon en même temps, du moins à peu de distance l'un de l'autre.

Nous nous préparions tous les deux à la mort, et nous étions tranquilles. Neuf ans de prison et d'horribles souffrances avaient fini par nous familiariser avec l'idée de la destruction totale de deux corps aussi ruinés et aussi avides de repos. Nos âmes se confiaient en la bonté divine et croyaient à leur réunion dans un lieu où cessent toutes les colères des hommes, et où nous demandions à Dieu qu'il réunît aussi un jour à nous nos ennemis, dépouillés de toute prévention.

Les années précédentes, le scorbut avait fait beaucoup de ravage dans ces prisons. Le gouvernement, en apprenant que Maroncelli était affecté de cette terrible maladie, craignit une

nouvelle épidémie et consentit à la demande du médecin, qui ne trouvait pour Maroncelli de remède efficace que le grand air, et qui conseillait de le tenir renfermé le moins possible.

Comme son compagnon de chambre, et malade moi-même aussi d'une dyscrasie, je jouis du même avantage.

Nous restions dehors pendant toutes les heures que la promenade n'était point occupée par d'autres, c'est-à-dire une demi-heure avant l'aurore, une heure et demie après, puis pendant le dîner si nous voulions, ensuite pendant trois heures de la soirée jusqu'après le coucher du soleil; cela pour les jours ouvrables. Les jours de fête, comme il n'y avait point de promenade pour les autres prisonniers, nous restions dehors depuis le matin jusqu'au soir, excepté l'heure du dîner.

On nous donna pour compagnon un autre infortuné, de soixante-dix ans, d'une santé délabrée; on espérait que l'air extérieur pourrait aussi lui faire du bien. C'était Constantino Munari, aimable vieillard, grand amateur de littérature et de philosophie, et dont la société nous fut très-agréable.

Si l'on voulait compter mon temps de prison à

partir, non de l'époque de mon arrestation, mais de celle de ma condamnation, mes sept ans et demi finissaient dans les premiers jours de juillet 1829, en datant de la signature impériale de la sentence ; ou bien au 22 août, en datant de la publication de l'arrêt.

Mais ce terme passa aussi sans qu'il m'arrivât rien de nouveau, et toute espérance s'éteignit en moi.

Jusqu'alors Maroncelli, Munari et moi, nous aimions encore à supposer quelquefois que nous pourrions revoir le monde, notre chère Italie, nos parents. C'était le sujet d'entretiens pleins de regret, de tendresse et d'amour.

Le mois d'août était passé, puis le mois de septembre, enfin toute cette année ; nous nous habituâmes à ne plus rien espérer sur la terre, hormis l'inaltérable continuation de notre amitié réciproque et l'assistance de Dieu, pour consommer dignement le reste de notre long sacrifice.

Oh! la religion et l'amitié sont deux biens inestimables! ils embellissent jusqu'aux heures du prisonnier pour qui toute espérance de grâce a cessé de luire! Dieu est vraiment avec les malheureux, avec les malheureux qui aiment!

XC

Après la mort de Villa et le départ de l'abbé Paulowich, nommé évêque, on nous avait donné pour confesseur l'abbé Wrba, morave, professeur du Nouveau Testament à Brünn, élève de l'*Institut sublime* de Vienne.

Cet institut est une congrégation fondée par le célèbre Frint, chapelain de la cour. Les membres de cette congrégation sont tous des prêtres qui, déjà lauréats en théologie, poursuivent, sous une sévère discipline, le cours de leurs études, pour arriver aux connaissances les plus vastes et les plus profondes. L'intention du fondateur a été excellente : il a voulu disséminer continuellement, parmi le clergé catholique d'Allemagne, une science forte et véritable, et cette intention est généralement remplie.

Wrba, demeurant à Brünn, pouvait nous donner plus de temps que Paulowich. Il devint pour nous ce qu'avait été le père Baptiste, excepté qu'il ne lui était pas permis de nous prêter aucun

livre. Nous avions souvent avec lui de longues conférences, où mes sentiments religieux profitaient beaucoup. Si c'est trop dire, je le croyais; et la consolation que j'en éprouvais était indicible.

Dans l'année 1829, il tomba malade; puis ayant été appelé à d'autres fonctions, il ne put revenir auprès de nous. Cela nous contraria beaucoup; mais nous eûmes le bonheur d'avoir pour son successeur un autre homme instruit et excellent, l'abbé Ziak, vicaire.

De tous les prêtres allemands qui nous furent destinés, nous n'en rencontrâmes pas un seul mauvais; pas un seul que nous découvrîmes capable de servir d'instrument à la politique (et c'est chose si facile à découvrir); pas un seul même qui ne réunît à une vaste érudition, à une foi catholique très-prononcée, une philosophie profonde. Oh! combien sont respectables de pareils ministres de l'Église!

Ce petit nombre de prêtres que je connus me fit concevoir une opinion très-avantageuse du clergé catholique de l'Allemagne.

L'abbé Ziak avait aussi de longues conférences avec nous. Son propre exemple m'encourageait à

supporter avec sérénité mes douleurs : continuellement tourmenté de maux de dents, de gorge et d'oreilles, il n'en avait pas moins toujours le sourire sur les lèvres.

Cependant le grand air fit disparaître insensiblement les taches scorbutiques de Maroncelli ; Munari et moi nous allions également mieux.

XCI

Arriva le 1er août 1830. Il y avait dix ans que j'avais perdu la liberté ; huit ans et demi que je subissais le *carcere duro*.

C'était un dimanche. Nous nous rendîmes, comme les autres jours de fête, dans l'enceinte accoutumée. Nous regardâmes encore, du haut de la palissade, la vallée et le cimetière où reposaient Oroboni et Villa ; nous parlâmes du repos que nos ossements y trouveraient un jour. Nous nous assîmes encore sur notre banc d'habitude, en attendant que les pauvres femmes condamnées allassent à leur messe, qu'on disait avant la nôtre. On les

conduisait dans le même oratoire où nous allions nous-mêmes assister à la messe suivante. Cet oratoire était contigu à la promenade.

Il est d'usage pour le peuple, dans toute l'Allemagne, de chanter des hymnes en langue vulgaire, pendant tout le temps de la messe. Comme l'empire d'Autriche est composé d'Allemands et de Slaves, et que dans les prisons du Spielberg la plupart des condamnés ordinaires appartiennent à l'un ou à l'autre de ces peuples, les hymnes s'y chantent, une fête en langue allemande, et l'autre en langue slave. Ainsi, à chaque fête, il y a deux sermons, et l'on se sert alternativement des deux langues. C'était un plaisir bien doux pour nous d'entendre ces chants et l'orgue qui les accompagnait.

Parmi les femmes, il y en avait dont la voix allait au cœur. Les infortunées! quelques-unes étaient dans la première jeunesse. Un accès d'amour ou de jalousie, un mauvais exemple les avait entraînées au crime! J'entends toujours retentir au fond de mon âme leur chant si religieux du *Sanctus*. *Heilig! heilig! heilig!* Je versai encore ce jour-là une larme en l'entendant.

Vers les dix heures, les femmes se retirèrent,

et nous allâmes à la messe à notre tour. Je vis encore mes compagnons d'infortune sur la tribune de l'orgue, dont nous n'étions séparés que par une seule grille; ils étaient tous pâles, amaigris; ils avaient peine à traîner le poids de leurs fers!

Après la messe, nous retournâmes dans nos prisons. Bientôt, on nous apporta le dîner. Nous préparions notre couvert, ce qui consistait à mettre une planche sur notre lit, et à prendre nos

cuillers de bois, lorsque M. Wegrath, sous-intendant, entra dans notre chambre :

— Je suis fâché de troubler votre dîner, dit-il, mais veuillez me suivre; M. le directeur de police vous attend.

Comme ce dernier ne venait ordinairement que pour des choses désagréables, telles que des perquisitions ou des inquisitions, nous suivîmes d'assez mauvaise humeur le bon sous-intendant jusqu'à la salle d'audience.

Nous y trouvâmes le directeur de police et le surintendant; le premier nous fit un salut plus gracieux que de coutume.

Il prit un papier en main, et dit à paroles entrecoupées, craignant sans doute de nous causer une trop forte surprise, s'il s'exprimait plus nettement :

— Signors, j'ai le plaisir... j'ai l'honneur... de vous déclarer... que S. M. l'Empereur vous a fait encore... une grâce...

Il hésitait à nous dire quelle était cette nouvelle grâce. Nous pensions qu'il s'agissait de quelque adoucissement de peine, comme d'être exemptés de l'ennui du travail, d'avoir quelques livres de plus, d'avoir des aliments moins dégoûtants.

— Mais ne comprenez-vous pas? dit-il.

— Non, signor; ayez la bonté de nous expliquer de quelle grâce il est question.

— C'est la liberté pour vous deux, et pour un troisième que vous embrasserez incessamment.

Il semble que cette nouvelle aurait dû nous transporter de joie. Mais nos pensées se portèrent tout aussitôt sur nos parents, dont nous n'avions aucune nouvelle depuis si longtemps, et la crainte de ne plus les retrouver sur la terre nous serra tellement le cœur, qu'elle comprima le plaisir que devait nous faire l'annonce de notre liberté.

— Quoi ! vous restez muets ! dit le directeur de police. Je m'attendais à vous voir ivres de joie.

— Je vous prie, répondis-je, de faire connaître à l'Empereur toute notre reconnaissance; mais, si nous n'avons point de nouvelles de nos familles, il nous est impossible de ne pas craindre qu'il ne nous manque des personnes bien chères. Cette incertitude nous accable même dans un moment où nos transports de joie devraient éclater.

Il donna alors à Maroncelli une lettre de son frère qui le consola. Quant à moi, il me dit qu'il n'y en avait pas de ma famille; et cela me fit encore craindre davantage qu'il ne fût arrivé quelque malheur.

— Retournez dans votre chambre, poursuivit-il,

et je vous enverrai tout à l'heure ce troisième qui a également reçu sa grâce.

Nous nous en allâmes, et nous attendîmes avec anxiété notre troisième compagnon. Nous aurions voulu que tous fussent graciés, et cependant il ne pouvait y en avoir qu'un seul. — Dieu veuille que ce soit ce pauvre vieillard Munari! ou celui-ci! ou cet autre! — Il n'y avait personne pour qui nous ne fissions des vœux.

Enfin la porte s'ouvrit, et nous vîmes entrer pour notre compagnon Andrea Tonelli, de Brescia.

Nous nous embrassâmes ; nous ne pouvions plus manger.

Nous causâmes ensemble jusqu'au soir, en compatissant au sort des amis qui restaient après nous.

Au coucher du soleil, le directeur de police vint nous tirer de ce séjour d'infortune. Nos cœurs gémissaient en passant devant les prisons de tant de personnes que nous aimions, sans qu'il nous fût possible de les emmener avec nous! Qui sait combien de temps les pauvres prisonniers languiront encore ici? Qui sait combien d'entre eux

doivent être en ces lieux la proie lente de la mort ?

On mit à chacun de nous une capote de soldat sur les épaules et un bonnet sur la tête ; nous descendîmes ainsi la funeste colline, avec nos vête-

ments de forçat, mais sans chaînes, et nous fûmes conduits en ville dans les prisons de la police.

C'était par un beau clair de lune. Les rues, les maisons, le monde que nous rencontrions, tout me semblait si doux et si étrange, depuis tant d'années que je n'avais joui d'un pareil spectacle !

XCII

Nous attendîmes, dans les prisons de la police, l'arrivée d'un commissaire impérial qui devait venir de Vienne pour nous accompagner jusqu'aux frontières. Comme nos malles avaient été vendues, nous nous pourvûmes de linge et d'habillement, et nous déposâmes la livrée des prisons.

Au bout de cinq jours le commissaire arriva, et le directeur de police nous consigna entre ses mains; il lui remit en même temps l'argent que nous avions apporté au Spielberg, et celui qu'on avait retiré de la vente de nos malles et de nos livres; cet argent nous fut rendu aux frontières.

Le voyage fut fait aux frais de l'Empereur, et rien n'y fut épargné.

Le commissaire était M. Von Noe, gentilhomme attaché au secrétariat du ministère de la police. On ne pouvait nous donner une personne d'une éducation plus accomplie. Il nous traita continuellement avec tous les égards possibles.

Mais je partis de Brünn avec une grande difficulté de respiration; et le mouvement de la voiture augmenta tellement mon mal, que le soir je haletais d'une manière effrayante; on craignait de me voir étouffer d'un instant à l'autre. J'eus en outre une fièvre brûlante pendant toute la nuit; le commissaire ne savait, le matin suivant, si je pourrais continuer mon voyage jusqu'à Vienne. Je dis que oui; nous partîmes. La violence du mal était à son plus haut période, je ne pouvais ni manger, ni boire, ni parler.

J'arrivai à Vienne à demi mort. On nous donna un bon logement à la direction générale de la police. On me mit au lit, et on appela un médecin. Celui-ci m'ordonna une saignée dont j'éprouvai quelque soulagement. La diète absolue et beaucoup de digitale furent pendant huit jours mes seuls remèdes, et je guéris. Le médecin était M. Singer; il eut pour moi des attentions vraiment amicales.

J'avais une impatience de partir, d'autant plus grande que la nouvelle des *trois journées* de Paris était parvenue jusqu'à nous.

Le jour même où cette révolution éclata, l'Em-

pereur signait le décret de notre mise en liberté! Certes, il ne l'aurait pas révoqué maintenant; mais il n'était pas sans vraisemblance que, les affaires devenant critiques pour toute l'Europe, on eût aussi à craindre des mouvements populaires en Italie, et que l'Autriche, dans ces circonstances, ne nous permît point de rentrer dans notre patrie. Nous étions bien convaincus que nous ne retournerions pas au Spielberg; mais nous avions peur qu'on ne suggérât à l'Empereur l'idée de nous déporter dans quelque ville de l'empire, loin de la Péninsule.

J'affectai de paraître mieux portant que je ne l'étais, et je priai de faire hâter notre départ; j'avais cependant un désir ardent de me présenter à Son Excellence le comte de Pralormo, envoyé de la cour de Turin en Autriche, à la bonté duquel je savais que j'étais redevable des plus grandes obligations. Il s'était toujours employé avec l'empressement le plus généreux pour obtenir ma liberté. Mais la défense qu'on m'avait faite de voir qui que ce fût n'admit point d'exception.

A peine fus-je convalescent, qu'on eut l'obligeance de nous envoyer la voiture, pour que nous

pussions, pendant quelques jours, nous promener un peu dans Vienne. Le commissaire devait nous accompagner et ne nous laisser parler à personne. Nous vîmes la belle église de Saint-Étienne, les délicieuses promenades de la ville, le château de Lichtenstein, et enfin le palais impérial de Schönbrünn.

Pendant que nous étions dans les magnifiques allées du parc de Schönbrünn, l'Empereur vint à passer; le commissaire nous fit retirer pour ne point attrister Sa Majesté par la vue de nos chétives personnes.

XCIII

Nous partîmes enfin de Vienne, et je pus aller jusqu'à Bruck. Là, mon asthme reprit toute sa violence. Nous appelâmes le médecin : c'était un certain M. Jüdman, homme d'excellentes manières. Il me fit tirer du sang, me prescrivit le lit, et continua la digitale. Au bout de deux jours, j'insistai pour que l'on continuât le voyage.

Nous traversâmes l'Autriche et la Styrie, et nous entrâmes en Carinthie, sans qu'il nous arrivât rien de nouveau. Mais à un village nommé Feldkirchen, peu distant de Klagenfurt, voici venir un contre-ordre. Nous devions nous arrêter là jusqu'à nouvel avis.

Je laisse à penser combien ce contre-temps dut nous être pénible. J'avais d'ailleurs le regret de voir que c'était moi qui causais tant de préjudice à mes deux compagnons : s'ils ne pouvaient rentrer dans leur patrie, ma fatale maladie en était la cause.

Nous restâmes cinq jours à Feldkirchen; le commissaire fit tout son possible pour nous y procurer quelques distractions. Il y avait un théâtre de pauvres comédiens; il nous y conduisit. Il nous donna un jour le divertissement d'une chasse. Notre hôte et plusieurs jeunes gens du pays, avec le propriétaire d'une belle forêt, étaient les chasseurs; et nous, placés dans une position convenable, nous jouissions de ce spectacle.

Enfin arriva de Vienne un courrier, avec ordre pour le commissaire de nous conduire à notre

destination. Je me réjouis ainsi que mes compagnons de cette heureuse nouvelle; mais je tremblais en même temps de voir s'approcher pour moi le jour d'une fatale découverte. Peut-être n'avais-je plus ni père ni mère ! et qui sait quels autres parents pouvaient me manquer encore !

Et ma tristesse augmentait à mesure que nous approchions d'Italie.

De ce côté, l'entrée de l'Italie n'est pas douce à l'œil ; des belles montagnes de l'Allemagne on descend dans les plaines de l'Italie, par une vaste étendue stérile et désagréable, de telle sorte que les voyageurs qui passent par là sans connaître encore notre Péninsule, rient de la magnifique idée qu'ils en avaient conçue, et se croient dupes de ceux qui l'ont tant vantée.

L'aspect sauvage de ce pays contribuait à me rendre encore plus triste. Revoir notre ciel, rencontrer des figures humaines qui n'avaient pas les formes septentrionales, entendre sortir de chaque bouche le langage de la patrie, tout cela m'attendrissait ; mais c'était une émotion qui m'invitait plus aux larmes qu'à la joie. Que de fois en voiture je me couvrais la figure avec les mains, fei-

gnant de dormir, et versant des pleurs! que de fois je ne fermais pas l'œil de toute la nuit, dévoré par une fièvre brûlante, tantôt donnant les bénédictions les plus ardentes à ma douce Italie, remerciant le Ciel de me l'avoir rendue; tantôt me tourmentant de n'avoir point de nouvelles de ma famille, me créant des malheurs imaginaires; puis pensant que je serais bientôt forcé de me séparer, et peut-être pour toujours, d'un ami qui avait tant souffert avec moi, et qui m'avait donné de si nombreuses preuves d'une affection fraternelle!

Ah! tant d'années d'une vie ensevelie dans les cachots n'avaient pas émoussé l'énergie de mes sentiments; mais cette énergie était si faible pour la joie, si grande pour la douleur!

Que j'aurais désiré revoir Udine et cette auberge où ces deux généreux amis, déguisés en valets, nous avaient serré furtivement la main!

Nous laissâmes cette ville à notre gauche, et nous passâmes outre.

XCIV

Que de souvenirs me rappelaient Pordenone. Conegliano, Ospedaletto, Vicence, Vérone, Mantoue! Dans la première de ces villes était né un de mes amis, jeune homme de mérite, mort dans les guerres de Russie. Conegliano était le pays où Zanzé avait été conduite, au dire des seconds des *Plombs*. C'est à Ospedaletto que s'était mariée une créature angélique et infortunée, morte aujourd'hui, mais que j'avais longtemps vénérée, et que je vénérais encore. Dans tous ces lieux enfin, des souvenirs plus ou moins chers venaient m'assaillir en foule, et à Mantoue surtout, plus que dans toute autre ville. Il me semblait que c'était hier encore que j'y étais venu avec Lodovico en 1815! il me semblait que c'était hier encore que j'y étais venu avec Porro en 1820! Les mêmes rues, les mêmes places, les mêmes palais, et tant de différences sociales! tant de mes connaissances enlevées par la mort! tant de mes amis en exil! une génération

entière d'adultes que j'avais vus dans l'enfance! Et ne pouvoir aller à telle ou telle maison! ne pouvoir parler de tel ou tel à personne!

Et pour comble de douleur, Mantoue était le point de séparation de Maroncelli et de moi. Nous y passâmes tous les deux une nuit bien triste; j'étais agité comme un homme à la veille d'entendre sa condamnation.

Le matin, je me lavai la figure, et je regardai dans le miroir pour m'assurer qu'on ne voyait pas que j'avais pleuré. Je pris, autant que je pus, un air tranquille et enjoué; j'adressai à Dieu une courte prière, mais, à dire vrai, pleine de distractions; et, en entendant Maroncelli remuer ses béquilles et parler au domestique, j'allai l'embrasser. Tous deux nous paraissions remplis de courage pour cette séparation; nous parlions avec émotion, mais d'une voix forte. L'officier de gendarmerie, qui doit le conduire aux frontières de la Romagne, est arrivé; il faut partir : c'est à peine si nous savions que nous dire; un embrassement, un baiser, encore un dernier embrassement. Enfin il monte en voiture et disparaît. Je restai comme anéanti.

Je retournai dans ma chambre, où je me jetai

à genoux; et, priant pour le malheureux mutilé, séparé de son ami, je fondis en larmes et je sanglotai.

J'ai connu beaucoup d'hommes excellents, mais personne plus affectueusement sociable que Maroncelli; personne mieux instruit à tous les égards de la politesse, plus exempt d'accès d'une humeur sauvage; personne qui se rappelât plus constamment que la vertu se compose de l'exercice continuel de la tolérance, de la générosité et du jugement. Oh! mon pauvre compagnon de tant d'années de douleur, puisse le Ciel te bénir en quelque lieu que tu sois, et te donner des amis qui m'égalent en amitié et qui me surpassent en bonté!

XCV

Nous partîmes, le matin même, de Mantoue pour Brescia : là on remit en liberté mon autre compagnon de captivité, Andrea Tonelli. Ce malheureux apprit aussitôt qu'il avait perdu sa mère;

son désespoir et ses larmes me déchirèrent le cœur.

Tout accablé d'angoisses que j'étais, et pour tant de raisons, l'événement suivant me fit un peu rire.

Sur une table de l'auberge, il y avait une annonce de théâtre; je prends et je lis : *Françoise de Rimini, opéra,* etc.

— De qui est cet opéra? dis-je au domestique.

— Je ne sais qui l'a mis en vers et en musique, répondit-il; mais au fond c'est toujours cette même *Françoise de Rimini,* que tout le monde connaît.

— Tout le monde? vous vous trompez; moi qui viens de l'Allemagne, qu'ai-je à savoir de vos *Françoises?*

Le domestique (véritable enfant de Brescia, jeune homme à figure un peu dédaigneuse) me regarda d'un air de pitié méprisante.

— Ce que vous avez à savoir? Il ne s'agit pas, signor, de trente-six *Françoises;* il ne s'agit que d'une seule et unique *Françoise de Rimini,* c'est-à-dire de la tragédie du signor Silvio Pellico. On l'a mise ici en opéra, en la gâtant un peu; mais,

malgré cela, c'est toujours la même *Françoise*.

— Ah! Silvio Pellico? Il me semble avoir entendu déjà ce nom. N'est-ce pas cet homme léger qui fut condamné à mort, puis au *carcere duro*, il y a huit à neuf ans?

J'eusse été plus sage de ne pas faire cette plaisanterie! Le domestique chercha autour de lui. puis il me regarda de travers en grinçant de ses trente-deux belles dents, et s'il n'eût entendu du bruit, je crois qu'il m'assommait.

Il s'en alla en murmurant : « homme léger! » Mais avant mon départ il découvrit qui j'étais. Il ne savait plus ni interroger, ni répondre, ni écrire, ni marcher; il ne savait plus que fixer ses yeux sur moi, se frotter les mains, et dire à tout le monde, hors de propos : « Oui, signor; oui, signor. » On aurait dit qu'il éternuait.

Deux jours après, le 9 septembre, j'arrivai à Milan avec le commissaire. A l'approche de cette ville, à la vue de la coupole du dôme, en repassant par cette avenue de Lorette, mon ancienne promenade d'habitude et de prédilection; en entrant par la porte Orientale, en me retrouvant au Cours; à la vue de ces maisons, de ces temples.

de ces rues, j'éprouvai les sentiments les plus doux et les plus déchirants : un désir frénétique de m'arrêter quelque temps à Milan pour embrasser les amis que j'y aurais encore retrouvés; un regret indicible en pensant à ceux que j'avais laissés au Spielberg, à ceux qui erraient sur la terre étrangère, à ceux qui n'étaient plus; une profonde reconnaissance au souvenir de l'amitié que les Milanais en général m'avaient témoignée; un léger mouvement de mépris et d'indignation contre ceux qui m'avaient calomnié, tandis qu'ils avaient toujours été l'objet de ma bienveillance et de mon estime.

Nous allâmes loger à *la Belle Venise*. C'est là que bien des fois j'avais pris place avec mes amis à de joyeux banquets; c'est là que j'avais visité tant d'étrangers de distinction; c'est là qu'une dame respectable, déjà sur l'âge, prévoyant les malheurs qui m'arriveraient, si je restais à Milan, m'avait engagé en vain à la suivre en Toscane. O souvenirs touchants! ô jours remplis de tant de plaisirs et de tant de douleurs, avec quelle rapidité vous vous êtes évanouis!

Les garçons de l'auberge apprirent bientôt qui

j'étais. Le bruit de mon arrivée se répandit; et vers le soir je vis plusieurs personnes s'arrêter sur la place et regarder aux fenêtres. Quelqu'un (j'ignore qui) parut me reconnaître, et me salua en levant les deux bras.

Où étaient, hélas! les fils de Porro? Mes enfants, pourquoi ne les vis-je pas?

XCVI

Le commissaire me conduisit à la police, pour me présenter au directeur. Quelle sensation me fit éprouver la vue de ce lieu, ma première prison! Combien de chagrins passés me revinrent à l'esprit! Ah! je me souvins de toi avec tendresse, ô Melchior Gioja, et des pas précipités que je te voyais faire en long et en large entre ces deux étroites murailles, et des heures entières pendant lesquelles tu restais immobile à ta table, écrivant tes nobles pensées, et des signaux que tu me faisais avec ton mouchoir, et de la tristesse avec

laquelle tu me regardais, lorsqu'il te fut défendu de me faire des signaux! Et je pensais à ta tombe, ignorée peut-être par le plus grand nombre de ceux qui t'aimèrent, comme elle était ignorée de moi! et j'implorais le repos pour ton âme!

Je me souvins aussi de mon petit muet, de la voix pathétique de Magdeleine, de mes élans de pitié pour elle, de mes voisins les voleurs, du prétendu Louis XVII, du pauvre condamné qui se laissa surprendre mon billet en main, et que je crus avoir entendu crier sous le bâton.

Tous ces souvenirs et bien d'autres m'accablaient comme un songe pénible; mais plus que tout cela, le souvenir des deux visites que mon pauvre père m'avait faites dans cette prison dix ans auparavant. Comme le bon vieillard se faisait illusion, en espérant que je pourrais bientôt le rejoindre à Turin! Aurait-il supporté l'idée de dix années de prison pour son fils? et de quelle prison, grand Dieu! Mais, lorsque ses illusions se seront évanouies, aura-t-il eu, ma mère aura-t-elle eu la force de résister à une douleur si déchirante? M'était-il encore donné de les revoir l'un et l'autre, ou peut-être un seul des deux? Et lequel?

O doute plein d'angoisses et toujours renaissant! J'étais, pour ainsi dire, sur le seuil de la porte de mes parents, et je ne savais si mon père et ma mère existaient encore, s'il me restait même un seul membre de ma famille!

Le directeur de la police m'accueillit avec affabilité et me permit de rester à *la Belle Venise* avec le commissaire impérial, au lieu de me faire garder ailleurs. Il me défendit néanmoins de me montrer à personne, et je me déterminai à partir le matin suivant. J'obtins seulement la permission de voir le consul piémontais, pour lui demander des nouvelles de ma famille. Je serais allé chez lui; mais étant pris de la fièvre et obligé de garder le lit, je le fis prier de venir chez moi.

Il eut la complaisance de ne point se faire attendre. Oh! combien je lui en fus reconnaissant! Il me donna de bonnes nouvelles de mon père et de mon frère aîné. Quant à ma mère, à mon autre frère et à mes deux sœurs, je demeurai dans une affreuse incertitude.

Consolé en partie par cette visite, mais non suffisamment, j'aurais voulu, pour soulager mon âme, prolonger beaucoup mon entretien avec le

consul. Celui-ci eut la bonté de causer longtemps avec moi, mais il dut enfin me quitter.

Resté seul, j'aurais eu besoin de larmes, et je n'en avais point. Pourquoi la douleur me fait-elle quelquefois éclater en sanglots, et d'autres fois, même le plus souvent, lorsqu'il me semble que pleurer serait pour moi une si douce consolation, pourquoi l'invoqué-je inutilement? Cette impossibilité de soulager mon affliction augmentait ma fièvre; la tête me faisait horriblement souffrir.

Je demandai à boire à Stundberger. Ce brave homme était un sergent de la police de Vienne, qui faisait auprès du commissaire le service de domestique. Il n'était pas vieux, mais le hasard voulut qu'il me présentât à boire d'une main tremblante. Ce tremblement me rappela Schiller, mon pauvre Schiller, lorsque, le premier jour de mon arrivée au Spielberg, je lui demandai d'un ton impérieux la cruche d'eau, et qu'il me la présenta.

Chose étrange! ce souvenir, joint aux autres, brisa la roche de mon cœur, et les larmes jaillirent.

XCVII

Le matin du 10 septembre j'embrassai mon excellent commissaire et je partis. Nous nous connaissions seulement depuis un mois, et il me semblait déjà que c'était un ami de plusieurs années. Son âme était pleine des sentiments du beau et de l'honnête; il ne cherchait point à sonder mon intérieur, et ne savait aucun détour, non qu'il ne pût avoir assez d'esprit pour l'artifice et la dissimulation, mais parce qu'il avait l'amour de cette noble simplicité qui se trouve dans tous les hommes droits.

Pendant le voyage, quelqu'un me dit à la dérobée, dans un endroit où nous nous étions arrêtés : — Gardez-vous de cet *ange gardien;* s'il n'était pas de ceux de l'enfer, on ne vous l'aurait point donné.

— Vous vous trompez cependant, lui dis-je, j'ai la plus intime persuasion que vous vous trompez.

— Les plus rusés, reprit mon interlocuteur, sont ceux qui paraissent les plus simples.

— S'il en était ainsi, il ne faudrait jamais croire à la vertu de personne.

— Il y a de certaines positions sociales où l'on peut avoir la meilleure éducation et les manières les plus gracieuses, mais de la vertu, jamais! jamais!

Je ne pus lui répondre autre chose que : — Exagération! mon cher monsieur, exagération!

Il insista : — Je suis conséquent, ajouta-t-il.

Mais nous fûmes interrompus, et je me rappelai le *cave a consequentiariis* * de Leibnitz.

La plupart des hommes ne raisonnent que trop souvent avec cette fausse et terrible logique : — Je suis l'étendard A, qui, je n'en doute pas, est celui de la justice; mon voisin suit l'étendard B, qui, sans contredit, est celui de l'injustice; donc c'est un homme pervers.

Oh! non, logiciens furibonds! sous quelque étendard que vous soyez, ne raisonnez pas avec tant d'inhumanité! pensez qu'en partant d'une

* Méfiez-vous des logiciens trop rigoureux.

donnée défavorable (et quelle est la société ou l'individu qui n'en ait pas?) et en marchant avec une désespérante rigueur, de conséquence en conséquence, il est facile au premier venu d'arriver à cette conclusion : — Excepté nous quatre, tous les hommes méritent d'être brûlés vifs. — Et si l'on fait un scrutin plus rigoureux, chacun des quatre dira : — Tous les hommes méritent d'être brûlés vifs, excepté moi.

Ce rigorisme vulgaire est antiphilosophique au plus haut point. Une défiance modérée peut être sagesse; une défiance poussée à l'extrême, jamais.

Depuis l'avis qui m'avait été donné sur mon *ange gardien*, je mis plus d'attention à l'étudier, et chaque jour me laissait convaincu davantage de la noblesse et de la générosité de son caractère.

Lorsqu'il y a un ordre social, plus ou moins bien constitué, n'importe, tous les emplois de cette société qui ne sont point réputés infâmes par la conscience publique, tous les emplois qui promettent une noble coopération au bien public. et dont les promesses sont crues par un grand nombre de personnes, tous les emplois dans les-

quels il est absurde de nier qu'il y ait eu d'honnêtes gens, peuvent toujours être remplis par un honnête homme.

J'ai lu qu'un certain quaker avait tous les soldats en horreur. Il en vit une fois un se jeter dans la Tamise, et sauver un malheureux qui se noyait, et il dit : — Je serai toujours quaker, mais les soldats aussi sont de bonnes créatures.

XCVIII

Stundberger m'accompagna jusqu'à la voiture, où je montai avec le brigadier de gendarmerie

auquel j'avais été confié. Il pleuvait, et l'air était froid.

— Que le signor s'enveloppe bien dans son manteau, me disait Stundberger, qu'il se couvre mieux la tête ; tâchez de ne pas arriver chez vous malade : il faut si peu de chose pour vous refroidir! Combien je regrette de ne pouvoir vous offrir mes services jusqu'à Turin !

Et tout cela, il me le disait si cordialement et avec tant d'émotion!

— Dorénavant, ajouta-t-il, le signor n'aura peut-être plus jamais aucun Allemand auprès de lui; il n'entendra peut-être plus parler cette langue, que les Italiens trouvent si dure; et peu lui importera probablement. Le signor a eu tant à souffrir au milieu des Allemands, qu'il n'aura pas trop grande envie de se souvenir de nous ; et cependant moi, dont vous oublierez bientôt le nom, moi, signor, je prierai toujours pour vous.

— Et moi pour vous aussi, lui dis-je en lui serrant une dernière fois la main.

Le pauvre homme cria : *Guten morgen! gute reise! leben sie wohl!* (bonheur! bon voyage! portez-vous bien!) Ce furent les dernières paroles

allemandes que j'entendis prononcer, et elles frappèrent agréablement mon oreille, comme si elles eussent appartenu à ma langue maternelle.

J'aime avec passion ma patrie; mais je ne hais aucune autre nation. La civilisation, la richesse, la puissance, la gloire varient chez les différents peuples. Mais dans tous il y a des âmes qui obéissent à la grande vocation de l'homme : aimer, compatir, être utile.

Le brigadier qui m'accompagnait me raconta qu'il avait été un de ceux qui arrêtèrent mon pauvre Confalonieri. Il me dit comment le malheureux avait essayé de fuir, comment il avait manqué son coup, comment, arraché des bras de sa femme, l'un et l'autre s'étaient attendris et avaient supporté ce malheur avec dignité.

J'avais une fièvre brûlante en entendant ce déplorable récit, et une main de fer semblait m'étreindre le cœur.

Le conteur, brave homme du reste, et causeur d'humeur confiante, ne s'apercevait pas que, bien que je n'eusse rien contre lui, je ne pouvais cependant regarder sans horreur ces mains qui s'étaient jetées sur mon ami.

On déjeuna à Buffalora : j'éprouvais trop d'angoisses; je ne pris rien.

Autrefois, il y a bien des années, lorsque j'allais à la campagne à Arluno, avec les fils du comte Porro, j'étais venu me promener à Buffalora le long du Tésin. Je me réjouis de voir terminé le beau pont dont j'avais vu les matériaux épars sur la rive lombarde, avec l'opinion, commune alors, que cette entreprise ne serait jamais achevée. J'éprouvai une joie indicible en traversant de nouveau le fleuve, et en touchant encore une fois la terre piémontaise. Ah! j'aime toutes les nations, mais Dieu sait avec quelle prédilection je chéris l'Italie; Dieu sait combien, dans cette Italie qui m'est si chère, le nom du Piémont, ce pays de mes pères, m'est plus doux encore que le nom de toute autre contrée de l'Italie!

XCIX

Vis-à-vis de Buffalora est Saint-Martin. Là le brigadier lombard parla aux carabiniers piémontais; puis il me salua et repassa le pont.

— Allons à Novare, dis-je au voiturier.

— Ayez la bonté d'attendre un moment, dit un carabinier.

Je vis que je n'étais pas encore libre, et je m'en affligeai, dans la crainte d'avoir à retarder mon arrivée à la maison paternelle.

Après plus d'un quart d'heure, parut un signor qui me demanda la permission de venir à Novare avec moi. Il avait manqué déjà une occasion: maintenant il n'y avait pas d'autre voiture que la mienne; il s'estimait heureux que je voulusse bien lui accorder la permission d'en profiter, etc., etc.

Ce carabinier déguisé était d'humeur aimable; il me tint bonne compagnie jusqu'à Novare. Arrivés dans cette ville, tout en feignant de vouloir nous

faire descendre à une auberge, il conduisit la voiture dans la caserne des carabiniers ; et là on me prévint qu'il y avait un lit pour moi dans la chambre d'un brigadier, et qu'on devait attendre les ordres supérieurs.

Je pensai pouvoir partir le jour suivant, et je me mis au lit. Après avoir causé un peu avec mon hôte le brigadier, je m'endormis profondément. Depuis longtemps je n'avais si bien dormi.

Je me réveillai le matin et je me levai de suite; les premières heures me parurent longues. Je déjeunai, je causai et je me promenai dans la chambre et sur la terrasse; je jetai un coup d'œil sur les livres de mon hôte ; enfin on m'annonce une visite.

Un officier vint poliment me donner des nouvelles de mon père, et me dire qu'il y avait une lettre de lui à Novare, et qu'on me l'apporterait bientôt. Je lui fus extrêmement obligé de cette aimable courtoisie.

Quelques heures s'écoulèrent qui me parurent éternelles; la lettre enfin parut.

Oh! quelle joie de revoir ces caractères chéris! quelle joie d'apprendre que ma mère, mon excel-

lente mère vivait! que mes deux frères et ma sœur aînée vivaient aussi! Hélas! la plus jeune, ma petite Marie, qui s'était faite religieuse de la Visitation, et dont j'avais eu clandestinement des nouvelles dans ma prison, la pauvre enfant avait cessé de vivre depuis neuf mois!

Il m'est doux de croire que je suis redevable de ma liberté à tous ceux qui m'aimaient et qui intercédaient continuellement en ma faveur auprès de Dieu, et en particulier à une sœur bien-aimée qui mourut dans les sentiments de la plus grande piété. Que Dieu la dédommage de toutes les angoisses que son cœur eut à souffrir à cause de mes infortunes!

Les jours passaient, et la permission de partir de Novare n'arrivait point. Le matin du 16 septembre cette permission me fut enfin donnée, et toute surveillance des carabiniers cessa. Ah! depuis tant d'années il ne m'était arrivé de pouvoir aller où il me plaisait, sans être accompagné de gardes!

Je touchai quelque argent, je reçus les politesses de plusieurs connaissances de mon père, et je partis vers les trois heures de l'après-midi.

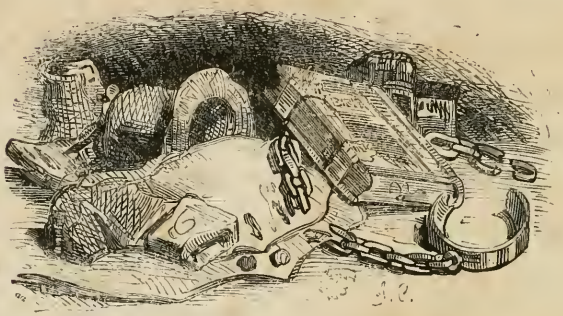
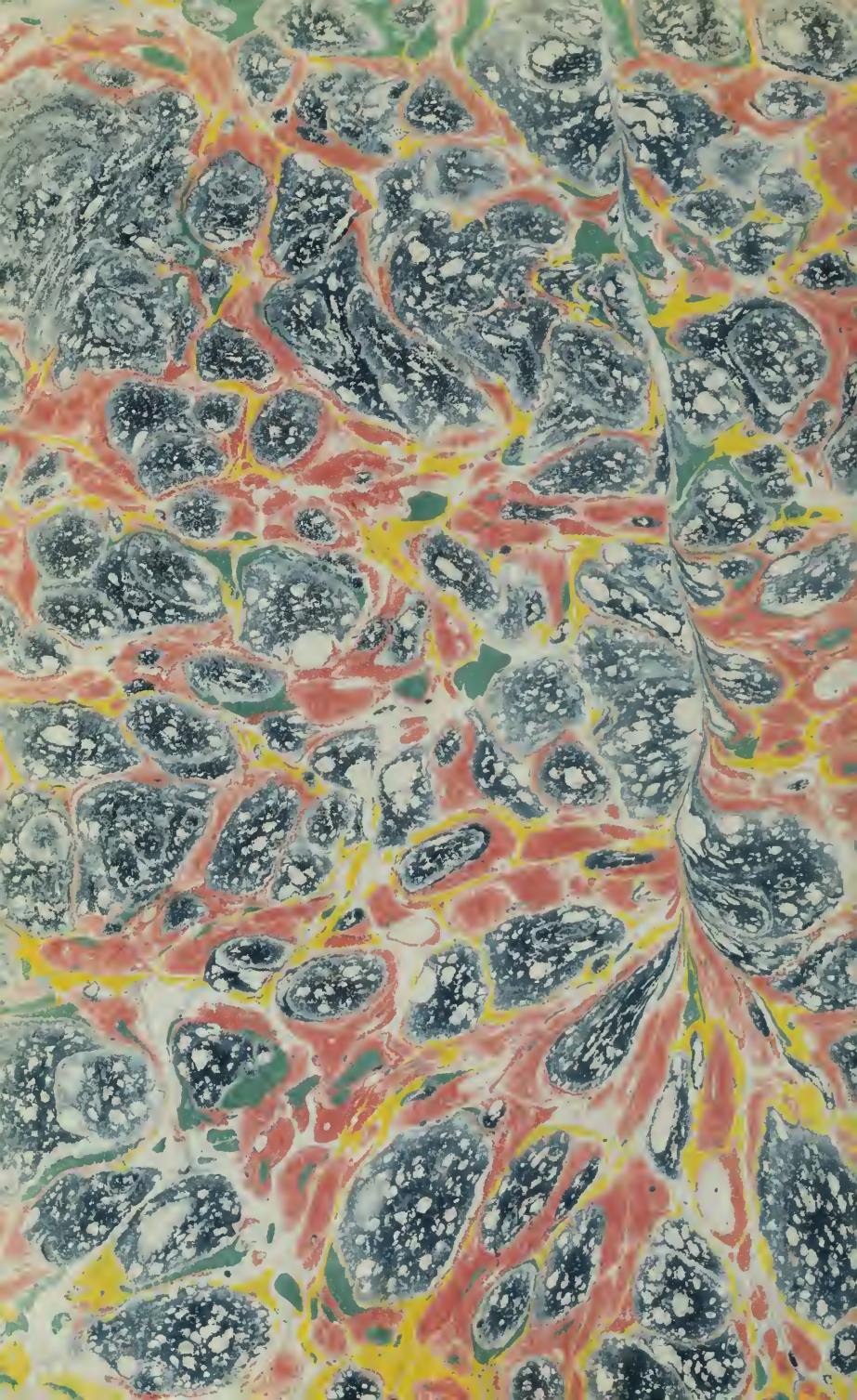
J'avais pour compagnons de voyage une dame, un négociant, un sculpteur, et deux jeunes peintres, dont l'un était sourd-muet. Ces peintres venaient de Rome, et j'éprouvai du plaisir en apprenant qu'ils connaissaient la famille de Maroncelli. C'est chose si douce de pouvoir parler de personnes que nous aimons, avec des gens qui n'y sont pas indifférents!

Nous passâmes la nuit à Vercelli. Enfin l'heureux jour du 17 septembre se leva. On continua le voyage. Oh! que les voitures sont lentes! nous n'arrivâmes que le soir à Turin.

Qui jamais, qui jamais pourrait décrire la consolation de mon cœur, et de ces cœurs bien aimés, lorsque je revis, lorsque j'embrassai mon père, ma mère, mes frères?... Ma chère sœur Joséphine n'y était point; son devoir la retenait à Chiéri; mais à peine eut-elle appris mon bonheur, qu'elle se hâta de venir passer quelques jours en famille. Rendu à ces cinq objets de ma tendresse, j'étais, je suis l'homme le plus digne d'envie.

Ah! de mes maux passés et de mon bonheur présent, de tout le bien et de tout le mal qui m'est réservé, que la providence soit bénie! Les

hommes et les choses, qu'ils veuillent ou ne veuillent point, sont les admirables instruments qu'elle sait employer à des fins dignes d'elle.



FIN.